

1001

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE

DES VOYAGES.



Voyage autour du Monde,

PAR CARTERET.

REVUE DE

LES ÉTUDES

DE LA

REVUE

IMPRIMERIE DE COSSO
RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, 4

Nouvelle Bibliothèque

DES VOYAGES,

OU

CHOIX DES VOYAGES

LES PLUS INTÉRESSANS.

TOME VINGT-HUITIÈME.

CARTERET.

A PARIS,

CHEZ LECOINTE, ÉDITEUR,

QUAI DES AUGUSTINS, N° 49.

1850.

910.
N 937
hby

BIBLIOTECA DO SENADO FEDERAL

Este volume acha-se registrado

sob número 7.133

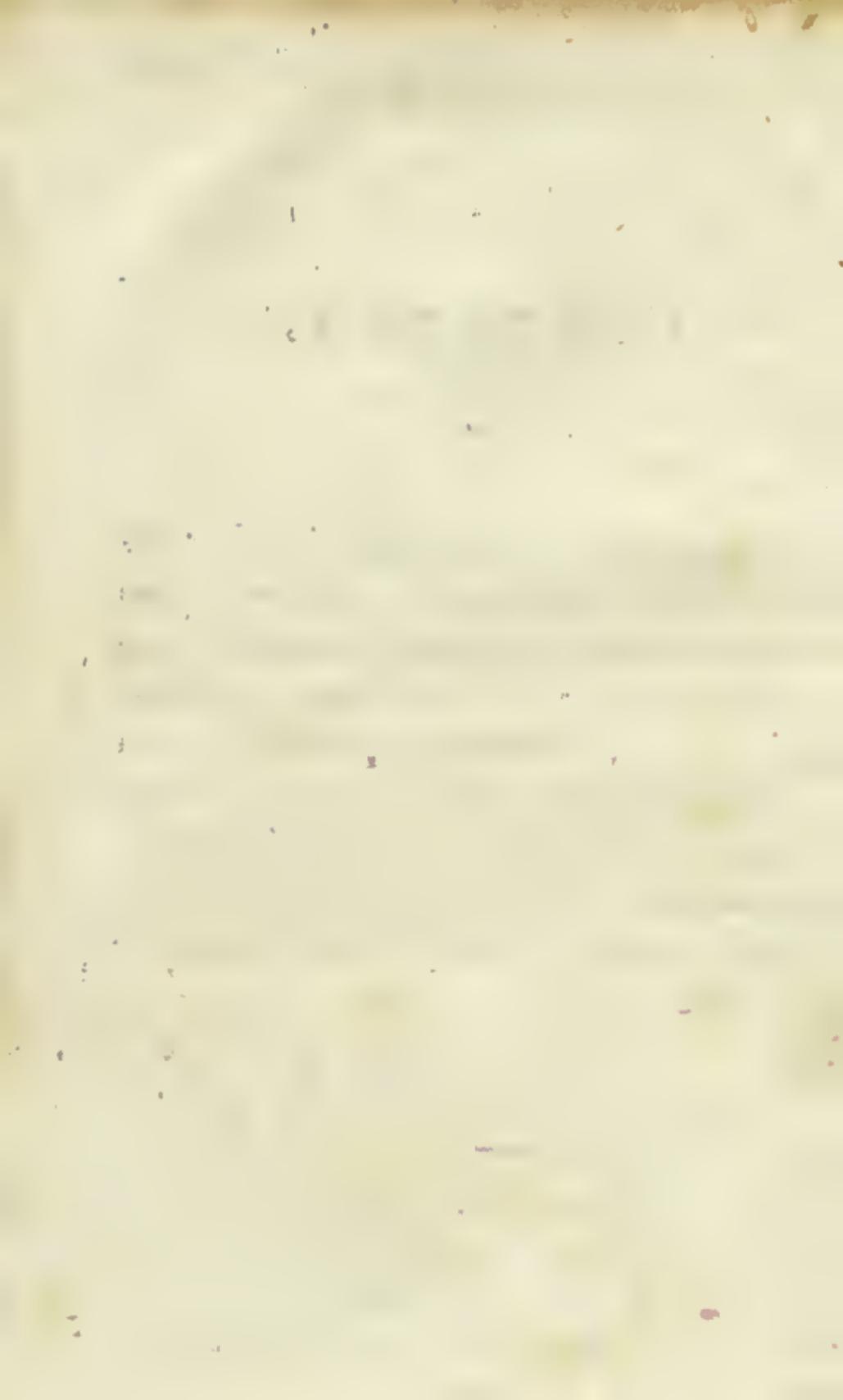
do ano de 1946

NOTICE

SUR

CARTERET.

PHILIPPE CARTERET, capitaine de vaisseau anglais, dont nous donnons ici le voyage, a laissé les souvenirs les plus honorables dans la marine. Homme de courage et d'une instruction profonde, il a enrichi la géographie de plusieurs connaissances importantes, et mérite d'occuper un rang honorable parmi les navigateurs. On ignore l'époque de sa naissance et celle de sa mort.



(NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE

DES VOYAGES.

VOYAGE ATOUR DU MONDE

EN 1766, 1767, 1768 ET 1769,

PAR LE CAPITAINE CARTERET,

SUR LE SLOUP LE SWALLOW.

CHAPITRE PREMIER.

Traversée de Plymouth à l'île de Madère, et passage du détroit de Magellan.

BIENTÔT après mon retour d'un voyage autour du monde, fait avec le commodore Byron, je fus nommé commandant du *Swallow*, sloup de sa majesté britannique, par une commission datée du premier juillet 1766. *Le Swallow*

était alors à Chattam, et l'on m'ordonna de l'équiper avec toute la promptitude possible. C'était un vieux vaisseau de trente ans de service, et je ne le croyais pas en état de faire un long voyage; il était légèrement doublé à la quille, laquelle n'était pas même garnie de clous qui pussent suppléer au défaut d'un doublage plus capable de le défendre des vers. On me fit entendre que je devais accompagner *le Dauphin* dans son expédition; mais la différence de grandeur et d'équipement de ces deux bâtimens me donna lieu de penser qu'ils n'avaient pas la même destination. *Le Dauphin* avait un doublage de cuivre et était approvisionné de tout ce qui est nécessaire à une navigation longue et dangereuse; *le Swallow* au contraire était mal pourvu des choses les plus essentielles. Je me hasardai cependant à demander une forge, du fer, un petit esquif et plusieurs autres choses que je savais par expérience devoir être indispensables, si l'on voulait que j'entreprisse un second voyage autour du globe; on me répondit que le vaisseau et son équipement étaient très-propres pour l'usage auquel on le destinait, et rien de ce que je désirais ne me fut accordé; ce qui me

confirma dans l'opinion où j'étais que, si *le Dauphin* partait pour faire le tour du monde, on ne m'enverrait pas plus loin que îles de Falkland, où je serais remplacé par *le Jason*, excellente frégate, comme *le Dauphin*, doublée de cuivre et amplement chargée de provisions. Comme je manquais de fil de carret, article nécessaire dans tous les voyages, je tâchai de m'en procurer à Plymouth; mais on me fit observer qu'on en avait mis à bord du *Dauphin* une quantité suffisante pour les deux vaisseaux.

Le 22 août 1766, l'équipage ayant reçu la veille deux mois de paie, je fis voile du goulet de Plymouth conjointement avec *le Dauphin*, commandé par le capitaine Wallis et la flûte *le Prince Frédéric*, sous les ordres du lieutenant Jacques Brine. Nous marchâmes ensemble sans qu'il nous arrivât rien de remarquable jusqu'au 7 de septembre, jour où nous mîmes à l'ancre dans la rade de Madère.

Pendant que j'étais à cet endroit, ne connaissant pas encore le lieu de ma destination, j'écrivis une lettre au capitaine Wallis pour lui représenter que je manquais de fil de carret, et l'informer de la réponse qui m'avait été faite, lorsque j'en avais demandé au commissaire or-

donnateur de Plymouth. Il m'en envoya cinq cents livres ; cette quantité n'était pas suffisante, et je fus forcé bientôt après de mettre en pièces quelques-uns des câbles, afin de sauver mes agrès.

Mon lieutenant m'avertit le 9, dès le grand matin, que neuf des meilleurs matelots s'étaient échappés du vaisseau pendant la nuit, et avaient gagné la côte à la nage, entièrement nus, et n'emportant rien que leur argent, qu'ils avaient enveloppé dans un mouchoir attaché autour de leurs reins. Il ajouta que les déserteurs ne s'étaient pas quittés jusqu'à ce qu'ils fussent près de la houle qui brise avec violence sur le rivage, et qu'alors un d'eux, effrayé du bruit des vagues, s'en était revenu en nageant près du vaisseau où il avait été pris à bord, mais que les autres avaient eu le courage de se hasarder au milieu des flots. Comme la perte de ces hommes aurait eu pour nous des suites funestes, j'écrivis sur-le-champ au consul pour le prier de m'aider à les retrouver. Ma lettre était à peine finie, lorsqu'il me fit dire que au grand étonnement des naturels du pays, on venait de les voir nus sur le rivage, qu'ils avaient été mis en prison, et qu'on n'attendait que mes

ordres pour les renvoyer. Je dépêchai un bateau, et, dès que j'appris leur arrivée, je me rendis sur le pont. Le repentir était empreint sur leurs traits; ce qui me détermina à ne pas leur infliger une punition à laquelle ils semblaient disposés à se soumettre de bon cœur, pour expier leur faute. Je leur demandai ce qui avait pu les porter à s'enfuir du vaisseau, à quitter le service de leur patrie, au risque d'être dévorés par les goulus, ou mis en pièces par la houle qui battait sur la côte. Ils répondirent que, bien qu'ils eussent couru de grands dangers en nageant vers la grève, ils n'avaient jamais eu intention de désertier le vaisseau, qu'ils étaient résolus de ne pas quitter tant qu'il pourrait naviguer; mais, que sachant bien qu'ils entreprenaient un long voyage dont aucun de nous n'était certain de revenir, ils avaient au moins voulu trouver une dernière occasion de dépenser leur argent, et s'étaient déterminés à boire encore une bouteille d'eau-de-vie et à revenir ensuite à bord, où ils espéraient arriver avant qu'on s'aperçût de leur absence. Je désirais leur pardonner, et je n'examinai pas trop sévèrement ce qu'il y avait de réel dans cette réponse, à la sincérité de laquelle le

reste de l'équipage qui les entourait paraissait croire. Je leur fis cependant observer qu'après avoir bu une bouteille d'eau-de-vie ils auraient été peu en état de traverser la houle à la nage ; et j'ajoutais : Comme j'espère que désormais vous n'exposerez votre vie que dans des occasions plus importantes, et que je n'aurai point à me plaindre de votre conduite, je ne vous inflige d'autre châtiment que la honte et le regret dont je vous vois pénétrés. Pensant qu'ils avaient besoin de repos, je leur ordonnai de remettre leurs habits et de se coucher. Si pendant notre voyage, leur dis-je encore, j'avais besoin de bons nageurs, je sais maintenant à qui je pourrai m'adresser avec assurance. Ayant ainsi dissipé la crainte de ces braves matelots, je fus très-satisfait d'entendre un murmure de contentement qui éclata alors au milieu de tous les gens de l'équipage. J'eus lieu dans la suite de m'applaudir de ma clémence ; car, au milieu des peines et des dangers de notre voyage, ces déserteurs nous rendirent toute sorte de services avec un zèle et une ardeur qui servirent d'exemple aux autres.

Nous remîmes à la voile le 12, et le capitaine Wallis me donna une copie de ses in-

structions ; là j'appris l'objet de notre voyage. Il nomma le port *Famine*, dans le détroit de Magellan, pour rendez-vous dans le cas où nous viendrions à nous séparer.

J'étais convaincu que l'on m'envoyait à une expédition que le *Swallow* et son équipement n'étaient pas en état d'accomplir ; mais je résolus, à tout événement, de faire mon devoir, le mieux qu'il me serait possible.

Nous continuâmes notre route, et il ne nous arriva rien qui soit digne d'être rapporté, jusqu'au moment où nous mîmes à l'ancre à la hauteur du cap de la Vierge-Marie, c'est là que nous vîmes les Patagons.

Lorsque nous entrâmes dans le détroit, on m'ordonna de marcher en avant du *Dauphin* et de la *Flûte*, afin de les piloter au milieu des bas-fonds ; mais mon bâtiment manœuvrait si mal qu'il nous était très-rarement possible de le virer sans le secours d'un bateau qui nous touât ; cependant après bien des travaux et bien des dangers nous mîmes à l'ancre dans le port Famine le 26 décembre. Nous démontâmes alors notre gouvernail pour y ajouter une pièce de bois ; j'espérais que, en le rendant plus large, le vaisseau s'en trouverait mieux ; cette

opération ne répondit pas à mon attente.

Après avoir essuyé de nouveaux périls et de nouvelles difficultés pour aborder dans la baie d'Island, nous y arrivâmes le 17 février. Avant de remettre à la voile, j'exposai dans une lettre au capitaine Wallis la situation de mon vaisseau, et je le priai d'examiner ce qu'il était plus à propos de faire pour le service de sa majesté; s'il voulait le renvoyer, ou s'il devait continuer le voyage. Il me répondit que, puisque les lords de l'amirauté l'avaient destiné à une expédition dont je connaissais bien l'objet, il ne croyait pas être le maître de changer sa destination.

• Nous continuâmes donc à naviguer ensemble dans le détroit pendant quelque temps, et comme je l'avais déjà passé une fois, on me dit de me tenir en avant et de servir de guide, en me donnant la liberté de mettre à l'ancre ou à la voile lorsque je le jugerais convenable. M'apercevant que *le Swallow* était très-mauvais voilier, qu'il retardait beaucoup *le Dauphin*, et que probablement il lui ferait manquer la saison de gagner la mer du sud, ce qui aurait renversé le projet du voyage; je proposai au capitaine Wallis de laisser *le Swallow* dans

quelque anse ou baie ; de monter même ses bateaux pour l'accompagner et l'aider, qu'à ce qu'ils eût traversé le détroit. Je lui montrai que par là il acheverait son passage, suivant toute apparence, beaucoup plus tôt que si mon bâtiment lui faisait perdre du temps. En outre, je lui fis remarquer qu'il pourrait compléter ses provisions de bouche et de marine ainsi que son équipage avec ce qui était dans mon vaisseau ; et le renvoyer en Angleterre monté par ceux de ses gens que la maladie rendait incapables de le suivre. J'ajoutai qu'en retournant dans la Grande-Bretagne j'examinerais la côte orientale des Patagons, ou que j'entreprendrais de faire toutes les autres découvertes qu'il voudrait m'indiquer. Enfin je lui dis que, s'il croyait avoir besoin, pour faire réussir le voyage, des connaissances que j'avais acquises dans les mers du sud, j'étais prêt à aller avec lui à bord du *Dauphin*, et à quitter le commandement du *Swallow*, pour le remettre à son premier lieutenant dont je remplirais la place, ou enfin à faire le voyage moi seul avec le *Dauphin*, s'il voulait reconduire en Europe le *Swallow* ; mais le capitaine Wallis persista toujours dans l'opinion que, d'après

les ordres que nous avions reçus, les deux vaisseaux devaient continuer leur route sans se séparer.

Le Swallow était alors en si mauvais état qu'en portant toutes ses voiles il ne pouvait pas faire autant de chemin que *le Dauphin* avec ses huniers à un seul ris. Nous marchâmes pourtant de conserve jusqu'au 10 avril. Nous aperçûmes alors l'entrée occidentale du détroit et la grande mer du sud. Jusques là je m'étais tenu en avant, d'après les directions qu'on m'avait données ; mais dans ce moment *le Dauphin* se trouvant presque à notre travers, il envergua sa misaine qui lui fit bientôt gagner le pas ; et sur les neuf heures du soir, comme il ne nous montrait point de signaux, nous le perdîmes de vue. Nous avons une jolie brise est, dont nous profitâmes le mieux qu'il nous fut possible pendant la nuit, portant toutes nos petites voiles, et même les boute-hors du grand perroquet, malgré le danger auquel nous nous exposions. Le lendemain, à la pointe du jour, nous voyions encore les huniers du *Dauphin* au dessus de l'horizon, et nous aperçûmes qu'il portait ses boute-hors. A neuf heures nous le perdîmes entièrement de

vue ; et nous jugeâmes qu'il avait débouqué le détroit ; mais nous étions toujours au dessous de la terre, et nous n'avions que des vents légers et variables. Il ne me resta plus d'espoir alors de revoir *le Dauphin* ailleurs qu'en Angleterre, puisque nous n'avions point concerté de plan d'opération, ni déterminé aucun lieu de rendez-vous ; comme nous avions fait de Plymouth au détroit de Magellan. Cette séparation était d'autant plus malheureuse pour moi que, pendant les neuf mois que nous avons navigué ensemble, on n'avait mis à bord du *Swallow* aucune des étoffes de laines, toiles, verroteries, couteaux, ciseaux et autres ouvrages de coutellerie destinés à l'usage des deux vaisseaux, et qui étaient si nécessaires pour obtenir des rafraîchissemens des Indiens. Nous manquions d'ailleurs de forge et de fer, sans quoi nous ne pouvions peut-être pas conserver notre bâtiment. J'eus cependant la satisfaction de ne point apercevoir de marques d'abattement parmi les gens des équipage ; je les encourageai en leur disant que, quoique *le Dauphin* fût le meilleur des deux vaisseaux, j'espérais que ce désavantage serait amplement compensé par leur cou-

rage, leur habileté et leur bonne conduite.

A midi de ce jour, nous étions en travers du cap Pillar, lorsque, une brise s'élevant au sud-ouest, nous fûmes obligés d'abattre nos petites voiles, de riser nos huniers et de serrer le vent. Bientôt après elle fraîchit à l'ouest-sud-ouest, soufflant directement debout de la mer, et après avoir fait deux bordées pour doubler la terre, nous eûmes le chagrin d'apercevoir que nous ne pouvions pas en venir à bout. Il était presque nuit; le vent augmenta, chassa devant lui une grosse houle, et il survint un brouillard avec une pluie violence. Nous rangeâmes de près la côte méridionale, et j'envoyai un bateau en avant pour découvrir la baie Tuesday (Mardi), qui sir Jean Narbrough dit être à quatre lieues du détroit, ou quelque autre endroit qui pût nous servir de mouillage. A cinq heures, nous ne pouvions pas voir terre, quoiqu'elle soit très-haute et que nous n'en fussions qu'à un demi-mille; à six heures, l'épaisseur de la brume avait rendu la nuit si sombre que nous ne voyions pas à la moitié de la longueur du vaisseau; je mis à la cape, pour attendre le bateau dont j'avais beaucoup de raison d'être inquiet. Nous allumâmes des flambeaux, et si-

mes, de temps en temps, des feux pour signal; mais étant toujours incertains si nos gens les apercevaient à travers le brouillard et la pluie, j'ordonnai qu'on tirât un coup de canon toutes les demi-heures, et enfin j'eus la consolation de les reprendre à bord: ils n'avaient découvert ni la baie Tuesday, ni aucun autre mouillage. Nous fîmes voile le reste de la nuit, tâchant de nous tenir près de la côte méridionale et de conserver, autant qu'il nous serait possible, le chemin que nous avions gagné à l'ouest. Le lendemain, 12, à la pointe du jour, je dépêchai une seconde fois le maître dans le canot, à la recherche d'un endroit où nous pussions mettre à l'ancre sur la côte sud. J'attendis son retour jusqu'à cinq heures de l'après-midi, dans la perplexité la plus accablante; je craignais que nous ne fussions obligés de passer encore une nuit dans ce parage dangereux; mais je le vis sonder une baie, et sur-le-champ je tirai vers lui. Peu de temps après le maître revint à bord, et nous apprîmes avec une joie inexprimable que nous pouvions y jeter l'ancre en toute sûreté. A l'aide de notre bateau, nous y mouillâmes sur les six heures, et j'allai dans ma chambre pour prendre quelque repos.

Je m'étais à peine jeté sur mon lit, quand je fus alarmé par un cri et un tumulte universel. Les gens de l'équipage, qui étaient dans l'entrepont, couraient en hâte sur le tillac et joignaient leurs clameurs à celles des autres. Je me levai à l'instant, imaginant qu'un coup de vent avait forcé le vaisseau sur son ancre et le chassait hors de la baie. En arrivant sur le tillac, j'entendis l'équipage s'écrier, dans un transport de surprise et de joie qui approchait beaucoup de l'extravagance : *Le Dauphin! le Dauphin!* Au bout de quelques minutes cependant nous fûmes convaincus que ce que nous prenions pour un vaisseau n'était rien autre que des trombes d'eau élevées dans l'air, par un des coups de vents violens qui partaient sans interruption de la haute terre. La brume servait à nous tromper. Cette erreur déconcerta d'abord nos gens; mais, avant des les quitter, j'eus le plaisir de les voir reprendre leur courage et leur gaieté ordinaires.

La petite baie où nous étions à l'ancre est située à environ trois lieues est-quart-sud-est du cap Pillar. C'est la première plage qui ait quelque apparence de baie en dedans de ce cap, qui gît au sud $1/4$ sud-est, à environ quatre

lieues de l'île que sir Jean Narbourough a appelée *Wesminster-Hall*, à cause de la ressemblance qu'elle a de loin avec ce bâtiment. La pointe occidentale de cette baie, qui est coupée perpendiculairement comme la muraille d'une maison, est facile à reconnaître. Il y a trois îles à deux encablures en dedans de son entrée, et en dedans de ces îles on trouve un très-bon havre, avec un mouillage par 25 et 30 brasses, fond de vase molle. Nous mîmes à l'ancre en dehors de ces îles ; le passage qui est entre elles n'a pas plus d'un quart d'encablure de largeur ; notre petite baie avait environ deux longueurs de câble de large ; nous avions un vent très-fort, qui nous faisait chasser, et, le fond étant très-dangereux, nous craignions à chaque instant que nos câbles ne fussent coupés. Lorsque nous les relevâmes, nous fûmes fort surpris de voir qu'ils n'étaient endommagés par aucun endroit, quoique nous ne les puissions dégager qu'avec peine d'entre les rochers. La terre est partout élevée autour de cette baie et du havre, et, comme un courant porte continuellement vers la côte, je ne doute pas qu'il n'y ait quelque autre communication avec la mer du sud du cap Deseado (Desiré). Le maître nous dit qu'il s'était avancé à quatre

milles dans un bateau , et qu'alors il n'était sûrement pas éloigné de plus de quatre milles de l'Océan occidental ; cependant je vis toujours une large entrée au sud-ouest : le débarquement est bon partout , on peut y faire facilement du bois et de l'eau , et il y a des moules et des oies sauvages en abondance.

De la côte septentrionale de l'extrémité ouest du détroit de Magellan , qui est située à peu près $52^{\circ} 1/2$ de latitude sud jusqu'au 48° , la terre , c'est-à-dire la côte ouest du pays des Patagons , porte nord et sud. Elle est entièrement composée d'îles coupées par la mer , parmi lesquelles se trouvent celles que Sharp appelle *îles du duc d'York*. Il les a placées à une distance considérable de la côte ; mais s'il y avait plusieurs îles dans cette situation , il est impossible que *le Dauphin*, *la Tamar*, ou *le Swallow* ne les eussent pas vues , puisque nous avons navigué les uns et les autres à peu près sur le méridien où on les suppose. Jusqu'à notre arrivée dans cette latitude nous eûmes un assez bon temps , et nous ne rencontrâmes que peu ou point de courans ; mais lorsque nous fûmes parvenus au nord du 48° , nous trouvâmes un courant très-fort qui avait sa direction vers le

septentrion , de sorte que nous entrions probablement alors dans la grande baie qui a , dit-on , quatre-vingt-dix lieues de profondeur. Nous y eûmes une forte houle du nord-ouest , et des vents qui soufflaient en général du même rumb.

Le 15 , sur les quatre heures du matin , après avoir surmonté beaucoup de difficultés et de périls , nous gagnâmes le travers du cap Pillar. Entre cinq et six heures , nous découvriâmes le cap Descado , et dans ce même instant le vent sauta tout-à-coup au sud et sud $1/4$ sud-ouest , et souffla si fort que ce fut avec peine que nous portions nos huniers risés. Ce changement subit de vent et sa violence excessive rendirent la mer si prodigieusement grosse que l'eau inondait notre tillac ; et nous courions le plus grand risque de couler à fond. Nous n'osâmes pas diminuer nos voiles , nous avions besoin de toutes celles que nous pouvions porter pour doubler les îles remplies de rochers auxquels sir Jean Narborough a donné le nom d'*îles de Direction* ; car il n'était pas possible de retourner dans le détroit , sans tomber au milieu des terres coupées et sans courir les dangers du voisinage de

la côte septentrionale qui était au dessous du vent. Cependant, malgré tous nos efforts, le vaisseau dérivait beaucoup vers ces terres et vers la côte sous le vent. Dans cette conjoncture critique, nous fûmes obligés de défoncer toutes les pièces d'eau placées sur le tillac, d'alléger le bâtiment entre les ponts, et de forcer de voiles; enfin nous échappâmes heureusement au danger qui nous menaçait. Lorsque nous fûmes dehors de ces îles, et que nous eûmes débouqué le détroit, les flots de la mer venaient plus régulièrement du sud-ouest; profitant bientôt après d'un vent qui soufflait du sud-sud-ouest au sud-sud-est à midi, nous avions gagné un assez grand espace au large, à environ neuf lieues du cap Victoire, qui est sur la côte septentrionale. Nous dépassâmes ainsi l'entrée occidentale du détroit de Magellan, qui, suivant moi, est très-dangereuse. Nous ne fûmes délivrés qu'au moment où nous allions périr; car immédiatement après le vent sauta derechef au sud-ouest; et s'il avait continué de souffler dans ce rumb, notre perte était inévitable.

CHAPITRE II.

Passage du cap Pillard situé à l'entrée ouest du détroit de Magellan à Masafuero. — Description de cette île.

Je pris mon point de départ du cap Pillar, situé au $52^{\circ} 45'$ de latitude sud et au $75^{\circ} 10'$ de longitude ouest du méridien de Londres, et dès que j'eus débouqué le détroit, je gouvernai au nord le long de la côte du Chili. En examinant la quantité d'eau douce que nous avions à bord, je trouvai qu'elle montait à vingt-quatre ou vingt-cinq tonnes ; ce que je ne croyais pas suffisant pour la longueur du chemin que nous entreprenions. Je mis donc le Cap au nord dans le dessein d'aborder à l'île de Juan Fernandès ou de Masafuero, et d'y augmenter nos provisions d'eau, avant de faire voile à l'ouest.

Au milieu de la nuit du 16, nous eûmes d'abord un vent du sud-sud-est et ensuite du sud-est : nous en profitâmes avec ardeur pour

avancer au nord-ouest et nord-nord-ouest, espérant nous trouver dans peu de temps au milieu d'un climat plus tempéré. Nos espérances s'évanouirent bientôt ; car, le 18, le vent sauta au nord-nord-ouest et souffla directement debout. Nous étions alors à environ cent lieues de l'embouchure du détroit, au $48^{\circ} 39'$ de latitude sud du cap Pillar ; mais depuis ce temps jusqu'au 8 mai nous eûmes toujours un vent contraire, une tempête continuelle et des rafales précipitées qui s'accroissaient à chaque instant, avec beaucoup de pluie et de grêle ou plutôt de glace à moitié fondue. Nous avions aussi par intervalles du tonnerre et des éclairs plus effrayans que tout ce que nous avons déjà éprouvé, et une mer si grosse que le bâtiment était souvent au dessous de l'eau.

Depuis notre débouquement du détroit, et pendant notre passage le long de cette côte, nous vîmes un grand nombre d'oiseaux de mer et en particulier des albatross, des mouettes, des coupeurs d'eau, et un oiseau paresseux de la grosseur d'un grand pigeon, que les marins appellent poule du cap de Bonne-Espérance ; il est d'un brun foncé ou d'une couleur noirâtre, et on lui donne pour cela quelquefois le

nom de mouette noire. Nous aperçûmes aussi beaucoup de pintades de la même grandeur et qui sont joliment tachetées de noir et de blanc ; elles volent toujours , quoique souvent elles paraissent se promener sur l'eau , comme les pèterels , que les marins anglais appellent poulets de la mère Carey ; nous vîmes aussi plusieurs de ces derniers.

La soirée du 27 fut très-sombre ; comme nous portions à l'ouest , une raffale très-forte fit tout à coup sauter le vent qui prit le vaisseau droit en cap. La violence du vent dans les voiles manqua d'emporter les mâts et faire sombrer le bâtiment. Le vent continuait dans toute sa fureur , et , les voiles étant extrêmement mouillées , elles se collèrent si bien aux mâts et aux agrès , qu'il était à peine possible de les hisser ou de les abattre. Cependant nos gens travaillèrent avec tant d'ardeur et d'adresse que nous virâmes le vaisseau sans recevoir beaucoup de dommage ; le vent souffla pendant plusieurs heures ; mais avant l'aube du jour il sauta de nouveau au nord-ouest , et ne s'apaisa que dans l'après-midi du 29. Nous eûmes calme tout plat l'espace de six heures. Nous n'étions pourtant pas hors de danger ; une mer grosse

chassait les flots de tout côté, et, en brisant contre le vaisseau, lui imprimait un roulis si violent et si subit que je m'attendais à chaque instant à perdre nos mâts. Enfin, il s'éleva un bon vent de l'ouest-sud-ouest, et nous forcâmes de voiles pour en profiter. Il fut très-fort dans cette direction avec une grosse pluie, pendant quelques heures; mais à midi il retourna au nord-ouest, et il fut si impétueux que nous nous vîmes obligés de naviguer une seconde fois sous nos basses voiles.

Le lendemain au matin, 1^{er} mai, à cinq heures, un grand coup de mer inonda le gaillard où les rames du vaisseau étaient attachées, et en emporta six : elle rompit aussi notre vergue d'artimon, à l'endroit où la voile était risée, et mit pendant quelques minutes tout le bâtiment sous l'eau. Nous fûmes cependant assez heureux pour hisser la grande voile sans la déchirer, quoique nous eussions alors un ouragan, et qu'un déluge de pluie, ou plutôt de glace à moitié fondue, tombât sur nous. Le vent bientôt après sauta encore du nord-ouest au sud-ouest, et il souffla l'espace d'une heure plus fortement que jamais; ce vent amena le cap du vaisseau directement contre la grosse mer que

le vent nord-ouest avait élevée, et, à chaque pas qu'il faisait, l'extrémité du mât de beaupré se trouvait sous l'eau; les vagues rompaient sur le château d'avant jusqu'au pied du grand mât aussi fortement que si elles eussent brisé sur un rocher; de sorte que nous avions tout lieu de craindre que le bâtiment ne coulât à fond. Avec tous ses défauts, c'était certainement un bon navire; sans cela il eût été impossible qu'il résistât à la tempête.

Le vent était bon, mais nous n'osâmes pas y mettre le cap du vaisseau; car si en virant, quelques-uns de ces énormes flots avaient brisé sur son côté, ils auraient sûrement emporté tout ce qui se serait trouvé devant eux. Quelque temps après cependant la mer se calma, nous dressâmes nos vergues, et nous fîmes voile, gouvernant au nord. $1/4$ nord-ouest. Comme nos gens avaient été debout toute la nuit et qu'ils étaient mouillés jusqu'aux os, je leur fis donner à boire.

Le lendemain au matin, 2, le vent sauta encore au nord-ouest et nord-nord-ouest. Nous avions alors raccommodé, le mieux qu'il nous fut possible, la vergue de notre voile d'artimon qui avait été rompue; nous la remîmes en place

et y enverguâmes la voile , mais nous sentîmes vivement le besoin d'une forge et de fer.

Ce besoin nous fut encore plus sensible le 3 à la pointe du jour , quand nous aperçûmes que les pentures du gouvernail étaient brisées.

Le 8, le vent sauta au sud , et ce fut le premier beau jour que nous eûmes depuis que nous avions quitté le détroit de Magellan. Notre latitude à midi était de 36° 39' sud , et nous étions à environ 5° à l'ouest du cap Pillar. Le lendemain, 19, nous vîmes l'île de Masafuero, et, le 10, celle de Juan Fernandès. Dans l'après-midi , nous rangeâmes de près la partie orientale de cette île , et bientôt après avoir fait le tour de son extrémité nord, nous découvrimus la baie de Cumberland. Comme je ne savais pas que les Espagnols eussent fortifié cette île , je fus très-surpris de voir un nombre considérable d'hommes aux environs du rivage, une maison et quatre pièces de canon aux bords de l'eau , et dans l'intérieur du pays , à trois cents verges de la côte, un fort construit sur le penchant d'un montagne , et portant pavillon espagnol. Ce fort, qui est environné de murailles de pierre , a dix-huit ou vingt embrasures , et l'on aperçoit au dedans un grand bâ-

timent qui, je crois, sert de barraques à la garnison. Il y a vingt-cinq ou trente maisons de différente espèce répandues autour de cette forteresse ; nous vîmes beaucoup de bétail paisant sur le sommet des collines, qui nous parurent cultivées, puisque certains cantons sont séparés les uns des autres par des haies. Nous aperçûmes aussi deux grands bateaux amarrés sur le rivage. Les coups de vent qui soufflaient directement du côté de cette baie m'empêchèrent d'en approcher autant que j'aurais voulu ; ils étaient si violens que nous fûmes obligés plusieurs fois de larguer les écoutes de nos huniers, quoique les voiles fussent entièrement risées ; et je crois qu'il est impossible de faire manœuvrer un vaisseau dans cette baie, lorsque le vent souffle fort du sud. Comme nous traversions la baie à l'ouest, un des bateaux partit de la côte et vint vers nous ; mais il s'en alla, dès qu'il vit que les coups de vent et les raffales nous retenaient à une distance considérable de terre. Nous découvrîmes alors l'extrémité ouest de la baie, sur la partie orientale de laquelle il y a, au bord de la mer, une petite maison, que je pris pour un corps-de-garde, et deux pièces de canon montées sur leurs affûts,

sans aucunes fortifications dans le voisinage. Nous virâmes vent arrière et portâmes une seconde fois vers la baie de Cumberland; dès que nous commençâmes à y entrer, le bateau se détacha encore et s'avança vers nous. Comme les coups de vent ne nous permettaient pas d'approcher de la terre plus près qu'auparavant, nous la cotoyâmes à l'est; le bateau nous suivit toujours, jusqu'à ce qu'il fût en dehors de la baie; enfin la nuit nous surprit et nous le perdîmes de vue: nous forçâmes alors de voiles en gouvernant à l'est.

Pendant tout ce temps je n'arborai point de pavillon, parce que je n'en avais pas d'autres à bord que les nôtres, et je ne jugeai pas à propos de les montrer.

Comme je n'avais pas pu faire dans cet endroit les provisions d'eau, de bois et d'autres rafraîchissemens dont nous éprouvions un très-grand besoin, après les fatigues de notre passage du détroit, je me pressai de gagner Masafuero. Nous arrivâmes le 12 mai à la hauteur de la partie sud, la plus orientale de cette île; mais le vent étant fort et la mer grosse, nous n'osâmes pas en approcher de ce côté; nous tirâmes donc vers la côte ouest; où nous jetâ-

mes l'ancre sur une plage excellente , propre à contenir une flotte entière qui dans l'été peut y mouiller très-avantageusement. J'envoyai les bateaux pour chercher de l'eau ; il leur fut impossible de débarquer ; le rivage est rempli de rochers , et la houle était si forte que les nageurs ne pouvaient pas traverser les brisans ; ce qui nous contraria d'autant plus que nous voyions du vaisseau un beau courant d'eau douce , une grande quantité de bois à brûler et beaucoup de chèvres sur les collines.

Le lendemain au matin , 13 , dès que le jour parut , j'envoyai les bateaux une seconde fois , pour chercher un endroit où ils pussent débarquer. Ils rapportèrent un petit nombre de pièces d'eau qu'ils avaient remplies à un petit ruisseau , et ils nous dirent qu'un vent du sud-est soufflait avec tant de violence sur le côté oriental de l'île , et élevait une mer si grosse , qu'ils n'avaient pas pu s'approcher de la côte.

Nous restâmes là , jusqu'au 15 , à la pointe du jour ; le temps devenu plus calme , nous remîmes à la voile , et le soir au coucher du soleil , nous jetâmes l'ancre sur le côté oriental de l'île , dans le même endroit où le commodore Byron avait mouillé deux ans auparavant.

Sans perdre de temps, j'envoyai remplir quinze pièces d'eau, et je dépêchai un certain nombre d'hommes à terre avec d'autres futailles, que je les chargeai de renvoyer le lendemain, et un détachement nombreux pour couper du bois. Il survint, vers les deux heures du matin, un vent fort du nord-ouest et des raffales violentes du côté de la côte, qui nous chassèrent hors de la plage où nous avions mouillé, quoique nous eussions deux ancres en avant qui furent en très-grand danger d'être perdues. Nous les rattrapâmes cependant avec beaucoup de peine et mîmes à la voile, en manœuvrant sous le vent de l'île, et nous tenant aussi près de la côte qu'il était possible. Le temps se calma bientôt. Mais quoique la mer ne fût pas grosse, nous étions forcés de virer vent arrière toutes les fois que nous avions besoin de prendre une direction contraire.

Quoique nous fussions assez éloignés de la côte, j'envoyai à la pointe du jour, chercher par le canot une charge d'eau, avant que la houle fût assez forte sur le rivage pour empêcher le débarquement. Sur les dix heures, le vent sauta au nord-nord-est, ce qui nous mit en état d'approcher à peu de distance de l'ai-

guade, et d'examiner le lieu de la plage où les raffales nous avaient fait chasser sur nos ancres; mais le temps avait si mauvaise apparence, et le vent fraîchit si vite, que nous ne crûmes pas qu'il fût prudent de nous y hasarder. Nous rangeâmes cependant la côte le plus près qu'il nous fût possible, afin de profiter de la mer calme, qui nous donnait des facilités pour décharger le canot, qui revint bientôt avec douze pièces d'eau. Dès que nous eûmes pris celles-ci à bord, je le renvoyai en chercher une autre charge; et comme nous étions à peu de distance de la terre, j'osai dépêcher notre grande chaloupe, bâtiment fort et pesant, avec des provisions pour ceux de nos gens qui étaient à terre. J'ordonnai aux matelots qui le montaient de rapporter une charge d'eau, s'ils pouvaient en venir à bout. Dès que ces bâtimens furent partis, nous fîmes des bordées afin de garder ce parage. A midi, nous eûmes un vent fort, une grosse pluie et un brouillard épais. Nous aperçûmes à une heure les bateaux côtoyant le rivage, pour aborder à la partie sous le vent de l'île, dont ce côté est ouvert au vent; nous les suivîmes, et nous approchâmes de la côte le plus que nous pûmes, afin de favoriser leur descente

à terre. Ils revinrent alors vers nous , et nous les reprîmes à bord ; mais la mer était si haute qu'ils furent très-endommagés par cette opération , et nous apprîmes bientôt qu'ils avaient trouvé la houle si grosse qu'ils n'avaient pas même pu débarquer leurs futailles vides. Quoique tout l'équipage eût été constamment occupé depuis que le vaisseau avait chassé sur ses ancrés , les charpentiers travaillèrent toute la nuit à raccommoder les bateaux.

Le 17 , à quatre heures du matin , l'île nous restait à l'ouest , à quatre lieues de distance , et précisément au vent ; nous avions une bonne brisé et une mer calme. Sur les dix heures , nous nous trouvâmes très-près de sa partie méridionale , et , à l'aide du Bateau , nous virâmes de bord. Il n'était pas probable qu'avec un vaisseau pareil au nôtre nous pussions regagner l'endroit de notre mouillage. Comme nous étions près de la côte , quoique assez éloignés du lieu de l'aiguade , je profitai de la circonstance pour renvoyer le canot chercher une autre charge d'eau. Pendant ce temps-là je louvoyai avec le vaisseau , et vers les quatre heures de l'après-midi le canot revint chargé. Je demandai à mon lieutenant des nouvelles de nos

gens qui étaient à terre ; il me dit que la pluie tombée pendant la nuit avait amené de si grands torrens dans l'endroit où ils avaient choisi leur station , qu'ils avaient manqué d'être noyés, et que, après être échappés avec beaucoup de peine de ce danger, plusieurs des tonneaux s'étaient trouvés perdus. Il était trop tard pour que le bateau entreprît un autre voyage au lieu où jusqu'alors nous avions fait de l'eau ; mais, M. Erasme Gower, mon lieutenant, ayant observé, en s'en revenant avec le canot, que la pluie de la nuit avait formé plusieurs courans d'eau sur la partie de l'île la plus voisine de nous, et sachant combien tous les délais m'impacientaient, m'offrit d'y aller avec le bateau, et de remplir autant de futailles qu'il pourrait en ramener. J'acceptai cette proposition avec joie. En attendant M. Gower, je fis une bordée au large avec le vaisseau ; il s'était à peine écoulé une heure, quand le temps devint nébuleux, le vent fraîchit, et un brouillard épais et noir couvrit l'île, de manière qu'il cachait le sommet des collines ; bientôt après nous eûmes un tonnerre et des éclairs effrayans. Comme cet orage nous annonçait un grand danger, je portai vers l'île, dans l'espoir de rencon-

trer le bateau. Nous rangeâmes la côte le plus près qu'il nous fut possible, mais nous ne l'aperçûmes point. La nuit survint, et l'épaisseur du brouillard la rendit extrêmement sombre; le vent augmenta, et la pluie commença à tomber avec beaucoup de violence. Dans cette situation, je mis à la cape sous une voile d'artimon balancée; je fis tirer des coups de canon et allumer des feux, afin de donner des signaux au bateau. Voyant qu'il ne revenait point, sans pouvoir en expliquer la raison, je tombai dans l'inquiétude la plus accablante; je n'avais que trop lieu de craindre qu'il n'eût fait naufrage. Il n'est pas possible d'exprimer la satisfaction que je ressentis, lorsqu'il arriva, sur les sept heures. Je m'apercevais depuis long-temps qu'une tempête s'apprêtait à fondre sur nous; nous le remontâmes à bord avec toute la promptitude possible. Heureusement nous ne perdîmes point de temps; car, dès qu'il fut mis à sa place, nous essayâmes des raffales, qui, dans un instant, imprimèrent au vaisseau un roulis extraordinaire, et rompirent la vergue de la voile d'artimon précisément à l'endroit où cette voile était risée. Si nous avions tardé d'une minute à remonter le bateau, il faisait infailli-

blement naufrage, et toutes les personnes à bord auraient péri. Cette tempête continua jusqu'à minuit, lorsque le vent se calma un peu, de manière que nous pûmes hisser nos basses voiles et nos huniers. Je demandai à M. Gower comment il se faisait qu'il eût tardé si longtemps à revenir au vaisseau. Il me répondit que, après être arrivé près de l'endroit où il voulait remplir les futailles, pour cela trois de ses hommes les avaient traînées à la nage à terre, mais que dans peu de minutes la houle monta si haut, et brisa avec tant de furie sur la côte, qu'il leur fut impossible de revenir au bateau; que, ne voulant pas les abandonner, parce qu'ils étaient entièrement nus, il les avait attendus, dans l'espoir de trouver une occasion favorable de les reprendre à bord; et que, intimidé par l'apparence du temps et l'extrême obscurité de la nuit, il avait été enfin obligé, malgré toute sa répugnance, de revenir sans eux. La situation de ces pauvres malheureux faisait naître pour moi un sujet d'inquiétude et de chagrin; ils étaient nus sur une île déserte, fort éloignés du lieu de l'aiguade où leurs compagnons avaient dressé une tente; sans alimens, sans abri, au milieu de la nuit, acca-

blés par une pluie violente et continuelle, et accompagnée de tonnerre et d'éclairs plus terribles. Cependant, le soir du 19, j'eus la satisfaction de les recevoir à bord, et d'entendre de leur propre bouche le récit de leurs aventures. Tant qu'il fit jour, ils s'étaient flattés, ainsi que ceux qu'ils avaient laissés dans le bateau, de pouvoir se réunir; mais lorsque l'épaisseur de la nuit ne fut dissipée que par la lueur des éclairs, et que la tempête devint à chaque instant plus furieuse, ils pensèrent que leur réunion était impossible, si le bateau restait au même endroit, et que probablement les gens qu'ils y avaient laissés avaient pourvu à leur sûreté en retournant au vaisseau. Il était également au dessus de leurs forces, au milieu des ténèbres et de la tempête, de gagner la tente de leurs compagnons. Ils furent donc réduits à passer la nuit dans l'endroit où ils étaient, sans rien avoir pour les défendre de la pluie et du froid qu'ils commençaient à sentir dans toute sa rigueur. La nécessité est ingénieuse; ils trouvèrent une ressource passagère pour se rechauffer et se mettre à l'abri de la pluie, en se couchant l'un sur l'autre, et chacun à son tour au milieu. On peut bien croire que dans cette si-

tuation, ils désirèrent ardemment voir l'aube du jour. Dès qu'elle parut, ils se mirent en marche du côté de la tente. Ils furent obligés d'aller le long de la côte de la mer, car le chemin dans l'intérieur du pays était impraticable. Ce n'est pas là ce qui leur arriva de pis : ils étaient arrêtés souvent par de hautes pointes de rochers escarpés, et forcés ainsi de s'écarter dans la mer à une distance considérable, pour en faire le tour à la nage ; s'ils n'avaient pas pris ce grand détour, ils auraient été infailliblement mis en pièces contre les rochers par la houle, et ce parti-là même les exposait à chaque instant au risque d'être dévorés par les goulus. Vers les dix heures du matin, cependant, ils arrivèrent à la tente, mourant de faim et de froid. Ils y furent reçus avec beaucoup de surprise et de joie par leurs compagnons, qui partagèrent sur-le-champ avec eux les provisions et les habillemens qu'ils avaient. Lorsqu'ils revinrent à bord, je donnai ordre qu'on leur servit les rafraîchissemens les plus salutaires, et je leur permis de passer la nuit dans leurs hamacs. Le lendemain ils furent aussi joyeux, que s'il ne leur était rien arrivé ; et ne souffrirent en aucune manière des suites de leur accident. Ces

trois hommes étaient du nombre des braves matelots qui s'étaient sauvés à la nage du vaisseau à Madère, pour boire quelques coups d'eau-de-vie. Je reviens à ma narration suivant l'ordre des temps.

Le 18, le temps fut calme, et le soir nous étions à un demi-mille du mouillage où la tempête nous avait fait chasser sur nos ancres; mais nous ne pûmes pas l'atteindre, parce que le vent tomba tout à coup, et que nous eûmes un courant qui avait sa direction contre nous. Comme nous étions près de la tente dressée par ceux de nos gens chargés de faire de l'eau, j'envoyai un bateau à terre pour demander des nouvelles des trois hommes dont je viens de décrire les aventures; il les ramena à bord. Nous eûmes calme plat pendant toute la nuit, et nous trouvâmes, le 19 au matin, que le courant et la houle nous avaient fait dériver de neuf milles de terre. Néanmoins le temps étant alors très-bon, j'envoyai le canot chercher de l'eau, et il revint au vaisseau vers une heure. Bientôt après il s'éleva une brise du nord-nord-ouest; et comme nous étions tout près de terre, je dépêchai une seconde fois le bateau à terre, pour nous rapporter de l'eau. Avant de parvenir à

l'ancien lieu de notre mouillage, le calme nous surprit, et le courant nous fit encore dériver. Sur ces entrefaites, le bateau, en côtoyant le rivage, pêcha à l'hameçon et à la ligne assez de poisson pour en servir à tout l'équipage, ce qui compensa un peu le désagrément de notre situation. Sur les huit heures du soir, le vent, accompagné de raffales subites, recommença à souffler avec force, de manière que cette nuit fut encore pour nous fatigante et dangereuse. Nous eûmes, le matin du 20, une brise forte du nord-ouest, et nous forçâmes de voiles vers l'endroit du mouillage. Nous le regagnâmes heureusement sur les quatre heures de l'après-midi; nous y mîmes à l'ancre, et amarrâmes à une petite ancre sur la côte. Lorsque le vaisseau fut en sûreté, il était trop tard pour aller au lieu de l'aiguade; j'envoyai cependant la grande chaloupe à la pêche le long de la côte. Un vent fort l'obligea de revenir avant sept heures; elle rapporta pourtant assez de poisson pour en donner à tout l'équipage. Nous eûmes pendant la nuit un temps sombre, des raffales violentes et beaucoup de pluie. Le vent, qui continuait à souffler fortement le matin du 21, le long de la côte, nous faisait souvent chasser

sur nos ancres, quoique nous eussions deux cents brasses de câble en avant, le rivage étant d'un sable mobile fin qui cède aisément. La tempête cependant ne nous causa point de dommage; mais la pluie était si violente et la mer si grosse, que l'on ne pouvait rien entreprendre avec les bateaux, ce qui était d'autant plus fâcheux, que dans la seule vue de compléter nos provisions d'eau, nous avions travaillé sans relâche pendant cinq jours et cinq nuits pour regagner l'endroit où nous étions alors. Sur les huit heures du soir, le vent se calma; il était trop tard pour aller chercher de l'eau; mais j'expédiai un bateau, et j'envoyai trois hommes à terre vis-à-vis du vaisseau, pour tuer des veaux marins, et tirer de leur graisse une huile qui pût nous servir pour la lampe et à d'autres usages.

Le vent fut très-fort le lendemain au matin 22; mais comme il soufflait de la terre, nous dépêchâmes les bateaux dès qu'il fut jour, et ils revinrent sur les dix heures chargés d'eau et d'un grand nombre de pintades. Ils reçurent ces oiseaux de nos gens qui étaient à terre, et qui leur dirent que lorsqu'il faisait du vent la nuit, ces animaux se précipitaient en si grande quantité auprès

de leur feu, qu'ils avaient beaucoup de peine à les en écarter, de manière que, pendant le vent de la nuit dernière, ils n'en avaient pas attrapé moins de sept cents. Les bateaux travaillèrent tout le jour à conduire de l'eau à bord; la houle était cependant si grosse, que plusieurs futailles furent défoncées et perdues. Ils firent un autre voyage un peu avant la pointe du jour du lendemain 23, et à sept heures il s'en fallait peu que tous nos tonneaux ne fussent remplis. Le temps nous menaçait d'une tempête, et j'étais très-impatient de recevoir à bord nos gens, ainsi que le petit nombre de pièces d'eau qui étaient encore au lieu de l'aiguade. Dès que les bateaux furent déchargés, je les renvoyai en leur ordonnant de ramener avec toute la promptitude possible nos gens, la tente; et tout ce que nous avions à terre. Depuis ce moment, le vent augmenta très-vite, et sur les onze heures il fut si fort, avec des raffales violentes de terre, que le vaisseau commença à dériver de la côte; nous levâmes la petite ancre pour la rejeter en avant de l'autre; le vent devenait toujours plus fort, mais comme il soufflait directement de terre, je n'étais pas en peine du vaisseau. Je ne pou-

vais pas lever l'ancre, parce que je voulais donner aux bateaux le temps de rapporter ce qu'ils étaient allés chercher sur la côte. A deux heures, l'ancre avait entièrement perdu fond, et le vaisseau était dans une eau profonde; nous fûmes donc obligés de virer le câble sur le cabestan, et nous tirâmes l'ancre avec beaucoup de peine. Les coups de vent qui nous venaient de terre étaient si violens, que n'osant pas hisser de voiles, nous nous laissâmes aller à mâts et à cordes; l'eau s'élevait en tourbillons dans l'air, plus haut que la grande hune. Comme le vaisseau était chassé fort vite, de la côte et que la nuit approchait, je commençai à être en peine des bateaux qui avaient à bord vingt-huit de nos meilleurs hommes, outre mon lieutenant; mais sur la brune j'aperçus l'un d'eux qui s'avancait avec vitesse vers le vaisseau: c'était la chaloupe, qui, en dépit des efforts des matelots qu'elle portait, avait été forcée sur ses grappins et chassée du rivage. Nous nous empressâmes de la reprendre à bord; mais malgré notre diligence et nos soins, elle fut fort endommagée lorsque nous la remontâmes dans le bâtiment. Elle portait dix hommes qui m'apprirent que, lorsqu'elle fut chas-

sée de la côte, elle était chargée de quelques bois à brûler; mais qu'ils furent obligés, pour l'alléger, de les jeter à la mer, ainsi que plusieurs autres choses. Nous n'apercevions point le canot; j'avais lieu de craindre qu'il n'eût été également chassé de la côte, avec les tentes, les dix-huit hommes et mon lieutenant, que je regardai comme perdus. Je savais que si la nuit qui commençait, les surprenait au milieu de cette tempête, ils périraient infailliblement; il était cependant possible que les hommes fussent à terre et qu'ils conservassent leur vie, tandis que le canot serait naufragé; c'est pour cela que je résolus de gagner la côte le plus tôt possible. A minuit, le temps fut calme; et le 24, à quatre heures du matin, nous fîmes autant de voiles que nous pûmes. A dix heures, nous étions très-près de la côte; nous fûmes très-désolés de ne point apercevoir le canot; cependant nous continuâmes à porter du côté du rivage jusqu'à midi, lorsque nous le découvriâmes heureusement amarré à un grappin tout près de terre. Nous courûmes sur-le-champ à nos lunettes: nous vîmes tous nos gens qui s'embarquaient, et vers les trois heures ils arrivèrent sains et saufs; ils étaient si épuisés de

fatigue , qu'ils purent à peine gagner le côté du vaisseau. Le lieutenant me dit qu'il avait entrepris de revenir la veille au soir , mais que dès qu'il fut en mer une raffale subite avait tellement rempli d'eau le bateau , qu'il se vit sur le point d'être submergé ; que tous ses gens l'avaient heureusement vidé , en pompant avec toute la diligence et l'activité imaginables ; qu'il retourna alors à terre , quoique difficilement ; et qu'après avoir laissé un nombre suffisant d'hommes à bord pour avoir soin du bateau et le débarrasser de l'eau qui y entraît , il avait débarqué sur la côte avec le reste des matelots. Il ajouta qu'ayant passé la nuit dans un état d'inquiétude et de perplexité qu'il serait impossible de peindre , ils avaient cherché des yeux le vaisseau dès la pointe du jour , et que ne le voyant point , ils conclurent qu'il avait péri dans la tempête , plus violente que toutes celles que nous avions éprouvées jusqu'alors. Bien loin cependant de s'abandonner au désespoir et de perdre courage , ils se mirent à nettoyer le terrain près du rivage , des ronces et des épines qui le couvraient ; ils coupèrent plusieurs arbres dont ils firent des rouleaux pour les aider à tirer le bateau à terre et le

mettre en sûreté ; comme ils n'espéraient pas revoir jamais le vaisseau, ils prétendaient attendre l'été et tâcher alors d'aborder à l'île de Juan Fernandès. Ils oublièrent, en nous rejoignant, tous les dangers qu'ils avaient courus, et le sentiment de la joie fit place à celui de la plus profonde tristesse.

Depuis le 16, jour où la tempête nous fit chasser sur nos ancrés au lieu du mouillage, nous avons essuyé jusqu'alors des périls, des fatigues et des malheurs continuels. Le vaisseau avait beaucoup souffert et marchait très-mal ; le temps, sombre et orageux, était accompagné de tonnerre, d'éclairs et de pluie, et les bateaux, que j'étais obligé, même lorsque nous étions sous voile, de tenir toujours occupés, pour nous procurer de l'eau, étaient sans cesse exposés au danger de faire naufrage. Des vents forts, qui ne cessaient de souffler, les assaillaient de tous côtés ; des raffales subites fondaient sur nous avec une violence qu'il est difficile de concevoir. Ces accidens étaient d'autant plus cruels, que je m'y attendais moins ; j'avais éprouvé, deux ans auparavant avec le commodore Byron, un temps très-différent dans ces mêmes parages. On a cru communément

que les vents soufflent toujours sur cette côte du sud au sud-ouest, quoique Frésier dise qu'il y a rencontré des vents forts, et de grosses mers du nord-nord-ouest et du nord-ouest; malheureusement j'ai fait la même expérience.

Dès que j'eus repris à bord nos gens et nos bateaux, je fis voile pour m'éloigner de ce climat orageux, et je me crus heureux de ne rien laisser derrière moi, que le bois que les matelots avaient coupé pour notre chauffage.

L'île de Masafuero est située au $33^{\circ} 45'$ de latitude sud, et au $80^{\circ} 46'$ de longitude ouest du méridien de Londres. Elle gît à l'ouest de celle de Juan Fernandès, dont elle est éloignée d'environ trente-une lieues; elles sont toutes deux à peu près dans la même latitude. Elle est très-élevée et remplie de montagnes, et de loin elle ne paraît former qu'une montagne ou qu'un rocher; sa forme est triangulaire, et elle a environ sept ou huit lieues de circonférence. La partie méridionale, que nous vîmes lorsque nous nous approchâmes pour la première fois de l'île à la distance de vingt-trois lieues, est la plus haute; il y a sur l'extrémité septentrionale plusieurs cantons sans broussailles, qui peut-être pourraient être cultivés;

L'auteur du voyage de l'amiral Anson ne parle que d'un endroit de cette île capable de procurer un mouillage ; il dit qu'il se trouve sur le côté nord, et dans une eau profonde ; mais nous n'avons point vu de place où l'on ne pût mettre à l'ancre. Sur le côté occidental en particulier, il y a un mouillage à environ un mille de la côte, par vingt brasses ; à environ deux milles et demi, par quarante-cinq, fond de beau sable noir. Cet auteur ajoute aussi qu'il y a un récif de rochers à la hauteur de la pointe orientale de l'île ; qu'il est à peu près de deux milles de longueur, et qu'on peut le reconnaître au moyen de la mer qui brise sur lui. Mais il s'est trompé : il n'y a ni récif de rochers ni banc de sable à la hauteur de la pointe orientale, mais on en trouve un de rochers, et un banc de sable à la hauteur du côté ouest, et près de son extrémité méridionale. Il s'est aussi trompé dans la distance et la situation de cette île, relativement à celle de Juan Fernandès : il assure que sa distance est de vingt-deux lieues, et sa situation ouest $1/2$ sud-ouest ; nous avons reconnu que la distance est plus grande d'un tiers, et que la situation est directement à l'ouest ; car, comme je l'ai dit,

observé, la latitude des deux îles est à peu près la même. Nous avons trouvé dans une égale abondance les chèvres dont il parle, et il nous fut aussi facile qu'à lui d'en attraper.

Il y a sur la pointe sud-ouest de l'île un rocher avec une ouverture au milieu, qu'il est aisé de reconnaître ; c'est une bonne balise dont on peut se servir pour mettre à l'ancre sur le côté occidental, où l'on rencontre le meilleur mouillage qui soit dans les environs. A environ un mille et demi au nord de cette ouverture, il y a une pointe basse de terre, et c'est là que commence le récif dont je viens de faire mention ; il s'étend à l'ouest $1/4$ sud-ouest, à la distance d'environ trois quarts de mille, et la mer brise continuellement sur lui. Pour mettre à l'ancre dans ce mouillage, il faut s'avancer jusqu'à ce qu'on n'aperçoive plus l'ouverture du rocher, c'est-à-dire, à environ une encâblure, sur cette pointe basse de terre, ensuite porter au sud $1/4$ sud-est $1/2$ est ; on peut alors jeter l'ancre par vingt ou vingt-deux brasses, fond de beau sable noir et de coquilles. Il y a encore des mouillages dans plusieurs endroits sur les autres côtés de l'île, et en particulier à la hauteur de la pointe septentrionale,

par quatorzé et quinze brasses, fond de beau sable.

On trouve de l'eau et du bois en abondance tout autour de l'île, mais on ne peut pas en faire sans beaucoup de difficulté; une grande quantité de pierres et de larges fragmens de rochers détachés de la haute terre embarrassent partout le rivage, et une houle si forte brise par dessus, qu'il est impossible à un bateau d'approcher en sûreté à plus d'une encablure de la côte. Pour y débarquer, il faut nécessairement aller à la nage à terre y amarrer le bateau en dehors des rochers; et pour s'y procurer de l'eau et du bois, il n'y a pas d'autre méthode que de tirer l'un et l'autre à bord avec des cordes. Il y a pourtant plusieurs endroits où il serait aisé de débarquer commodément en construisant un quai, ce que devrait faire un seul vaisseau, s'il avait quelque temps à séjourner dans l'île.

Cette partie de Masafuéro est une très-bonne relâche pour des rafraichissemens, surtout en été; nous avons parlé des chèvres qu'on y trouve, et il y a dans les environs de l'île un si grand nombre de poissons, qu'un bateau peut avec trois lignes et autant d'hameçons en

attraper assez pour en servir à cent personnes. Nous primes entre autres d'excellens merlans noirs, des cavallies, de la morue, des plies et des écrevisses. Nous primes aussi un martin-pêcheur qui pesait quatre-vingt-sept livres et qui avait cinq pieds et demi de long. Les goulus y sont si voraces, qu'en sondant, un de ces animaux mordit au plomb; nous le tirâmes au dessus de l'eau, mais nous le perdîmes parce qu'il rendit le plomb qu'il avait dans sa bouche. Les veaux marins y sont si nombreux, que je crois que, si on en prenait plusieurs milliers dans une nuit, on ne s'en apercevrait pas le lendemain. Nous fûmes obligés d'en tuer une grande quantité, parce qu'en côtoyant le rivage, ils couraient continuellement contre nous en faisant un bruit épouvantable. Ces poissons donnent une huile excellente; leur cœur et leur fressure sont très-bons à manger; ils ont une saveur qui approche de celle du cochon, et leurs peaux forment la plus belle fourrure de cette espèce que j'aie jamais vue. On y trouve aussi plusieurs oiseaux, et entre autres de très-gros faucons. J'ai observé plus haut que nos gens ne prirent pas moins de sept cents pintades dans une nuit. Nous n'a-

vous pas eu beaucoup d'occasions d'examiner les productions végétales de cette île, mais nous y avons vu plusieurs feuilles du chou des montagnes, ce qui est une preuve que l'arbre qui le porte y croît.

CHAPITRE III.

Passage de Masafuero aux îles de la Reine Charlotte.—Plusieurs erreurs corrigées sur le gisement de la terre de Davis. — Description de quelques petites îles que nous supposons être celles qui furent vues par Quiros.

LORSQUE nous partîmes de Masafuero, nous avions une grosse mer du nord-ouest, et une houle du sud considérable; le vent qui soufflait du sud-ouest à l'ouest-nord-ouest m'obligea de porter au nord dans l'espoir de rencontrer le vent alisé sud-est; car le vaisseau était si mauvais voilier qu'il ne pouvait marcher sans un vent fort qui nous fût favorable. Ayant ainsi couru au nord plus loin que je ne le projetais d'abord, et trouvant que je n'étais pas éloigné de la latitude déterminée pour les deux îles appelées *Saint-Ambroise* et *Saint-Félix* ou *Saint-Paul*, je crus rendre un service aux navigateurs en examinant si les vaisseaux pou-

vaient y rafraîchir ; d'autant plus que les Espagnols ayant fortifié Juan Fernandès , elles pourraient être utiles à la Grande-Bretagne , si , par la suite , elle entraît en guerre avec l'Espagne. Les cartes de M. Green , publiées en 1753 , placent ces îles du $26^{\circ} 20'$ au 27° de latitude sud , et depuis $1^{\circ} 1/4$ à $2^{\circ} 1/2$ à l'ouest de Masafucro. Je mis donc le Cap de manière à me tenir dans cette latitude ; mais consultant bientôt après les *Éléments de navigation* de Robertson , je trouvai que l'île Saint-Ambroise y est située au $25^{\circ} 30'$ de latitude sud et au $82^{\circ} 20'$ de longitude ouest du méridien de Londres. Je crus que la situation d'îles d'une si petite étendue pouvait être déterminée avec plus d'exactitude dans cet ouvrage que dans la carte , et je portai plus au nord pour gagner ce parallèle. L'événement prouva cependant que je n'aurais pas dû avoir tant de confiance dans ces *Eléments de navigation* ; je manquai les îles ; comme je vis un grand nombre d'oiseaux et de poissons , signe certain qu'il y a terre dans le voisinage , j'ai les plus fortes raisons de conclure que j'avancaï trop au nord. Je suis fâché de dire qu'en examinant plus soigneusement les tables des latitudes et longitudes de Robert-

son , j'ai reconnu qu'elles sont fautives en plusieurs points. Je me serais abstenu de cette censure , si je n'avais pas cru qu'il était nécessaire de prévenir pour la suite un inconvénient pareil à celui que j'éprouvai.

En réfléchissant sur la description donnée par Wafer , chirurgien à bord du vaisseau commandé par le capitaine Davis , je pense qu'il est probable que ces deux îles sont la terre que rencontra Davis dans sa route au sud des îles de Galapagos , et que la terre placée dans toutes les cartes marines , sous le nom de *Terre de Davis* , n'existe point. Je n'ai point changé de sentiment en lisant ce qui est dit dans le voyage de Roggewin fait en 1722 , d'une terre qu'on appelle *île Orientale* , ce qui confirme la découverte de Davis , suivant quelques personnes qui imaginent que c'est la même terre que ce navigateur a appelée de son nom.

Il est clair , par la narration de Wafer , qu'excepté ce qui regarde la latitude , on doit ajouter peu de foi au journal tenu à bord du vaisseau de Davis , puisqu'il avoue que l'équipage manqua de périr pour avoir supposé la variation de l'aiguille à l'ouest , tandis qu'elle était à l'est. Il nous dit aussi qu'ils gouver-

nèrent au sud $1/4$ sud-est $1/2$ est des îles de Galapagos, jusqu'à ce qu'ils découvrirent terre au $27^{\circ} 20'$ de latitude sud; or il est évident qu'une pareille route les aurait portés, non pas à l'ouest, mais à l'est des Galapagos, et qu'ils se seraient trouvés à deux cents lieues de Copiapo, et non pas à cinq cents, comme le dit cet auteur; car la variation de l'aiguille n'y est pas à présent de plus d'une demi-pointe à l'est; elle devait être encore moindre alors, puisque la déclinaison à l'est a toujours augmenté sur toute cette côte. Si la distance placée dans toutes nos cartes marines, entre les îles de Saint-Ambroise et Saint-Félix et les Galapagos, est exacte, Davis, en suivant la route qu'il décrit, aurait dû apercevoir les deux premières. S'il y avait une terre de Davis ou quelque autre pareille dans la situation qui lui est assignée dans nos cartes marines, il est sûr que je l'aurais rencontrée, ou au moins que je l'aurais vue, ainsi qu'il sera démontré dans le cours de cette narration. Je me tins entre le $25^{\circ} 50'$ et le $25^{\circ} 30'$ de latitude, jusqu'à ce que j'eusse gagné cinq degrés à l'ouest de notre point de départ, cherchant les îles que j'avais dessein d'examiner; ne

voyant point de terre alors , et les oiseaux nous ayant quittés , je tirai plus au sud , et j'atteignis le 27° 20' de latitude sud ; j'y restai jusqu'à ce que nous fussions arrivés entre le 17 et le 18° à l'ouest de notre point de départ. Nous eûmes dans ce parallèle de petites fraîcheurs , un fort courant au nord , et d'autres raisons de conjecturer que nous étions près de cette terre de Davis que nous recherchions avec grand soin ; mais un bon vent s'élevant derechef , nous gouvernâmes ouest 1/4 sud-ouest , et nous arrivâmes au 28° 1/2 de latitude sud , d'où il suit que si cette terre ou quelque chose de semblable existait , je l'aurais infailliblement rencontrée , ou qu'au moins je l'aurais vue. Je me tins ensuite au 28° de latitude sud 40° à l'ouest de mon point de départ. Le temps et le vent ne me permirent pas de gagner une latitude méridionale plus avancée ; mais je suis allé au sud de la situation assignée à ce continent supposé , qu'on appelle dans toutes les cartes *Terre de Davis*.

Nous continuâmes à chercher cette terre jusqu'au 17 juin , lorsque étant au 28° de latitude sud , et au 112° de longitude ouest , nous vîmes plusieurs oiseaux de mer , qui volaient

en troupes, et quelques algues; ce qui me fit conjecturer que nous approchions ou que nous avions passé près de quelque terre. Alors il soufla du nord un vent fort, qui rendit la mer grosse; nous avions cependant de longues lames qui venaient du sud, de sorte que toutes les terres qui sont dans cette plage ne peuvent être que de petites îles couvertes de rochers. Je suis porté à croire que, s'il y a quelque terre, elle est située au nord; et ce pourrait être l'île Orientale de Roggewin, que ce navigateur a placée au 27° de latitude sud, et que quelques géographes ont supposée à la distance d'environ sept cents lieues du continent de l'Amérique méridionale, si toutefois on peut se fier à ce que dit cet auteur.

On était alors au milieu de l'hiver dans ces parages, et nous avions des vents forts et une grosse mer; qui nous obligeaient fréquemment de naviguer sous nos basses voiles; les vents étaient variables, et quoique nous fussions près du tropique, le temps était sombre, brumeux et froid, accompagné souvent de tonnerre, d'éclairs, de pluie et de neige, mêlés ensemble. Le soleil était dix heures au dessus de l'horizon, mais nous passions souvent plusieurs jours

sans le voir ; le brouillard était si épais , que , lorsque cet astre paraissait au dessous de l'horizon , les ténèbres étaient effrayantes. L'obscurité du temps était tout à la fois une circonstance désagréable et dangereuse ; nous restions quelquefois un temps assez long sans pouvoir faire une observation ; cependant nous nous voyions obligés de porter jour et nuit toutes nos voiles. Notre vaisseau était si mauvais voilier , et notre voyage si long , que cette précaution devint nécessaire pour ne pas mourir de faim ; malheur qui aurait été autrement inévitable , eu égard à la situation où nous nous trouvions.

Nous continuâmes notre route à l'ouest jusqu'au soir du 2 juillet , temps où nous découvrimmes une terre qui nous restait au nord. En nous en approchant le lendemain , elle nous parut être un grand rocher , qui s'élevait hors de la mer ; elle n'avait pas plus de cinq milles de circonférence , et semblait inhabitée ; elle était cependant couverte d'arbres , et nous aperçûmes un petit courant d'eau douce sur l'un des côtés. J'avais envie d'y débarquer ; mais la houle , qui , à cette saison , brise sur la côte avec beaucoup de violence , rendit ce

projet impraticable. Je sondai sur le côté occidental de cette terre, à un peu moins d'un mille de la côte; je trouvai vingt-cinq brasses, fond de corail et de sable, et il est probable que, dans un beau temps d'été, l'abordage y serait très-aisé. Nous vîmes un grand nombre d'oiseaux de mer voltiger autour de nous, à un mille du rivage, et il nous parut qu'il y avait du poisson dans cette partie de la mer. Cette terre est située au $20^{\circ} 2'$ de latitude sud, et au $133^{\circ} 21'$ de longitude ouest, à environ mille lieues à l'ouest du continent de l'Amérique. Elle est si élevée que nous la reconnûmes à plus de quinze lieues de distance; nous l'appelâmes *Ile de Pitcairn*, parce qu'elle fut découverte par le fils de Pitcairn, major des soldats de marine, qui a péri malheureusement à bord de *l'Aurore*.

Pendant que nous étions dans le voisinage de cette île, le temps fut extrêmement orageux, avec de longues lames venant du sud, plus grosses et plus élevées qu'aucune de celles que nous avions vues auparavant. Les vents étaient variables; mais ils soufflaient principalement du sud-sud-ouest, de l'ouest, et de l'ouest-nord-ouest. Nous eûmes très-rarement des

vents d'est, de sorte qu'il nous fut impossible de gagner une latitude méridionale fort avancée, et que nous dérivions continuellement au nord.

Nous trouvâmes le 4 que le vaisseau faisait beaucoup d'eau; il avait travaillé si long-temps au milieu d'une mer grosse et dangereuse, qu'il était très-endommagé. Nos voiles étant aussi fort usées, se déchiraient à chaque instant. L'équipage avait joui jusqu'à présent d'une bonne santé, mais il commença à être attaqué du scorbut. Pendant notre séjour dans le détroit de Magellan, je fis faire un petit abri, couvert d'une toile peinte, qui servait de tapis de pied dans ma chambre; nous nous procurâmes par ce moyen, sans beaucoup de peine et de travail, une assez grande quantité d'eau de pluie pour que nos gens en eussent toujours à discrétion. Cette espèce de banne nous mettait aussi à l'abri de l'inclémence du temps. Je pense que ce sont ces précautions qui nous préservèrent si long-temps du scorbut, quoique peut-être ce bonheur soit dû, en partie à l'esprit de vitriol qu'on mêlait dans l'eau de pluie ainsi conservée; notre chirurgien en jetait toujours une petite dose dans chaque tonneau, lorsqu'on les remplissait.

Nous découvrîmes le 11 une petite île, basse et plate, qui semblait presque être de niveau avec le bord de la mer, et était couverte d'arbres verts. Comme elle nous restait au sud, et directement au dessus du vent, nous ne pûmes pas l'atteindre. Elle est située au 22° de latitude sud, et au 141° 34' de longitude ouest; nous lui donnâmes le nom d'*île de l'Evêque d'Osabrugh*, en l'honneur du second fils de sa majesté*.

Nous rencontrâmes le 12 deux autres îles plus petites, aussi couvertes d'arbres verts, mais qui nous parurent inhabitées. Nous étions tout près de la plus méridionale; c'était une bande de terre en forme de demi-lune, basse, plate et sablonneuse. De l'extrémité sud de cette île, jusqu'à la distance d'environ un demi-mille, il y a un récif sur lequel la mer brise avec beaucoup de fureur. Nous ne trouvâmes point de mouillage, mais le bateau débarqua. Elle est d'un aspect agréable, sans avoir ni végétaux comestibles ni eau. Il y avait cependant plusieurs oiseaux, si peu sauvages

* Parmi les îles découvertes par le capitaine Wallis, il y en a une autre qui porte le même nom.

qu'ils se laissaient prendre à la main. L'autre île ressemble beaucoup à celle-ci, dont elle est éloignée d'environ cinq à six lieues. Elles gisent ouest-nord-ouest et est-sud-est l'une de l'autre. La première est située au $20^{\circ} 38'$ de latitude sud et au 146° de longitude ouest, et la seconde au $20^{\circ} 34'$ de latitude sud, et au $146^{\circ} 15'$ de longitude ouest. Nous les appelâmes *îles du duc de Gloucester*; la variation de l'aiguille fut trouvée de 5° est. Ces îles sont probablement la terre vue par Quiros, puisque la situation est à peu près la même. Si nous nous trompons dans cette conjecture, la terre qu'il aperçut ne pouvait pas être plus considérable. Quoi qu'il en soit, nous avançâmes au sud de ces îles, et les grandes lames que nous y eûmes nous convinrent qu'il n'y avait point de terre près de nous dans cette direction. Le vent étant à l'est, je mis le Cap au sud une seconde fois, et le soir du lendemain 13, comme nous gouvernions à l'ouest-sud-ouest, nous observâmes que nous perdions les longues lames venant du côté du sud; mais nous les retrouvâmes à sept heures du jour suivant. Lorsque nous les perdîmes, nous étions au $21^{\circ} 7'$ de latitude sud, et au $147^{\circ} 4'$

de longitude ouest ; et quand nous les retrouvâmes , nous étions au $21^{\circ} 43'$ de latitude sud , et au $149^{\circ} 48'$ de longitude ouest ; de sorte que j'imagine qu'il y avait alors quelque terre au sud qui n'était pas fort éloignée.

Depuis ce temps jusqu'au 16 , les vents furent variables du nord-est $1/4$ nord au nord-ouest et au sud-ouest ; ils soufflèrent très-fort , avec un temps sombre , une pluie abondante et accompagnée de raffales violentes , dont l'une manqua de nous être fatale. Nous étions au 22° de latitude sud ; et au $70^{\circ} 30'$ ouest du point de notre départ. Quelque temps après , le vent s'éleva encore à l'ouest , et enfin il se fixa à l'ouest-sud-ouest , ce qui nous chassa bientôt au nord ; de façon que le 20 nous étions au 19° de latitude sud , et au $75^{\circ} 30'$ de longitude ouest du point de notre départ.

Le 22 nous nous trouvâmes à environ dix-huit cents lieues à l'ouest du continent de l'Amérique , et dans toute cette route nous ne vîmes rien qui indiquât une grande terre. Nos gens commençaient à être très-malades du scorbut , qui avait fait de grands progrès. Voyant que tous nos efforts pour gagner une latitude méridionale plus avancée étaient inefficaces , et

que le mauvais temps, le changement de vents, et par dessus tout les défauts du vaisseau rendaient notre marche lente, je crus qu'il était absolument nécessaire de prendre la route dans laquelle le bâtiment et l'équipage seraient le plus en sûreté. Au lieu donc d'entreprendre de revenir par le sud-est, projet qu'il aurait été presque impossible d'exécuter, eu égard à notre situation et à la saison de l'année, je portai au nord afin de gagner les vents alisés. Je me tius toujours dans les parages qui, sur la foi des cartes, devaient me conduire à quelque île où je pourrais me procurer les rafraîchissemens dont nous avions si grand besoin. J'avais dessein, si le vaisseau pouvait être réparé, de poursuivre mon voyage au sud, au retour de la saison convenable, pour faire de nouvelles découvertes dans cette partie du globe. Je projetais enfin, si je découvrais un continent et que je pusse y trouver une quantité suffisante de provisions, de me maintenir le long de la côte au sud, jusqu'à ce que le soleil eût passé l'équateur, de gagner alors une latitude sud fort avancée, et de tirer à l'ouest vers le cap de Bonne-Espérance, ou de revenir à l'est, et enfin, après avoir touché aux îles Falkland s'il était né-

cessaire, de partir promptement de là pour aborder en Europe.

Je ne rencontrai le véritable vent alisé que lorsque je fus au 16° de latitude sud et au nord. Nous eûmes un mauvais temps, des vents forts et une grosse mer jusqu'au 25. Etant alors au 12° 15' de latitude sud, nous vîmes un grand nombre d'oiseaux voler en troupe, et nous supposâmes que nous étions près de quelque terre, et en particulier de plusieurs îles placées dans les cartes, l'une desquelles fut aperçue en 1765 par le commodore Byron, qui l'appela l'*île du Danger*; cependant nous n'en vîmes aucune. A ce temps le vent soufflait si fort, que quoique nous l'eussions en poupe, nous fûmes obligés de riser nos huniers. Le temps était toujours très-sombre et pluvieux. Le lendemain, étant au 10° de latitude sud, et au 167° de longitude ouest, nous nous tîmes à peu près dans le même parallèle, espérant rencontrer quelques-unes des îles appelées *îles de Salomon*, dont la plus méridionale est située dans les cartes à cette latitude. Nous eûmes ici le vent alisé fort, avec des raffales violentes et beaucoup de pluie. En continuant cette route jusqu'au 3 août, nous nous trouvâmes à ce jour au 10° 18'

de latitude sud, et à environ deux mille cent lieues de distance ouest du continent de l'Amérique. Nous n'avions pourtant pas le bonheur de rencontrer aucune terre; nous passâmes probablement près de quelque une que la brume nous empêcha de voir, car dans cette traversée un grand nombre d'oiseaux de mer voltigèrent souvent autour du vaisseau. Le commodore Byron, dans son dernier voyage, avait dépassé les limites septentrionales de cette partie de l'océan, dans laquelle on dit que les îles de Salomon sont situées; et comme j'ai été moi-même au delà des limites sud sans les voir, j'ai de grandes raisons de conclure que, si ces îles existent, leur situation est mal déterminée dans toutes nos cartes.

Dès le 14° de latitude sud et le $163^{\circ} 46'$ de longitude ouest, nous eûmes un vent fort du sud-est, ce qui faisait une mer grosse à notre arrière. Depuis ce temps je n'observai point les longues lames venant du sud, jusqu'à ce que nous fûmes arrivés au $10^{\circ} 18'$ de latitude sud, et au $177^{\circ} 30'$ de longitude est; elles revinrent alors du sud-ouest et sud-sud-ouest, et nous trouvâmes un courant portant au nord, quoiqu'un courant contraire nous eût suivis presque

depuis notre départ du détroit de Magellan. Cette raison me fit conjecturer que le passage entre la Nouvelle-Zélande et la Nouvelle-Hollande commence là.

Nous nous aperçûmes à ce temps que notre provision de lignes de lock était sur le point de finir, quoique nous eussions déjà converti à cet usage toutes les lignes qui nous servaient pour la pêche. Je fus quelque temps en grande peine pour trouver le moyen de suppléer à ce défaut ; mais , après les recherches les plus soigneuses , nous trouvâmes par hasard que nous avions un petit nombre de brasses de cordage blanc ; ce fut un trésor inestimable dans la situation où nous étions ; je les fis détordre ; mais les fils étant trop gros pour ce que nous voulions en faire , il fut nécessaire de les mettre en étoupe. Après cette opération , il nous restait encore la partie la plus difficile de l'ouvrage , car cette étoupe ne pouvait pas être filée sans que , au moyen du peigne , on l'eût convertie en filasse , son état primitif ; les matelots ne savaient pas faire cette besogne ; et quand même ils l'auraient su , nous n'aurions pas été moins embarrassés , puisque nous n'avions point de peignes. Les difficultés s'augmentaient , et il fallait sa-

briquer un peigne avant d'essayer de convertir ces cordages en filasse. Nous sentîmes encore combien il était fâcheux pour nous de manquer de forge ; la nécessité cependant , cette mère fertile de l'invention , nous suggéra un expédient. L'armurier se mit à limer des clous et fit une espèce de peigne ; un des quartier-maitres se trouva assez habile à se servir de cet instrument pour rendre l'étope fine , au point d'être filée aussi bien que la grossièreté de nos instrumens le permettait. Nous eûmes par ce moyen des lignes de lock assez passables ; cette opération fut pourtant plus difficile pour nous que de faire des cordages avec nos vieux câbles après qu'ils avaient été convertis en fil de carret , ressource que nous avons été forcés d'employer long-temps auparavant. Nous avons aussi déjà consumé tout notre fil retors à coudre des voiles ; sachant que la quantité dont on avait fourni mon vaisseau ne serait pas suffisante pour tout le voyage , si je n'avais pas pris sous ma garde tout celui qui était destiné à réparer la seine , ce défaut nous aurait été fatal.

CHAPITRE IV.

Histoire de la découverte des îles de la Reine Charlotte. — Description de ces îles et de leurs habitans. — Ce qui nous arriva à l'île d'Égmont.

LE scorbut continuait toujours à faire de grands progrès parmi l'équipage, et ceux de nos gens que la maladie ne rendait pas inutiles étaient épuisés par un travail excessif. Notre mauvais vaisseau, qui était depuis si long-temps au milieu des tempêtes et des orages, ne voulait plus manœuvrer. Le 10, notre situation devint plus malheureuse et plus alarmante : il fit une voie d'eau dans les épaules qui, étant sous l'eau, nous mit dans l'impossibilité de l'arrêter pendant que nous étions en mer. Tel était notre état, lorsque le 12, à la pointe du jour, nous découvrîmes terre. Le transport subit d'espérance et de joie que cet événement nous inspira ne peut être comparé qu'à celui que ressent un criminel qui entend sur l'échafaud l'annonce de

sa grâce. Nous trouvâmes ensuite que la terre était un groupe d'îles ; j'en comptai sept , et je crois qu'il y en avait un plus grand nombre. Nous portâmes vers deux de ces îles , qui étaient droit à notre avant lorsque nous aperçûmes cette terre la première fois , et qui paraissaient jointes ensemble. Le soir nous mîmes à l'ancre sur le côté nord-est de la plus grande et de la plus élevée des deux. Nous vîmes bientôt après des naturels du pays , qui étaient noirs , à tête laineuse et entièrement nus. Je dépêchai sur-le-champ le maître avec le bateau pour chercher une aiguade et leur parler ; mais ils disparurent avant qu'il pût aborder sur le rivage. Le maître me dit à son retour qu'il y avait un beau courant d'eau douce vis-à-vis le vaisseau et tout près de la côte , mais que tout le pays dans ce canton étant une forêt impénétrable jusqu'au bord de l'eau , il serait difficile et même dangereux d'en puiser , si les insulaires voulaient nous opposer de la résistance ; il ajouta qu'il n'y existait point de végétaux comestibles pour rafraîchir les malades , et qu'il n'avait point vu d'habitations dans toute la partie de l'île qu'il venait de parcourir , qui est sauvage , abandonnée , montagneuse.

Après avoir réfléchi sur ce rapport, et voyant qu'il serait fatigant et incommode d'y faire de l'eau à cause d'une houle qui avait sa direction autour de la baie, sans parler des dangers qu'on avait à redouter des naturels du pays, s'ils formaient contre nous une embuscade dans les bois, je résolus de rechercher si on ne pourrait pas trouver une aiguade plus convenable.

Le lendemain au matin, 13, étant alors sous le vent de l'île, dès qu'il fut jour j'envoyai le maître avec quinze hommes dans le canot bien armé et bien approvisionné, pour examiner la côte à l'ouest, tâcher de découvrir un endroit où nous pussions plus aisément faire de l'eau et du bois, nous procurer quelques rafraîchissemens pour les malades, et mettre le vaisseau à la bande, afin de visiter et d'arrêter la voie d'eau. Je lui donnai quelques verroteries, des rubans et d'autres quincailleries que j'avais par hasard à bord, afin qu'il pût, au moyen de ces présens, gagner la bienveillance des insulaires, s'il en rencontrait quelques-uns. Je lui ordonnai cependant de ne point s'exposer, et surtout de revenir sur-le-champ au vaisseau, s'il voyait approcher un certain nombre de pirogues qui le menaçassent d'hostilités, et s'il trouvait en

mer ou sur la côte de petites troupes d'Indiens, de les traiter avec toutes les bontés possibles, afin d'établir un commerce amical entre eux et nous. Je le chargeai de ne jamais quitter le bateau lui-même pour aucune raison, et de ne pas envoyer plus de deux hommes à terre pendant que le reste se tiendrait tout près pour la défense. Je lui recommandai, dans les termes les plus forts, de s'occuper uniquement de l'objet de son voyage, parce qu'il était de la dernière importance pour nous de découvrir un endroit convenable pour réparer le bâtiment; enfin je le conjurai de revenir le plus promptement qu'il lui serait possible.

Peu de temps après que j'eus dépêché le canot pour cette expédition, j'envoyai à terre la chaloupe avec dix hommes à bord bien armés, et, avant huit heures, elle nous rapporta une tonne d'eau. Je la renvoyai sur les neuf heures; mais voyant quelques naturels du pays s'avancer vers l'endroit de la côte où nos gens débarquaient, je leur fis signal de revenir; je ne savais pas contre combien d'insulaires ils seraient exposés, et je n'avais point de bateau pour aller à leur secours, s'ils venaient à être attaqués.

Dès que nos hommes furent rentrés à bord, nous vîmes trois des naturels du pays s'asseoir sous les arbres en travers du vaisseau. Comme ils continuèrent à nous regarder jusqu'à l'après-midi, aussitôt que j'aperçus le canot je ne craignis plus de mettre en mer les deux bateaux à la fois, et j'envoyai mon lieutenant dans la chaloupe avec quelques verroteries, des rubans, etc., pour tâcher d'établir quelque commerce avec eux, et, par leur entremise, avec le reste des habitans. Les trois insulaires cependant quittèrent leur place et s'avancèrent le long du rivage, avant que la chaloupe pût aborder à terre. Les arbres les cachèrent bientôt à mon lieutenant et à ses gens qui voguaient vers la côte; mais nous tîmes les yeux fixés sur eux depuis le vaisseau, et nous vîmes qu'ils rencontrèrent trois autres insulaires. Après avoir conversé entre eux pendant quelque temps, les trois premiers s'en allèrent, et ceux qui étaient venus à leur rencontre marchèrent à grands pas du côté de la chaloupe. Sur quoi je fis signal à mon lieutenant de se tenir sur ses gardes. Il aperçut les Indiens; et comme il remarqua qu'il n'y en avait que trois, il approcha la chaloupe du rivage et leur fit des signes.

d'amitié; il leur tendit, comme présens, les verroteries et les rubans que je lui avais donnés, tandis que l'équipage cachait soigneusement ses armes. Les Indiens, sans faire attention à ce qu'on leur offrit, s'avancèrent hardiment à la portée du trait et décochèrent alors leurs flèches, qui heureusement passèrent au-dessus de la chaloupe sans faire aucun mal. Ils ne se préparèrent pas à une seconde décharge, et s'enfuirent sur-le-champ dans les bois. Nos gens tirèrent quelques coups de fusil sur eux, mais ils ne blessèrent personne. Peu de temps après cet événement le canot vint au côté du vaisseau, et la première personne que j'aperçus fut le maître, qui avait trois coups de flèche dans le corps. Il ne fallait pas d'autres preuves pour le convaincre d'avoir transgressé mes ordres; et il n'était plus possible d'en douter en entendant le rapport qu'il me fit, quoiqu'il me le rendit sans doute favorable à sa cause. Il dit qu'ayant vu, à quatorze ou quinze milles à l'ouest de l'endroit où était le vaisseau, quelques maisons d'Indiens et seulement cinq ou six habitans, il avait sondé quelques baies, et qu'après avoir amarré son bateau à un grappin, il avait débarqué avec quatre hommes

armés de fusils et pistolets ; que les insulaires furent d'abord effrayés et s'enfuirent ; qu'ils revinrent bientôt , et qu'il leur donna des quincailleries et d'autres bagatelles qui parurent leur faire beaucoup de plaisir ; qu'il leur demanda par signes quelques noix de coco qu'ils lui apportèrent avec de grandes démonstrations d'amitié et d'hospitalité , ainsi qu'un poisson grillé et des ignames bouillies ; qu'il marcha alors avec son détachement vers les maisons , qui n'étaient pas éloignées de plus de quinze ou vingt verges du bord de l'eau , et qu'il vit bientôt après un grand nombre de pirogues venant autour de la pointe ouest de la baie , et plusieurs Indiens parmi les arbres ; que ce spectacle lui ayant causé de l'alarme , il quitta la maison où il avait été reçu , et retourna promptement avec ses compagnons vers le bateau ; mais qu'avant qu'il pût arriver à bord , les insulaires avaient commencé l'attaque de leurs pirogues et du rivage contre lui et le reste de nos gens qui étaient dans la chaloupe. Il dit qu'ils étaient au nombre de trois ou quatre cents , qu'ils avaient pour armes des arcs de six pieds cinq pouces de long , et des flèches de quatre pieds quatre pouces , qu'ils décochaient par pelotons , avec au-

tant d'ordre que nos troupes d'Europe les mieux disciplinées; qu'obligés de se défendre, lui et ses gens avaient fait feu au milieu des Indiens pour pouvoir gagner le bateau, et qu'ils avaient dû en tuer et en blesser plusieurs; que les insulaires, loin d'être découragés, continuèrent à s'avancer en décochant toujours leurs flèches par pelotons; que le grappin étant engagé dans des rochers, il n'avait pu démarrer le bateau que fort lentement; que pendant cet intervalle lui et la moitié de l'équipage avaient été blessés dangereusement; qu'enfin ils coupèrent la corde et s'enfuirent sous leur misaine, faisant feu avec leurs gros mousquetons, dont chacun était chargé de huit ou dix balles de pistolets; que les Indiens les poursuivirent avec leurs arcs, et que quelques-uns se mirent pour cela dans l'eau jusqu'à la poitrine; que quand ils se furent débarrassés de ceux-ci, les pirogues les poursuivirent avec beaucoup de courage et de vigueur, jusqu'à ce qu'une d'elles fût coulée à fond, ainsi que les hommes qu'elle avait à bord; que le reste étant fort diminué par le feu de la mousqueterie, ils regagnèrent enfin la terre.

C'est ainsi que l'histoire nous fut racontée par le maître qui mourut quelque temps après

avec trois de mes meilleurs matelots, dès blessures qu'ils avaient reçues. Quelque coupable qu'il fût d'après ses propres aveux; il nous parut que le témoignage de ceux qui lui survécurent le rendait encore plus criminel. Ils nous assurèrent que les insulaires lui prodiguèrent les plus grandes marques de confiance et d'amitié, jusqu'à ce qu'au sortir d'un repas qu'ils venaient de lui donner, il les indisposa alors contre lui et ses compagnons; en ordonnant même d'abattre un cocotier. Il insista sur l'exécution de son ordre; malgré le grand déplaisir que les insulaires ne cessaient de montrer.

Dès que l'arbre fut à bas, ils s'en allèrent tous, excepté un qui semblait être un des chefs. Un officier de poupe, membre du détachement qui était à terre, observa qu'ils se rassemblaient en corps entre les arbres; il en avertit sur-le-champ le maître, et lui dit que probablement ils méditaient une attaque. Le maître profitant de cet avis, au lieu de retourner au bateau comme je le lui avais prescrit, tira un de ses pistolets. L'Indien qui jusqu'alors était resté avec eux les quitta brusquement, et alla joindre ses compatriotes dans le bois. Même après ceci, le maître, par un entêtement qu'on ne peut

pas expliquer, continua à perdre son temps à terre, et n'entreprit pas de regagner le bateau avant que l'attaque fût commencée.

En voulant chercher un meilleur endroit pour le vaisseau, nous avions été si malheureux, que je résolus d'essayer ce qu'on pourrait faire dans celui où nous étions. Le lendemain, 14, le bâtiment fut donc mis à la bande autant que cela nous était possible, et le charpentier, qui seul de l'équipage avait une santé passable, calfata les épaules dans la partie de la quille qu'il put visiter. Quoiqu'il n'arrêtât pas entièrement la voie d'eau, il la diminua beaucoup. Un vent frais souffla directement dans la baie après midi; ce qui nous porta très-près de la côte. Nous observâmes un grand nombre de naturels du pays qui se cachaient dans les arbres, et attendaient vraisemblablement que le vent forçât le bâtiment sur le rivage.

Le jour suivant, 15, le vent étant beau, nous virâmes vent arrière tout près de la côte avec une croupière sur notre câble, et disposâmes notre bordée de manière qu'elle portait sur le lieu de l'aiguade, et protégeait les bateaux qui iraient y puiser. Comme nous avons raison de croire que les naturels du pays, aper-

cus parmi les arbres la veille au soir, n'étaient pas fort éloignés, j'ordonnai qu'on tirât deux coups dans les bois avant d'envoyer nos gens à terre dans le bateau pour faire de l'eau. Le lieutenant partit aussi dans le canot bien armé et bien équipé. Je lui ordonnai, ainsi qu'aux hommes qu'il conduisait, de se tenir à bord et tout près du rivage, afin de défendre le bateau tandis qu'il prendrait sa charge. Je lui enjoignis en même temps de tirer des coups de carabine dans le bois, sur les flancs de l'endroit où nos gens seraient occupés à remplir les futailles. Ces ordres furent exécutés ponctuellement; le rivage était escarpé, de sorte que les bateaux purent se tenir près de nos travailleurs. Le lieutenant fit, du canot dans les bois, trois ou quatre décharges de mousqueterie; ayant que les matelots allassent à terre, et aucun des naturels du pays ne paraissant, ils débarquèrent et se mirent à l'ouvrage. Malgré toutes ces précautions, un quart d'heure après leur débarquement ils furent assaillis d'une volée de flèches dont l'une blessa dangereusement à la poitrine un des matelots qui faisaient de l'eau, et une autre s'enfonça dans un tonneau sur lequel M. Pitcairn était assis. Ce lieutenant à bord du

canot fit faire sur-le-champ plusieurs décharges de petites armes dans cette partie du bois d'où les flèches avaient été tirées. Je rappelai les bateaux, afin de pouvoir chasser plus efficacement les Indiens de leurs embuscades, à coups de canons chargés à mitraille. Dès que nos bateaux et nos gens furent à bord, nous continuâmes à faire feu, et nous vîmes bientôt environ deux cents insulaires sortir des bois et s'enfuir le long du rivage en grande précipitation. Nous jugeâmes alors que la côte était entièrement balayée; mais peu de temps après nous en aperçûmes un grand nombre qui se rassemblaient sur la pointe la plus occidentale de la baie, où ils se croyaient probablement hors de notre portée. Pour les convaincre du contraire, je fis tirer un canon à boulet. Le boulet, effleurant la surface de l'eau, se releva et tomba au milieu d'eux; alors ils se dispersèrent avec beaucoup de tumulte et de confusion, et nous n'en vîmes plus aucun. Nous fîmes ensuite de l'eau sans être inquiétés de nouveau; mais tandis que nos bateaux étaient à terre, nous eûmes la précaution de tirer les canons du vaisseau dans les côtés du bois, et le canot, qui se tint près du rivage comme auparavant, faisait

en même temps, par pelotons, une décharge continuelle de sa mousqueterie. Comme nous n'aperçûmes point de naturels pendant tout ce feu, nous aurions pu croire qu'ils n'osèrent pas s'avancer sur les bords du bois, si nos gens ne nous avaient dit qu'ils entendirent en plusieurs endroits des gémissemens et des cris semblables à ceux des mourans.

Quoique j'eusse été jusqu'ici attaqué d'une maladie bilieuse et inflammatoire, j'avais cependant toujours pu tenir le tillac; mais les symptômes devinrent si menaçans, que je fus obligé le soir de me mettre au lit. Le maître se mourait des blessures qu'il avait reçues dans son combat avec les Indiens; mon lieutenant était aussi très-mal; le canonnier et trente de nos gens ne pouvaient faire leur service, et parmi ceux-ci, on en comptait sept des plus vigoureux et de la meilleure santé qui avaient été blessés avec le maître. Nous n'avions point d'espoir de nous procurer en cet endroit les rafraîchissemens dont nous avons besoin. Ces circonstances affligeantes découragèrent beaucoup l'équipage, et je perd's l'espérance de pouvoir continuer mon voyage vers le sud. Excepté mon lieutenant, le maître et moi, il n'y avait personne à bord

qui fût en état de reconduire le vaisseau en Angleterre; je voyais le maître aux portés du tombeau, et il était très-incertain que mon lieutenant et moi pussions recouvrer la santé. J'aurais fait de nouveaux efforts pour trouver des rafraîchissemens, si j'avais eu des instrumens de fer, de la coutellerie et d'autres quincailleries avec lesquelles je pusse regagner l'amitié des naturels du pays, et acheter d'eux les provisions qui croissent dans leur île. Mais je manquais de tout cela, et ma situation ne me permettant pas d'exposer de nouveau la vie du petit nombre de gens qui pouvaient encore travailler, je levai l'ancre à la pointe du jour du 17, et je portai le long de la côte vers cette partie de l'île où j'avais envoyé le canot. J'appelai cette île *île d'Egmont*, en l'honneur du comte de ce nom; c'est certainement la même à laquelle les Espagnols ont donné le nom de *Santa-Cruz*, ainsi qu'on le voit par la description qu'en ont faite leurs écrivains. J'appelai *baie Swallow* l'endroit où nous mouillâmes; il y a environ sept milles à l'est depuis la pointe la plus orientale de cette baie, que je nommai *pointe Swallow*, jusqu'à la pointe nord-est de l'île, que j'appelai *cap Byron*; et depuis la pointe la plus

occidentale de cette baie, que le nommai la *pointe Hanway*, jusqu'à ce même cap, il y a de distance dix ou onze milles. Entre la pointe Swallow et la pointe Hanway, au fond de la baie, il y a une troisième pointe qui ne s'avance pas si loin que les deux premières, et un peu à l'ouest de cette pointe on trouve un excellent mouillage; mais il faut prendre des précautions pour mettre à l'ancre, parce qu'il y a peu de fond. Lorsque nous étions à l'ancre dans cette baie, la pointe Swallow nous restait est-quart-nord-est, et la pointe Hanway ouest-nord-ouest. En dehors de cette pointe, est un récif sur lequel la mer brise à une très-grande hauteur; nous avions au nord-ouest-quart-ouest, la partie extérieure de ce récif, et une île qui a l'apparence d'un volcan était justement au dessus des brisans. Bientôt après que nous eûmes dépassé la pointe Hanway, nous vîmes un petit village situé sur le rivage, et environné de cocotiers. Il est placé dans une baie, entre la pointe Hanway et une autre pointe à laquelle je donnai le nom de *pointe How*. La pointe Hanway est éloignée de la pointe How d'environ quatre à cinq milles. Après avoir passé la pointe How, nous découvrîmes une

autre baie ou havre, qui paraissait être un lagon profond; je l'appelai *havre de Carlisle*. Vis-à-vis l'entrée du havre de Carlisle, et au nord de la côte, nous trouvâmes une petite île que j'appelai *île de Portland*. Sur le côté occidental de cette île, on trouve un récif qui s'avance dans la mer; l'entrée du havre est sur le côté oriental, et elle se prolonge en dedans et en dehors est-nord-est et ouest-sud-ouest; elle a environ deux encâblures de largeur. Je crois que le havre y est bon, mais un vaisseau serait obligé de se faire touer pour y entrer ou pour en sortir; et d'ailleurs il courrait risque d'être attaqué par les naturels du pays, qui sont hardis jusqu'à la témérité, et combattent avec une opiniâtreté peu commune chez des sauvages sans discipline. A quatre ou cinq milles à l'ouest de l'île de Portland, on rencontre un beau havre petit et rond, et qui est justement assez vaste pour contenir trois vaisseaux; nous l'appelâmes le *havre de Byron*. Lorsque nous fûmes en travers de son entrée, il nous restait sud $\frac{1}{4}$ sud-est $\frac{1}{2}$ est, et l'île du Volcan nord-ouest $\frac{1}{2}$ ouest. Notre bateau y entra et trouva deux courans, l'un d'eau douce, et l'autre d'eau salée; le courant d'eau salée nous fit con-

jecturer qu'il avait une communication avec le havre de Carlisle. En avançant à environ trois lieues du havre, nous aperçûmes la baie où le canot avait été attaqué par les Indiens, et je lui donnai pour cela le nom de *baie de Sang* (Bloody bay). Il y a un petit ruisseau d'eau douce dans cette baie, et nous y vîmes plusieurs maisons régulièrement construites. Au bord de l'eau, on en trouve une beaucoup plus longue que toutes les autres, bâtie et couverte de chaume; elle nous parut être une espèce de maison d'assemblée. C'est dans celle-ci que le maître et nos gens furent reçus tandis qu'ils étaient à terre; ils me dirent que les deux côtés et le plancher étaient couverts d'une belle natte, et qu'on y avait suspendu un grand nombre de flèches en paquets, pour servir au besoin. Ils ajoutèrent qu'il y avait dans cet endroit plusieurs jardins ou vergers enclos de murs, et plantés de cocotiers, de bananiers, de planes, d'ignames et d'autres végétaux; nous aperçûmes du vaisseau un grand nombre de cocotiers parmi les maisons du village. Environ à trois milles à l'ouest de ce village, nous en découvrîmes un autre fort étendu, vis-à-vis duquel, près du bord de l'eau, il y avait un parapet de pierre d'à peu

près quatre pieds six pouces de hauteur , construit non en ligne droite mais à angles , comme nos fortifications. Les armes de ces peuples , et leur courage dans les combats , qui est en grande partie l'effet de l'habitude , nous donnent beaucoup de raisons de supposer qu'ils ont entre eux des guerres fréquentes. En avançant à l'ouest de cet endroit , nous trouvâmes à deux ou trois milles de distance une petite anse formant une espèce de baie dans laquelle une rivière a son embouchure. Nous examinâmes de la grande hune cette rivière ; il nous parut qu'elle coulait bien avant dans le pays , et qu'elle est navigable , au moins à son embouchure , pour de petits bâtimens ; nous l'appelâmes *rivière de Granville*. Il y a à l'ouest une pointe à laquelle nous donnâmes le nom de *pointe Ferrers*. Depuis cette pointe , la terre forme une grande baie , et il y a dans les environs une ville fort étendue ; les habitans semblaient y fourmiller , comme les abeilles dans une ruche. Lorsque le vaisseau passa en son travers , il en sortit une multitude incroyable d'Indiens , tenant dans leurs mains quelque chose qui ressemblait à un paquet d'herbes vertes , dont ils paraissaient se frapper les uns les

autres, dansant en même temps ou courant en cercle. Environ à sept milles à l'ouest de la pointe Ferrers, on en rencontre une autre qui fut appelée *pointe Carteret*, et de laquelle un récif, qu'on aperçoit au dessus de l'eau, se prolonge à la distance d'une encâblure. Nous vîmes sur cette pointe une grande pirogue, avec un abri ou pavillon construit au milieu, et un peu à l'ouest un autre grand village défendu et probablement environné d'un parapet de pierre comme celui dont nous venons de parler. Quand le vaisseau passa, les habitans accoururent aussi en foule sur le rivage, et exécutèrent la même espèce de danse en rond. Peu de temps après, ils lancèrent en mer plusieurs pirogues, et dirigèrent leur route vers nous; sur quoi nous mêmes en panne, afin qu'ils eussent le temps de nous approcher. Nous espérions pouvoir les engager à venir à bord; mais lorsqu'ils furent assez près pour nous apercevoir plus distinctement, ils cessèrent de ramer et nous contemplèrent sans paraître disposés à avancer davantage; c'est pourquoi nous fîmes voile et les laissâmes derrière nous. Depuis la pointe Carteret, la terre porte ouest-sud-ouest et sud-ouest; elle forme un lagon profond, à l'embou-

chure duquel est située une île, et qui a deux entrées. Nous appelâmes l'île *île de Trevanion*. Cette entrée a environ deux milles de largeur, et s'il y a un mouillage dans le lagon, c'est sûrement un bon havre pour les vaisseaux. Après avoir traversé la première entrée, et lorsque nous fûmes à la hauteur de la partie nord-ouest de l'île à laquelle nous donnâmes le nom de *cap Trevanion*, nous vîmes un grand bouillonnement d'eau, et en conséquence nous dépêchâmes le bateau pour sonder. La rencontre des marées était la seule cause du bouillonnement. En tirant autour de ce cap, nous trouvâmes que la terre portait au sud; nous continuâmes à longer la côte, jusqu'à ce que nous découvriâmes l'entrée occidentale du lagon entre l'île de Trevanion et celle d'Egmont. Ces deux îles semblaient former en cet endroit une ville continue dont les habitans étaient innombrables. Le bateau alla examiner cette entrée ou passage, et il rapporta que le fond était de corail et de rocher, avec des sondes très-irrégulières. Dès que les naturels du pays virent le bateau quitter le vaisseau, ils envoyèrent plusieurs pirogues armées pour l'attaquer. Quand la première fut à portée, elle décocha ses flèches sur

les gens du bateau, qui, se tenant sur leurs gardes, tirèrent une volée de coups de fusil qui tuèrent un des Indiens et en blessèrent un autre. Nous tirâmes en même temps parmi eux, du vaisseau, un gros canon chargé à mitraille; ils s'enfuirent tous alors terre en grande précipitation. La pirogue qui avait commencé l'attaque fut saisie avec l'insulaire blessé, par le bateau qui les amena au vaisseau. Je fis sur-le-champ prendre l'Indien à bord, et j'ordonnai au chirurgien d'examiner ses blessures. Il parut qu'une balle lui avait percé la tête, et qu'une seconde lui avait cassé le bras; le chirurgien pensant que la blessure de la tête était mortelle, je le fis remettre dans sa pirogue, et malgré son état il rama vers la côte. C'était un jeune homme qui avait la tête laineuse comme celle des nègres, et une petite barbe; il avait les traits fort réguliers, et n'était pas aussi noir que les habitans de Guinée. Il était d'une taille moyenne et entièrement nu, ainsi que tous les autres naturels du pays que nous avons vus sur cette île. Sa pirogue, très-petite et grossièrement travaillée, n'était rien autre que la partie d'un tronc d'arbre creusé; elle avait pourtant un balancier. De toutes celles que nous

avions aperçues, aucune ne portait de voiles.

Cette place forme l'extrémité ouest de l'île d'Egmont, sur le côté septentrional; elle est située exactement dans la même latitude que l'extrémité orientale qui est sur le même côté. La distance entre ces deux extrémités est d'environ cinquante milles précisément à l'est et à l'ouest. Il y a un fort courant qui a sa direction à l'ouest le long de la côte.

Je gardais toujours le lit, et ce fut avec un regret infini que j'abandonnai l'espoir d'obtenir des rafraîchissemens dans cet endroit, d'autant plus que nos gens me dirent avoir vu, lorsque nous faisons voile le long de la côte, des cochons, des volailles en grande abondance, des cocotiers, des bananiers, des planes et beaucoup d'autres végétaux qui nous auraient bientôt rendu la santé et la vigueur que nous avons perdues par les fatigues et les peines d'un long voyage; mais je ne pouvais plus m'attendre à établir amicalement un commerce avec les naturels du pays; et je n'étais pas en état de me procurer par la force ce dont j'avais besoin. J'étais dangereusement malade; la plus grande partie de mon équipage, comme je l'ai déjà observé, souffrait beaucoup, et le reste parais-

sait découragé par les contre-temps et les travaux. Quand même mes gens auraient été bien portans et de bonne volonté, je n'avais point d'officiers pour les conduire ni les diriger dans une pareille entreprise, ni pour commander le service à bord du vaisseau. Les obstacles qui m'empêchèrent de prendre des rafraîchissemens dans cette île furent cause aussi que je n'examinai pas les autres îles situées dans les environs. Le peu de forces que nous avions diminuaient à chaque instant. J'étais incapable de poursuivre le voyage au sud, et courant risque de manquer la mousson, je n'avais point de temps à perdre; j'ordonnai donc de gouverner au nord, dans l'espoir de relâcher et de nous rafraîchir dans le pays que Dampierre a appelé *Nouvelle-Bretagne*. Je décrirai pourtant le mieux qu'il me sera possible l'apparence et la situation des îles que je laissai derrière moi.

J'appelai *îles de la Reine-Charlotte* tout le groupe de ces îles, tant celles que je vis que les autres que je n'aperçus pas distinctement; et je donnai en outre des noms particuliers à plusieurs d'entre elles, à mesure que j'en approchais.

Lorsque nous découvrîmes la terre pour la première fois, nous en aperçûmes deux qui nous restaient en face; j'appelai la plus méridionale *île du lord How*, et *île d'Egmont* l'autre dont j'ai déjà fait mention. L'île du lord How est située par $11^{\circ} 10'$ de latitude sud et $164^{\circ} 43'$ de longitude est. Le cap Byron, qui est la pointe orientale de l'île d'Egmont, gît au $10^{\circ} 40'$ de latitude sud et au $164^{\circ} 49'$ de longitude est. Les côtés à l'est de ces deux îles, qui sont exactement sur la même ligne, à peu près au nord $1/4$ nord-ouest et sud $1/4$ sud-est, s'étendent à environ onze lieues, en y comprenant le passage, qui a quatre milles de large; elles forment un coup d'œil agréable, et paraissent toutes deux être fertiles et couvertes de grands arbres d'une très-belle verdure. L'île du lord How, quoique plus plate et plus unie que l'autre, est cependant une terre élevée. A environ treize lieues du cap Byron, à l'ouest-nord-ouest $1/2$ nord du compas, il y a une île d'une hauteur prodigieuse et d'une figure conique. Son sommet a la forme d'un entonnoir dont nous vîmes sortir de la fumée, mais point de flammes; c'est sûrement un volcan, et je l'appelai pour cela *île du Volcan*.

Je donnai le nom d'*île de Keppel* à une longue île plate qui nous restait au nord-ouest, lorsque nous avions droit en face les îles d'How et d'Egmont. Elle est située au $20^{\circ} 15'$ de latitude sud. J'appelai *île du lord Edgcomb* la plus grande des deux autres qui gisent au sud-est, et *île d'Ourry* la plus petite. L'île d'Edgcomb, située par $11^{\circ} 10'$ de latitude sud et $165^{\circ} 14'$ de longitude est, est d'un très-bel aspect. L'île d'Ourry gît au $11^{\circ} 10'$ de latitude sud et au $165^{\circ} 19'$ de longitude est. Je n'ai pas donné de nom particulier à plusieurs autres îles qui avoisinent celles-ci.

Les habitans de l'île d'Egmont, dont j'ai déjà décrit la figure, sont extrêmement agiles, vigoureux et actifs. Ils semblent aussi propres à vivre dans l'eau que sur la terre, car ils sautent de leurs pirogues dans la mer presque à toutes les minutes. Les pirogues qui s'avancèrent contre nous de l'extrémité occidentale de l'île ressembloient toutes à celle que nos gens amenèrent à bord, elles pouvaient dans l'occasion porter environ douze hommes, quoique trois ou quatre les conduisissent ordinairement avec une dextérité étonnante. Nous en vîmes cependant d'autres plus grandes sur

le rivage, et qui avaient au milieu un abri ou pavillon.

Nous prîmes deux de leurs arcs et un paquet de leurs flèches, dans la pirogue qui fut saisie avec l'homme blessé; au moyen de ces armes, ils frappent un but à une distance incroyable. Une des flèches qu'ils tirèrent traversa les planches du bateau et blessa dangereusement un officier de poupe à la cuisse. Ces flèches ont une pointe de pierre, et nous ne vîmes parmi eux aucune apparence de métal. Le pays en général est couvert de bois et de montagnes, et entrecoupé d'un grand nombre de vallées; plusieurs petites rivières coulent de l'intérieur dans la mer, et il y a beaucoup de havres sur la côte.

CHAPITRE V.

Départ de l'île d'Egmont et passage à la Nouvelle-Bretagne.
— Description de plusieurs autres îles et de leurs habitans.

Nous fîmes voiles de cette île le soir du 18 août, avec un vent alisé frais soufflant de l'est, et de petites raffales par intervalles. Nous portâmes d'abord ouest-nord-ouest; car avant de gagner la latitude de la Nouvelle-Bretagne, je ne désespérais pas de rencontrer quelques autres îles où nous serions plus heureux que dans celles que nous venions de quitter.

Nous découvrîmes le 20 une petite île basse et plate, et le soir nous nous trouvâmes par son travers; elle est située au $7^{\circ} 56'$ de latitude sud et au $158^{\circ} 56'$ de longitude est; je lui donnai le nom d'*île de Gower*. Nous n'y rencontrâmes point de mouillage, à notre grand regret; en échange des clous et d'autres ba-

gatelles que nous avons, nous ne pûmes obtenir qu'un petit nombre de noix de coco des habitans, qui ressembloient beaucoup à ceux que nous avons vus à l'île d'Egmont. Ils promirent par signes de nous en apporter une plus grande quantité le lendemain, et nous louvoyâmes toute la nuit, qui fut très-sombre. Le jour suivant 21, à la pointe du jour, nous reconnûmes qu'un courant nous avait fait dériver considérablement au sud de l'île, et nous avait conduit dans un endroit d'où nous pouvions en apercevoir deux autres. Elles sont situées à peu près à l'est et à l'ouest l'une de l'autre, et éloignées d'environ deux milles. Celle qui est à l'est, est beaucoup plus petite que sa voisine, et nous lui donnâmes le nom d'*île de Simpson*; nous appelâmes *île de Carteret* la seconde, qui est élevée et d'une belle apparence. L'extrémité orientale de celle-ci porte à peu près au sud de l'île de Gower, dont elle est éloignée d'environ dix ou onze lieues. L'île Carteret gît au $8^{\circ} 26'$ de latitude sud et au $159^{\circ} 14'$ de longitude est; et sa longueur de l'est à l'ouest est d'environ six lieues. Ces deux îles nous restaient directement au vent, et nous portâmes sur l'île de Gower.

Elle a à peu près deux lieues et demie de long sur le côté occidental, garni de baies; elle est partout couverte d'arbres dont la plupart sont des cocotiers. Nous y trouvâmes un nombre considérable d'Indiens avec deux bateaux ou pirogues, qui, à ce que nous supposâmes, appartenaient à l'île Carteret, et qui n'y étaient venus que pour pêcher. Nous renvoyâmes le bateau à terre, et les naturels du pays tentèrent de massacrer nos gens; les hostilités ayant ainsi commencé, nous saisîmes leurs pirogues, dans lesquelles il y avait environ cent cocos que nous mangeâmes avec plaisir. Nous vîmes quelques tortues près du rivage; mais nous n'eûmes pas le bonheur d'en attraper une seule. La pirogue que nous avions prise était assez grande pour porter huit ou dix hommes; elle était construite, avec art, de planches très-bien jointes, et ornée de coquillages et de figures grossièrement peintes; les coutures étaient revêtues d'une substance assez ressemblante à notre mastic noir, mais elle me parut avoir plus de consistance. Les insulaires avaient pour armes des arcs, des flèches et des piques; les pointes des piques et des flèches étaient de silex. Nous conjecturâmes, par quelques signes

qu'ils firent en montrant nos fusils, qu'ils n'ignoraient pas entièrement l'usage des armes à feu. C'est la même race d'hommes que nous avions vus à l'île d'Egmont, et comme ceux-ci, ils étaient entièrement nus. Leurs pirogues sont d'une structure différente et beaucoup plus grandes, quoique nous n'en ayons aperçu aucune qui eût des voiles. Les cocos que nous y achetâmes, ainsi qu'à l'île d'Egmont, furent d'un très-grand secours à nos malades.

Depuis notre départ de l'île d'Egmont, nous avons observé un courant dont la direction était très-forte vers le sud, et nous reconnûmes que dans le voisinage de ces îles son impétuosité augmentait de beaucoup. En conséquence, lorsque je fis voile de l'île de Gower, je gouvernai au nord-ouest, dans la crainte qu'en prenant un autre parti je ne trouvasse la terre trop loin vers le sud; car si nous étions entrés dans quelque golfe ou baie profonde, notre équipage était si malade, et le vaisseau en si mauvais état, qu'il nous aurait été impossible de nous en tirer.

Le 22, sur les huit heures du matin, comme nous continuions notre route avec un bon vent frais, Patrick Dwyer, un des soldats de marine,

tomba par malheur du tillac dans la mer. Nous lançâmes sur-le-champ la pirogue que nous avions saisie à l'île de Gower ; nous mîmes le vaisseau à la cape , et nous détachâmes le canot avec toute la promptitude possible ; mais le pauvre misérable , quoique très-fort et plein de santé , était allé au fond dès le premier instant de sa chute , et nous ne le vîmes plus. Nous reprîmes la pirogue à bord ; elle s'était si fort endommagée en frappant contre un des canots , lorsque nos gens la lancèrent en mer , que nous fûmes obligés de la mettre en pièces.

La nuit du 24 , nous rencontrâmes neuf îles ; elles s'étendent à peu près au nord-ouest quart-ouest et sud-est quart-est , dans un espace d'environ quinze lieues. Elles sont situées par le $4^{\circ} 36'$ de latitude sud , et le $154^{\circ} 17'$ de longitude est. Je pense que ce sont les îles appelées *Ohang-Java* , et qui furent découvertes par Tasman ; car leur situation approche beaucoup de celle qui leur est assignée dans les cartes françaises , corrigées en 1756 pour les vaisseaux du roi. Je crois que les autres îles de Carteret , de Gower et de Sympson n'ont été aperçues par aucun navigateur européen avant moi. Il y a sûrement dans cette partie de l'o-

céan beaucoup de terres qui ne sont pas encore connues.

Une de ces îles est d'une étendue considérable; les huit autres n'offrent guère que de grands rochers; mais quoiqu'elles soient basses et plates, elles sont bien couvertes de bois et remplies d'habitans. Les insulaires sont noirs et ont la tête laineuse comme les nègres d'Afrique. Les arcs et les flèches sont leurs armes. Ils ont de grandes pirogues qui portent une voile; l'une d'elles s'approcha de nous, mais elle n'osa pas venir à bord.

Nous portâmes au nord de ces îles, et nous gouvernâmes ouest-quart-sud-ouest. A onze heures du soir nous rencontrâmes une autre île fort grande, plate, verdoyante et d'un coup d'œil agréable; nous n'aperçûmes point d'habitans, mais par le grand nombre de feux que nous y vîmes la nuit, nous jugeâmes qu'elle était bien peuplée. Elle est située au 4° 50' de latitude sud, et quinze lieues à l'ouest de la plus septentrionale des neuf îles; nous lui donnâmes le nom d'*île de sir Charles Hardy*.

Le lendemain 25, à la pointe du jour, nous découvrîmes une autre île grande et haute, et

qui, s'élevant en trois montagnes considérables, avait de loin l'apparence de trois îles. Nous l'appelâmes île de *Vinchelsea*. Elle est située à environ dix lieues au sud-quart-sud-est de l'île de sir Charles Hardy. Le vent soufflait par raffales, avec un temps variable et un courant très-fort qui avait sa direction à l'ouest.

Sur les dix heures du matin du 26, nous vîmes une grande île au nord; je supposai que c'était la même qui fut découverte par Schouten, et qu'il appela île de *Saint-Jean*. Nous aperçûmes bientôt après une autre terre, que nous reconnûmes par la suite pour la Nouvelle-Bretagne, et comme nous en approchions, nous trouvâmes un très-fort courant sud-sud-ouest, qui ne faisait pas moins de trente-deux milles par jour.

Le lendemain 27, n'ayant que de petits vents, un courant nord-ouest nous porta dans une baie ou golfe profond, à laquelle Dampierre a donné le nom de *baie de Saint-George*.

Le 28, nous mîmes à l'ancre dans une baie près d'une petite île, située à environ trois lieues au nord-ouest du cap Saint-George, et qui a été appelée *île de Wallis*. Je trouvai

que ce cap gît à peu près à environ deux milles cinq cents lieues directement à l'ouest du continent de l'Amérique, 1^o demi plus à l'est qu'il n'est placé dans la carte française dont nous avons parlé. L'après-midi j'envoyai le canot pour examiner la côte, et un bateau pour nous procurer quelques cocos, et pêcher à la seine. Les gens du bateau ne prirent point de poisson, mais ils rapportèrent environ cent cinquante cocos, qui furent distribués à l'équipage suivant les ordres du chirurgien. Nous avions vu des tortues en entrant dans la baie, et espérant que quelques-unes pourraient tirer pendant la nuit vers la côte de l'île qui était sablonneuse, stérile et inhabitée, comme les endroits que ces animaux fréquentent plus volontiers, je dépêchai un petit nombre d'hommes à terre pour tâcher d'en prendre; mais ils revinrent le matin sans avoir réussi.

Nous jetâmes l'ancre seulement pour attendre que les bateaux eussent trouvé un mouillage plus convenable; ils découvrirent plusieurs bons havres dans le voisinage. Nous tâchâmes alors de lever l'ancre; mais avec les forces réunies de tout l'équipage, nous ne pûmes pas en venir à bout: c'était une preuve alarmante de

notre faiblesse ; et pleins de douleur, nous eûmes recours à de nouveaux moyens ; avec ce secours, et en employant nos derniers efforts, nous dégageâmes l'ancre du fonds ; mais le vaisseau étant porté sur la côte, elle reprit presque au même instant sur un fond de roches. Il fallut recommencer notre travail de nouveau ; tous ceux qui étaient en santé employèrent le reste du jour toutes leurs forces, sans parvenir à la relever. Nous n'étions pas disposés à couper le câble ; quoiqu'il fût fort usé, nous aurions souffert difficilement cette perte ; nous voulions en faire du fil de carret, dont nous avions grand besoin. Nous cessâmes avec répugnance notre entreprise pendant la nuit, et le lendemain, après avoir un peu réparé nos forces, nous fûmes plus heureux. Nous relevâmes enfin l'ancre ; mais nous la trouvâmes si endommagée qu'elle était désormais inutile, une des pates étant rompue.

De cet endroit nous fimes voile à une petite anse éloignée d'environ trois ou quatre milles, à laquelle nous donnâmes le nom d'*anse Anglaise*. Nous y mîmes à l'ancre, et commençâmes à faire du bois, et de l'eau que nous y trouvâmes en grande abondance, sans parler du

lest. J'envoyai aussi le bateau chaque jour pêcher à la seine ; mais quoiqu'il y eût une grande quantité de poissons , il n'en prit que très-peu : il eut un si mauvais succès , probablement parce que l'eau était claire et le rivage rempli de roches ; peut-être aussi parce que nous n'étions pas assez habiles dans cet art. Nous n'en continuâmes pas moins ce travail jour et nuit ; nous eûmes recours à l'hameçon , mais pas un seul poisson ne voulut y mordre. Nous vîmes un petit nombre de tortues , nous n'en primes aucune : nous étions condamnés au supplice de Tantale , apercevant continuellement des objets que notre appétit désirait avec ardeur , et toujours malheureux lorsque nous tâchions de les saisir. Nous ramassâmes cependant à la marée basse un petit nombre d'huîtres de rocher et de très-gros pétoncles , et nous nous procurâmes à terre quelques cocos et l'espèce de chou qui croît au haut de l'arbre qui les produit ; ce chou est blanc , frisé , d'une substance remplie de suc ; lorsqu'on le mange cru , il a une saveur telle que celle de la châtaigne , et quand il est bouilli , on le trouve supérieur au meilleur panais. Nous le coupâmes en petites tranches dans du bouillon fait avec nos tablettes , et ce bouillon , épaissi

ensuite avec du gruau d'avoine, nous fournit un très-bon mets. Nous fûmes obligés de couper autant d'arbres que nous emportâmes de ces choux; nous détruisîmes, avec beaucoup de regret, tant de fruits qui sont peut-être les meilleurs antiscorbutiques du monde; mais la nécessité n'a point de loi. Ces végétaux frais, et surtout le lait ou plutôt l'eau de coco, rendirent très-prompement la santé à nos malades. Ils se trouvèrent aussi fort bien de manger le fruit d'un grand arbre, qui ressemble à une prune et en particulier à celle qu'on appelle dans les îles d'Amérique *prune de la Jamaïque*. Nos gens lui donnèrent le même nom. Elle a un goût aigrelet et agréable; mais elle n'a que peu de chair, probablement faute de culture. Ces prunes ne sont pas abondantes, de sorte qu'ayant les deux qualités d'un mets délicat, la rareté et l'excellence, il n'est pas étonnant qu'elles soient recherchées avec empressement.

La côte, dans les environs de cet endroit, est remplie de rochers, et le pays élevé et montagneux; mais il est couvert d'arbres de différentes espèces, dont quelques-uns sont d'une grandeur énorme, et pourraient probablement servir à plusieurs usages. Entre autres nous trou-

vâmes les muscadiers en grande abondance ; je cueillis quelques muscades , mais elles n'étaient pas mûres. Il est vrai qu'elles ne me paraissaient pas être de la meilleure qualité ; peut-être cela provient-il en partie de ce qu'elles croissent sans être cultivées, et en partie de ce qu'elles sont trop à l'ombre sous les grands arbres. L'arbre qui donne la noix de coco est excellent , mais il n'y en a pas beaucoup. Je crois qu'il y a ici toutes les différentes espèces de palmier, avec l'arbre qui produit la noix de bétel , diverses sortes d'aloès , des cannes à sucre , des bambous , des rattans , et plusieurs arbres , arbrisseaux et plantes que je ne connais pas. On n'y trouve aucun végétal comestible. Les bois sont remplis de pigeons , de tourterelles , de freux , de perroquets , et d'un grand oiseau à noir plumage qui fait un bruit qu'on prendrait pour l'aboiement d'un chien , et de plusieurs autres que je ne puis ni nommer ni décrire. Nos gens ne virent que deux petits quadrupèdes qu'ils prirent pour des chiens. Le charpentier et un autre homme les aperçurent passant dans les bois , tandis qu'ils coupaient de petites solives à l'usage du vaisseau ; ils dirent qu'ils étaient très-sauvages et qu'ils s'enfuirent fort

vite. Nous vîmes des millepieds, des scorpions, et un petit nombre de serpens de différentes espèces, mais point d'habitans. Nous rencontrâmes pourtant plusieurs cabanes abandonnées; par les coquilles répandues dans les environs, et qui semblaient sorties récemment de l'eau, ainsi que par quelques morceaux de bois à moitié brûlés, nous eûmes lieu de croire que des hommes venaient de quitter cet endroit lorsque nous y arrivâmes. Si l'on peut juger de l'état d'un peuple par celui de ses habitations, ces insulaires doivent être dans les derniers degrés de la vie sauvage, car ils avaient pour demeures les plus misérables huttes que nous ayons jamais vues.

Pendant notre séjour en ce lieu nous nettoyâmes le vaisseau, et le mîmes à la bande pour visiter sa voie d'eau, que les charpentiers arrê-
tèrent le mieux qu'ils purent. Nous trouvâmes le doublage très-usé et la quille fort rongée par les vers. Nous l'enduisîmes, dans tous les endroits que nous pûmes mettre hors de l'eau, avec de la poix et du goudron chauds mêlés ensemble. Le charpentier coupa plusieurs poutres pour différens usages, et particulièrement pour des boute-hors, n'en ayant plus que peu

de ceux que nous avions embarqués en Angleterre.

L'anse Anglaise est située nord-est $\frac{1}{2}$ nord à trois ou quatre milles de l'île Wallis. On trouve à main droite en y allant un petit banc de rochers qu'il sera aisé de reconnaître au moyen de la mer qui brise sur lui. La marée a son flux et son reflux une fois dans vingt-quatre heures ; elle monta à environ neuf ou dix heures, et elle fut haute entre trois et quatre de l'après-midi ; ensuite le jusant continua toute la nuit, et il y eut marée basse sur les six heures du matin. L'eau s'élève et tombe entre huit ou neuf pieds, quelquefois plus et d'autres fois moins. J'ignore si cette variation n'est pas plutôt l'effet des brises de terre et de mer que d'une marée régulière. Nous mouillâmes avec notre seconde ancre par vingt-sept brasses, fond de sable et de vase. Nous filâmes dans l'anse un câble et demi ; nous amarrâmes la poupe et la proue avec la petite ancre, et nous l'attachâmes avec des hansières sur chaque épaule. Le vaisseau mouillait alors par dix brasses au fond de la baie, à une encablure de la côte, la pointe Wallis nous restant sud-ouest $\frac{1}{4}$ sud, à environ trois ou quatre milles de

distance. Il y a une quantité d'eau et de bois excellens, et on peut y faire de bon lest.

Le 7 septembre, je levai l'ancre; mais avant de mettre à la voile, je pris possession de ce pays et de toutes ses îles, baies, ports et havres, au nom de sa majesté George III, roi de la Grande-Bretagne. Nous clouâmes à un grand arbre une planche couverte de plomb sur laquelle étaient gravées les armes de l'Angleterre, de l'Écosse et de l'Irlande, le nom du vaisseau et de son commandant, le nom de l'anse, le temps où nous y arrivâmes et le jour auquel nous en partîmes. Pendant notre mouillage, j'envoyai le bateau examiner les havres situés sur la côte; et s'en revint chargé de cocos qu'il se procura dans un joli petit havre qui git à environ quatre lieues ouest-nord-ouest de l'endroit où nous étions. L'officier qui commandait le bateau rapporta qu'il avait cueilli les fruits sur les arbres qui y croissent en grande abondance, mais qu'il avait observé que plusieurs de ces arbres étaient marqués, et qu'il y avait tout près plusieurs huttes des naturels du pays; je ne crus pas devoir lui prescrire une seconde expédition; cependant comme les rafraichissemens qui s'offraient à nous étaient

d'une grande importance pour les malades, je résolus de faire entrer le vaisseau dans le havre, et de le placer de manière qu'il protégéât les hommes qui iraient abattre des arbres et couper des choux palmistes et leurs fruits. Dès le grand matin nous fîmes voile de l'anse Anglaise avec une brise de terre; et le soir nous mîmes le vaisseau en travers du bois, où les noix de cocos avaient été recueillies, et à peu de distance de la côte. Nous nous procurâmes plus de mille noix de cocos, et autant de choux palmistes que nous pûmes en consommer pendant qu'ils étaient bons: j'y serais resté assez long-temps pour donner à mes gens tous les rafraîchissemens dont ils avaient besoin; mais vu la saison de l'année, le plus petit délai aurait été dangereux. Nous avions de grandes raisons de supposer que pour conserver une partie de notre équipage, il fallait gagner Batavia, pendant que la mousson continuait à souffler de l'est. Il est vrai qu'elle devait encore durer assez pour que tout autre vaisseau que le mien eût pu faire trois fois ce trajet; mais je savais que ce temps était à peine suffisant pour le *Swallow* qui se trouvait en très-mauvais état. Si nous avions été obligés d'attendre ici une

autre saison, il eût probablement été impossible de faire naviguer ce bâtiment, d'autant plus qu'il n'avait qu'un simple doublage; et que, sa quille n'étant pas garnie de clous, elle aurait été entièrement rongée des vers. D'ailleurs nos provisions se seraient épuisées long-temps avant cette époque. Le 9, à la pointe du jour, je levai donc l'ancre avec une petite brise de terre, et je quittai ce mouillage, qui était sans contre-dit le meilleur de ceux que nous avons rencontrés depuis notre départ du détroit de Magellan.

Nous donnâmes à cet endroit le nom de *havre de Carteret*. Il gît à environ quatre lieues à l'ouest-nord-ouest de l'anse Anglaise, et il est formé par deux îles et par la côte de la Nouvelle-Irlande. Nous appelâmes *île des Noix de Cocos*, la plus grande qui est située au nord-ouest; et *île de Leigh* l'autre qui gît au sud-est. Il y a un bas-fond entre ces deux îles, et entre chacune d'elles se trouve une entrée dans le havre; l'entrée sud-est, ou sur le vent, est formée par l'île de Leigh; et on y trouve un rocher qui paraît au dessus de l'eau, et auquel nous donnâmes le nom de *rocher de Booby*. Le passage est entre le rocher et l'île; le rocher n'est pas dangereux, parce que l'eau est très-

profondé tout autour. L'entrée nord-ouest, ou sous le vent, est formée par l'île des Cocos; c'est la meilleure des deux; on y a un bon mouillage, au lieu que l'eau est trop profonde dans l'autre. Nous entrâmes dans le havre par le premier passage, et nous en sortîmes par le second. A l'extrémité sud-est du havre, il y a une grande anse qui est à l'abri de tous les vents et propre à recevoir un vaisseau. L'anse semble servir d'embouchure à une rivière, mais nos gens ne purent pas s'en assurer. On rencontre dans la partie nord-ouest du havre une autre anse que nos bateaux visitèrent et d'où ils nous rapportèrent une très-bonne eau. On peut aussi y conduire un vaisseau, et elle est très-convenable pour y faire de l'eau et du bois. Le havre porte à peu près au sud-est $1/4$ sud, et nord-ouest $1/4$ nord; il a environ trois milles de long et quatre encablures de large. Nous mîmes à l'ancre par trente brasses près de l'entrée nord-ouest, et en travers des arbres qui sont sur l'île des Noix de Cocos.

CHAPITRE VI.

Découverte d'un détroit qui partage en deux îles la terre appelée *Nouvelle-Bretagne*. — Description de la terre des deux côtes et de plusieurs îles situées sur la route. — Détails sur leurs habitans.

LORSQU'APRÈS avoir quitté le havre dont nous venons de parler, nous eûmes avancé environ quatre lieues au large, nous rencontrâmes un gros vent de l'est-sud-est, direction tout-à-fait contraire à celle qui aurait été favorable pour faire le tour de la terre et doubler le cap Sainte-Marie. Nous trouvâmes en même temps un fort courant qui nous portait au nord-ouest dans une baie profonde ou golfe que Dampierre appelle *baie Saint-George*, et qui est située entre le cap Saint-George et le cap Orford. Comme il était impossible de faire le tour de la terre contre le vent et le courant, et de suivre la route de Dampierre, je fus obligé de tenter

un passage à l'ouest par ce golfe ; le courant me fit espérer que j'y réussirais. Quand j'eus gagné cinq milles au sud-ouest de l'île des Cocos , je gouvernai au nord-ouest et au nord-nord-ouest , suivant la direction de la terre , et j'eus bientôt lieu de croire que ce qui a été appelé *baie Saint-George* , et qu'on a regardé comme fermé par deux pointes de la même île , était véritablement un canal entre deux îles. L'événement justifia cette conjecture.

Nous reconnûmes avant la nuit que ce canal est partagé par une île assez grande que j'appelai *île du duc d'York* , et par quelques îles plus petites répandues autour de celle-ci. Je laissai à cette terre son ancien nom de Nouvelle-Bretagne. Sur son côté le plus méridional ; ou sur celui de la plus grande des deux îles qui sont séparées par le canal ou détroit , on trouve quelques terres élevées et trois montagnes remarquables qui gisent l'une près de l'autre , et que j'appelai *la Mère et les Filles* (Mother and Daughters). La Mère est au milieu et la plus grande des trois ; nous vîmes par derrière une grosse colonne de fumée , de sorte que l'une de ces montagnes est probablement un volcan. On les aperçoit aisément dans un temps clair , à

vingt lieues de distance, et ceux qui ne les connaissent pas les prendraient pour des îles. Elles paraissaient fort larges, et la Mère porte à peu près à l'ouest de l'île du duc d'York. A l'est de ces montagnes, il y a une espèce de cap que j'appelai cap *Palliser*, et un autre à l'ouest que je nommai cap *Stephens*. Le cap Stephens est la partie la plus septentrionale de la Nouvelle-Bretagne. Au nord de ce cap est une île à laquelle je donnai le nom d'*île de Man*. Le cap Palliser et le cap Stephens courent à peu près au nord-ouest et au sud-est, l'un de l'autre. Entre les deux, il y a une baie; la terre, près des bords de l'eau, est basse, unie et agréable au coup d'œil; et en se retirant vers la Mère et les Filles, elle s'élève par degrés en montagnes très-hautes, qui sont en général couvertes de grands bois, avec plusieurs clairières qui nous parurent des endroits cultivés. Nous vîmes un grand nombre de feux pendant la nuit sur cette partie du pays, ce qui nous donna lieu de penser qu'il était habité. L'île du duc d'York est située entre les deux pointes appelées cap *Palliser* et cap *Stephens*. Comme il n'était pas sûr de tenter dans l'obscurité l'un ou l'autre des deux passages que cette île forme dans le dé-

troit, nous mêmes à la cape pendant la nuit, et nous eûmes toujours la sonde à la main; mais il n'y avait point de fond pour cent quarante brasses. Le détroit, y compris les deux passages, a environ quinze lieues de largeur. La terre du duc d'York est unie et d'un aspect agréable, l'intérieur est couvert de grands bois; les habitations des naturels du pays, assez voisines l'une de l'autre, sont rangées près des bords de l'eau parmi des bocages de cocotiers, de façon que le tout forme un coup d'œil des plus beaux et des plus pittoresques qu'il soit possible d'imaginer. Nous aperçûmes plusieurs de leurs pirogues qui sont très-bien faites, et le matin du 10, quand je mis à la voile, quelques-unes s'avancèrent vers le vaisseau; mais comme nous avions alors un vent frais, nous ne pûmes pas nous arrêter pour les attendre. Cette île est située au 4° 9' de latitude sud, et au 51° 20' de longitude est, à vingt-cinq lieues du cap George. Comme je n'ai pas longé la côte de la Nouvelle-Bretagne, mais la côte la plus septentrionale du détroit, je traversai le passage qui est formé par cette côte et le côté correspondant de l'île du duc d'York; il a environ huit lieues de largeur, et peut être

regardé comme le premier goulet du détroit. En gouvernant ensuite au nord-ouest $1/4$ ouest toute la nuit, nous trouvâmes le 11, à la pointe du jour, que nous avions perdu de vue l'île la plus méridionale ou la Nouvelle-Bretagne; et après nous être assurés que la baie supposée est un détroit, je l'appelai *canal de Saint-George*, et je donnai à l'île septentrionale le nom de *Nova-Hibernia* ou *Nouvelle-Irlande*. Le temps étant brumeux, avec un vent fort et des raffales subites, je continuai à porter le long de la côte de la Nouvelle-Irlande, à la distance d'environ six lieues, jusqu'à ce que je fusse en travers de son extrémité occidentale, et changeant alors de direction, je gouvernai ouest-nord-ouest. Nous découvrîmes sur le soir une île belle et grande qui forme un détroit ou passage entre elle et la Nouvelle-Irlande. Le temps fut très-sombre, accompagné de raffales et de pluie; nous mîmes à la cape, ne sachant pas à quels dangers la navigation de ce détroit pouvait nous exposer. La nuit devint orangeuse avec beaucoup de tonnerres et d'éclairs, mais le temps s'éclaircit vers les deux heures du matin. Le 12, les coups de vent se changèrent en petite brise, et la lune répandant une

clarté très-brillante, nous remîmes à la voile ; et trouvâmes un fort courant qui nous portait à l'ouest à travers le passage du second goulet qui a environ cinq lieues de largeur. L'île est d'un aspect agréable et très-peuplée ; je l'appelai *île de Sandwich*, en honneur du comte de ce nom, aujourd'hui premier lord de l'amirauté. Elle est plus grande que l'île du duc d'York, et il nous sembla qu'il y avait quelques baies et havres très-bons sur la côte. On trouve sur sa partie septentrionale un pic remarquable, en forme de pain de sucre, et il y en a un autre exactement semblable et opposé à celui-ci, sur la côte de la Nouvelle-Irlande. Ils sont éloignés l'un de l'autre d'environ cinq lieues dans la direction sud $1/4$ sud-est $1/2$ est, et nord $1/4$ nord-ouest $1/2$ ouest. Pendant le temps que nous fûmes à la hauteur de cette île, nous entendîmes la nuit un bruit continu semblable au son d'un tambour. Le temps étant calme lorsque nous passâmes à travers le détroit, deux pirogues, portant environ cent cinquante hommes, partirent de la côte de la Nouvelle-Irlande, et s'avancèrent vers le vaisseau. Elles s'approchèrent assez pour que nous pussions leur donner quelques quincailleries que

nous leur tendîmes au bout d'un grand bâton , mais aucun des Indiens ne voulut se hasarder à monter à bord. Ils semblaient préférer le fer à toutes les autres choses que nous leur donnions ; quoique ce fer, si l'on en excepte les clous , ne fût pas travaillé ; car, comme je l'ai observé plus haut , nous n'avions point emporté d'ouvrages de coutellerie. Les pirogues étaient très-longues et très-étroites ; avec un balancier, et quelques-unes bien faites. Une d'elles avait au moins quatre-vingt-dix pieds de longueur, puisqu'elle était de très-peu plus courte que notre vaisseau. Cependant elle était formée d'un seul arbre ; elle avait quelques ornemens en sculpture dans les côtés ; trente-trois hommes la faisaient marcher ; nous n'y vîmes aucune apparence de voiles. Ces insulaires sont noirs et ont la tête laineuse comme les nègres , mais non le nez plat et les lèvres grossés. Nous pensâmes que c'était la même race d'hommes que les habitans de l'île d'Egmont. Comme eux ils sont entièrement nus , si l'on en excepte quelques parures de coquillages qu'ils attachent à leurs bras et à leurs jambes. Ils ont pourtant adopté une pratique sans laquelle nos dames et nos petits-mâtres ne se croient pas habillés com-

plètement ; les cheveux , ou plutôt la laine de leur tête étaient chargés de poudre blanche ; d'où il suit que la mode de se poudrer est probablement d'une plus haute antiquité et d'un usage plus étendu qu'on ne le croit communément. Il est vrai que ces peuples la portent plus loin qu'aucun des habitans de l'Europe , car ils poudrent non-seulement leurs cheveux , mais encore leur barbe. Leurs têtes sont ornées de parures plus brillantes , et j'ai remarqué que la plupart attachaient en dessus d'une de leurs oreilles , une plume qui semblaît avoir été tirée de la queue d'un coq , de sorte qu'ils ne manquent pas absolument de volailles pour leur table. Ils sont armés de piques et de grands bâtons en forme de massues ; mais nous n'avons aperçu parmi eux ni arcs ni flèches. Peut-être en avaient-ils dans leurs pirogues , qu'ils jugèrent à propos de nous cacher. De mon côté j'ordonnai à tous mes gens de se tenir à leurs postes , tandis qu'ils rôdaient autour du vaisseau. J'observai qu'ils portaient un œil attentif sur nos canons , comme s'ils en eussent craint quelque danger : il est possible qu'ils n'ignorent pas entièrement l'usage des armes à feu. Ils avaient avec eux des filets qui , ainsi que

leurs cordages, semblaient être très-bien fabriqués. Quand ils eurent passé quelque temps près de nous il s'éleva une brise, et ils retournèrent à la côte.

Le pic de l'île de Sandwich est situé au $2^{\circ} 53'$ de latitude sud et au $149^{\circ} 17'$ de longitude est. Dès que les Indiens nous eurent quittés, nous gouvernâmes à-peu près à l'ouest, et bientôt après nous découvrîmes une pointe de terre, que nous reconnûmes par la suite pour l'extrémité sud-ouest de la Nouvelle-Irlande, et à laquelle je donnai le nom de *cap Byron*. Il git au $2^{\circ} 30'$ de latitude sud et au $149^{\circ} 2'$ de longitude est, vis-à-vis la côte de la Nouvelle-Irlande. A l'ouest du cap Byron il y a une île grande et belle, que j'appelai la *Nouvelle-Hanovre*. Entre cette île et la Nouvelle-Irlande, on trouve un détroit ou passage qui tourne au nord-est. Il y a dans ce passage plusieurs petites îles et sur l'une d'elles un pic remarquable. Je donnai à cette île le nom d'*île Byron*, et j'appelai le passage ou détroit, *détroit de Byron*. La terre de la Nouvelle-Hanovre est élevée; elle est couverte d'arbres parmi lesquels on distingue plusieurs plantations; le tout forme une belle apparence. J'appelai (*Forcland*)

promontoire de la Reine-Charlotte, en honneur de Sa Majesté, la pointe sud-ouest de l'île, qui est un mondrain élevé. On reconnoît cette pointe et la terre dans les environs, par un grand nombre de petites collines; mais la nuit accompagnée d'un temps sombre, de raffales violentes et de beaucoup de pluie, nous ayant surpris, nous n'avons pas pu les voir assez distinctement pour décrire leur apparence.

Nous gouvernâmes à l'ouest pendant toute la nuit, et le matin du 15, le temps étant toujours brumeux, nous n'apercevions plus la Nouvelle-Hanovre que très-imparfaitement. Mais nous découvrîmes à environ huit lieues à l'ouest six ou sept petites îles que j'appelai *îles du duc de Portland*, et dont deux sont assez larges. La grosseur de la mer me fit reconnaître alors que nous avions dépassé toutes les terres, et je trouvai qu'il était plus court et beaucoup plus sûr de passer par le canal Saint-George, en venant de l'est ou de l'ouest, que de tourner autour des terres, et des îles qui sont au nord. L'accident qui me donna l'occasion de faire cette découverte peut être d'un grand avantage aux navigateurs. Il est incontestable qu'on peut se procurer des rafraîchis-

semens de toute espèce auprès des naturels du pays, qui habitent les deux côtés du canal, ou les îles qui sont situées dans les environs, pour des verroteries, des rubans, des miroirs, et surtout des instrumens de fer et des ouvrages de coutellerie qu'ils aiment passionnément et dont par malheur nous n'étions pas fournis.

Le promontoire de la Reine-Charlotte, la partie sud-ouest de la Nouvelle-Hanovre, est située au $2^{\circ} 29'$ de latitude sud et au $148^{\circ} 27'$ de longitude est. Le milieu des îles de Portland gît au $2^{\circ} 27'$ de latitude sud et au $184^{\circ} 3'$ de longitude est. La longueur de ce détroit ou canal depuis le cap Saint-George au cap Byron, extrémité sud-ouest de la Nouvelle-Irlande, est de plus de quatre-vingts lieues. La distance du cap Byron au promontoire de la Reine-Charlotte est d'environ douze, et il y en a à peu près huit depuis ce promontoire aux îles de Portland; de sorte que toute la longueur du canal Saint-George est d'environ cent lieues ou de trois cents milles.

Quoique nous eussions débouqué le détroit, le matin du 13 septembre, nous ne pûmes point observer le soleil jusqu'au 15; ce contre-temps m'a causé d'autant plus de regret, qu'il m'a

empêché d'être aussi exact dans mes latitudes et longitudes qu'on aurait lieu de l'attendre.

La description du pays, de ses productions et de ses habitans, aurait été beaucoup plus complète et plus détaillée, si je n'avais pas été tellement affaibli et épuisé par la maladie, que je succombais presque sous les fonctions qui retombaient sur moi, faute d'officiers. Lorsque je pouvais à peine me traîner, j'étais obligé de faire quart sur quart, et de partager d'autres travaux avec mon lieutenant dont la santé était aussi en fort mauvais état.

CHAPITRE VII.

Traversée du canal Saint-George à l'île de Mindanao. — Description de plusieurs îles. — Ce qui nous arriva dans la route.

Dès que nous eûmes débouqué le canal Saint-George, nous gouvernâmes à l'ouest. Le lendemain 14, nous découvrîmes une terre qui nous restait à l'ouest-nord-ouest, et nous courûmes dessus. Nous reconnûmes par la suite que c'était une île d'une étendue considérable; et bientôt après nous en vîmes une autre au nord-est de celle-ci, mais elle ne paraissait être qu'un grand rocher au dessus de l'eau. Comme nous avions ici des courans forts, et que pendant plusieurs jours je ne fus pas en état de faire aucune observation sur le soleil, je ne pourrai pas déterminer la situation de ces îles avec autant d'exâctitude que je l'aurais fait sans ce contre-temps. En avançant à l'ouest, nous

aperçûmes une terre plus grande, composée de plusieurs îles qui sont situées au sud de la plus étendue des deux que nous avions d'abord découvertes. Comme les nuits étaient alors éclairées par la lune, nous portâmes dessus jusqu'à onze heures, et mon lieutenant qui était de quart, s'apercevant que la route que nous suivions nous conduirait au milieu de ces îles, et ne voulant pas m'éveiller avant l'heure de faire mon service, il tira au sud un quart sud-est et sud-sud-est en s'en éloignant. Je montai sur le tillac vers minuit, et voyant à une heure que nous les avions dépassées, je gouvernai de nouveau à l'ouest à petites voiles. Cependant nous étions près des îles, et sur les six heures un nombre considérable de pirogues, ayant plusieurs centaines d'Indiens à bord, s'avancèrent et ramèrent vers le vaisseau. Une d'entr'elles, qui portait sept hommes, s'approcha assez de nous pour nous héler; elle nous fit beaucoup de signes que nous ne pouvions pas entendre parfaitement; mais nous les répétâmes le mieux qu'il nous fut possible pour faire comprendre aux insulaires que nous avions pour eux les mêmes dispositions qu'ils montraient à notre égard: afin de mieux gagner leur bienveillance

et de les engager à venir à bord, nous leur tendîmes quelques-unes des bagatelles que nous avions; sur quoi ils s'approchèrent plus près du vaisseau, et je me flattais qu'ils allaient y monter; mais au contraire dès qu'ils furent à notre portée, ils lancèrent avec force leurs javelines sur l'endroit du tillac où nous étions en plus grand nombre. Je crus qu'il valait mieux prévenir que d'avoir à repousser une attaque générale, qui aurait été d'autant plus meurtrière que le nombre des combattans serait plus grand; ne doutant plus que les insulaires ne fussent nos ennemis, je fis tirer quelques coups de fusil et un des pierriers. Cette décharge ayant tué ou blessé quelques-uns d'entre eux, ils se retirèrent et joignirent les autres pirogues qui étaient au nombre de douze à quatorze. Je mis à la cape pour attendre la fin de cette attaque, et j'eus la satisfaction de voir qu'après s'être long-temps consultés, ils reprirent le chemin de la côte. Afin de les intimider encore davantage et d'empêcher plus efficacement leur retour, je fis tirer une pièce de six, chargée à boulet, de façon que le coup tombât dans l'eau au delà des pirogues. Cet expédient parut avoir un bon effet, car non-seulement ils ramèrent

avec plus de promptitude, mais ils dressèrent une voile pour arriver plus tôt au rivage. Cependant plusieurs nouvelles pirogues se détachèrent bientôt d'une autre partie de l'île et s'avancèrent vers nous. Elles s'arrêtèrent à la même distance que les premières, et une d'elles vint aussi en avant de la même manière. Nous fîmes, aux Indiens qui montaient ce bâtiment, tous les signes d'amitié que nous pûmes imaginer; nous leur montrâmes toutes les choses que nous avions et que nous crûmes devoir leur faire plaisir; nous leur ouvrîmes les bras pour les engager à monter à bord: mais tout cela fut inutile; dès qu'ils se trouvèrent à la portée du vaisseau, ils lancèrent sur nous une grêle de dardset de javelines, qui ne nous firent cependant aucun mal. Nous répondîmes à leur attaque par quelques coups de fusil; un d'entre eux ayant été tué, le reste sauta précipitamment dans la mer, et dès qu'ils furent arrivés à la nage auprès des autres qui les attendaient à quelque distance, ils retournèrent tous au lieu d'où ils venaient. Lorsque nous aperçûmes que la pirogue était abandonnée; nous détachâmes notre bateau qui l'amena à bord. Elle avait cinquante pieds de long; quoique ce fût une des plus pe-

tites qui eût été envoyée contre nous. Elle était grossièrement travaillée d'un seul arbre, mais elle portait un balancier. Nous y trouvâmes six beaux poissons, une tortue, quelques ignames, une noix de coco et un sac rempli d'une petite espèce de pommes ou de prunes d'un goût douceâtre et d'une substance farineuse. Ce fruit était un peu aplati, et il était entièrement différent de ceux que nous avons vus auparavant, et des autres que nous avons rencontrés dans la suite. On pouvait le manger cru, mais il était beaucoup meilleur bouilli ou rôti dans les cendres. Nous y trouvâmes aussi deux grands pots de terre qui avaient une forme assez ressemblante à celle d'une cruche, avec une large bouche, mais sans anses, et une quantité considérable de nattes qui servent à ce peuple de voiles et de bannes, en les étendant sur des baguettes courbées, à la façon de nos chariots couverts. Par ce que contenait ce bâtiment, nous jugeâmes qu'il avait été employé à la pêche; nous remarquâmes que les Indiens avaient du feu à bord et un pot dessus, dans lequel ils faisaient cuire leurs alimens. Lorsque nous eûmes satisfait notre curiosité en examinant cette pirogue, nous la mîmes en pièces pour en faire du bois à brûler.

Ces insulaires sont la même race d'hommes que nous avons vus auparavant sur la côte de la Nouvelle-Irlande et à l'île d'Egmont; ils sont d'une couleur de cuivre foncé, presque noirs, avec une tête laineuse. Ils mâchent du bétel, et vont entièrement nus, si l'on en excepte des parures grossières de coquillages enfilés en cordon qu'ils portent autour de leurs jambes et de leurs bras. Ils poudraient aussi leurs cheveux comme les derniers insulaires que nous avons visités; ils avaient en outre le visage peint de raies blanches: je n'observai pas qu'ils eussent de la barbe. La pointe de leurs lances était formée avec une espèce de caillou bleuâtre.

Après avoir quitté ce peuple féroce et ennemi, nous continuâmes notre route le long des autres îles qui sont au nombre de vingt ou trente, et d'une étendue considérable; une d'elles en particulier serait seule un grand royaume. Je les appelai *îles de l'Amirauté*; j'aurais été bien aise de les examiner, si mon vaisseau avait été en meilleur état, et pourvu de marchandises propres à commercer avec les Indiens, d'autant plus que l'aspect de la terre invite naturellement à y descendre. Ces îles sont couvertes de la plus belle verdure; les bois sont élevés

et épais, entremêlés de clairières qui ont été défrichées pour des plantations, des bocages de cocotiers et des inaisons des habitans qui semblent être très-nombreuses.

Il serait facile d'établir avec ces insulaires un commerce amical, puisqu'ils sentiraient bientôt tout les avantages de ce trafic, et que notre supériorité rendrait leur résistance inutile. J'ai jugé que le milieu de la plus grande est située à trente-cinq lieues de distance à l'ouest $1/2$ nord du promontoire de la Reine-Charlotte, dans la Nouvelle-Hanovre. Sur le côté méridional de cette île, il y en a une petite qui s'élève en forme de cône, et qui se termine en un pic fort haut. Ce pic git au $2^{\circ} 27'$ de latitude sud, à 5° et demi à l'ouest du cap Saint-George, dans la Nouvelle-Irlande. En rangeant la côte méridionale de la grande île, nous trouvâmes qu'elle a dix-huit lieues de long dans la direction de l'est et de l'ouest; je ne sais pas jusqu'où elle s'étend au nord; mais d'après son apparence, j'ai des raisons de supposer qu'elle se prolonge à une distance très-considérable. Je crois qu'il est extrêmement probable que ces îles produisent plusieurs articles précieux de commerce, et surtout des épiceries,

d'autant plus qu'elles sont situées dans le même climat et à la même latitude que les Moluques, et que j'ai trouvé les muscadiers dans la Nouvelle-Irlande sur un sol plus roçailleux et plus stérile que celui-ci.

Ayant dépassé ces îles, nous continuâmes notre chemin ouest-quart-nord-ouest, avec une belle brise d'est et une mer tranquille. Le 16, au matin, nous reconnûmes par des observations que nous étions au $2^{\circ} 19'$ de latitude sud, et au $154^{\circ} 40'$ de longitude est.

Le soir du 19, nous découvrîmes deux petites îles, qui étaient toutes deux une terre basse, unie et verdoyante. L'une d'elles ne fut aperçue que du haut du mât du grand perroquet, et je l'appelai *île de Durour*. Elle est située à peu près à $1^{\circ} 14'$ ou $16'$ de latitude, et à $143^{\circ} 21'$ de longitude est. Nous côtoyâmes pendant la nuit l'autre île à laquelle je donnai le nom d'*île de Matty*; nous vîmes les habitans courir en grand nombre avec des lumières le long du rivage et vis-à-vis du vaisseau. Le côté que nous rangeâmes me parut être d'environ six milles de longueur, est-quart-nord-est et ouest-quart-sud-ouest. Comme il était nuit, nous ne pûmes rien apercevoir de plus,

et ayant une jolie brise dont il nous était impossible de ne pas profiter, nous poursuivîmes notre route. L'île de Matty git à peu près à $1^{\circ} 45'$ de latitude sud, et au $143^{\circ} 2'$ de longitude est; et nous y rencontrâmes un fort courant nord-ouest. Nous avions alors des vents frais, des raffales et de la pluie; le vent souffla assez irrégulièrement de l'est-sud-est à l'est-nord-est, jusqu'au 22, qu'il devint tout-à-fait variable. Nous étions à ce temps, à $53'$ de latitude sud, et à $140^{\circ} 5'$ de longitude est.

Le 24, nous vîmes deux petites îles au sud-ouest; comme il faisait calme, avec de petites fraîcheurs et un fort courant ouest, nous ne pûmes pas nous en approcher plus près que de quatre ou cinq lieues; elles avaient un aspect agréable, et elles étaient bien couvertes d'arbres; mais j'ignore si elles sont inhabitées. L'une d'elles à environ trois milles de longueur, et l'autre six; le passage entre les deux paraît avoir deux milles de large. Elles gisent à $22'$ de latitude sud, et au $138^{\circ} 39'$ de longitude est, et je leur donnai le nom d'*îles de Stephens*. Nous continuâmes à gouverner nord-ouest-quart-ouest, avec un petit vent variable et un fort courant nord-ouest.

Le 25, nous découvrîmes à l'avant une terre, que nous reconnûmes par la suite être trois petites îles; et avant la nuit nous en étions assez près. Plusieurs pirogues, remplies de naturels du pays, partirent bientôt de la côte, et après nous avoir fait quelques signes de paix, ils vinrent à bord sans la moindre apparence de défiance ou de crainte. Ils n'avaient rien qu'un petit nombre de noix de cocos, qu'ils nous vendirent avec beaucoup de joie pour quelques morceaux d'un cercle de fer. Nous vîmes qu'ils connaissaient ce métal, qu'ils appelaient *parram*, et ils nous firent entendre par signes qu'un vaisseau comme le nôtre avait quelquefois touché sur leur île pour s'y rafraîchir. Je donnai à l'un d'eux trois morceaux de ce vieux cercle; dont chacun avait environ quatre pouces de long, ce qui le jeta dans un ravissement peu différent de l'extravagance. Je ne pus m'empêcher de prendre part à sa joie, et j'observai avec grand plaisir le changement de visage et le désordre de gestes par lesquels il l'exprimait. Ces peuples paraissent aimer le fer plus passionnément que tous ceux que nous avons vus jusqu' alors, et je suis sûr que pour des instrumens de ce métal, nous

aurions acheté tout ce qui est dans leur île, et que nous aurions pu emporter. Ce sont des Indiens couleur de cuivre, et les premiers de ce teint que nous ayions remarqués dans ces parages. Ils ont de beaux et grands cheveux noirs et peu de barbe; car nous remarquâmes qu'ils arrachent constamment les poils du menton et de la lèvre supérieure. Leurs traits sont beaux, et leurs dents d'une blancheur et d'un poli éclatans; ils sont d'une stature moyenne, mais extraordinairement alertes, vigoureux et actifs; ils montaient sur la grande hune beaucoup plus promptement que nos propres matelots. Leur caractère est franc et ouvert; ils mangeaient et buvaient tout ce qu'on leur donnait; ils allaient sans hésiter dans toutes les parties du vaisseau, et se montraient aussi familiers et aussi gais avec l'équipage que s'ils nous avaient connus depuis long-temps et d'une manière intime. Ils n'étaient pas entièrement nus, ainsi que les peuples de toutes les autres îles que avions visités; cependant ils n'avaient qu'une légère couverture autour des reins, et qui était composée d'une pièce étroite d'une belle natte. Leurs pirogues sont très-bien travaillées et avec beaucoup d'adresse; un arbre creusé en forme le

fond ; les côtés sont de planches , et elles ont une voile d'une natte fine et un balancier. Leurs cordages et leurs filets ne sont pas moins bons. Ils nous pressèrent instamment d'aller à terre , en nous proposant de laisser comme otages au vaisseau un nombre de leurs gens , égal à celui que nous voudrions y envoyer. J'y aurais consenti volontiers , si je l'avais pu ; mais un fort courant ouest nous entraîna à une si grande distance , que je n'eus pas occasion de chercher un mouillage ; et la nuit survenant , nous continuâmes notre route. Lorsque les Indiens s'aperçurent que nous les quittions , un d'eux demanda ardemment de venir avec nous , et malgré tout ce que ses compatriotes et moi pûmes lui dire ou lui faire , il refusa opiniâtrément de retourner à la côte. Comme je crus que cet homme pouvait nous servir à faire des découvertes utiles , je ne le renvoyai pas à terre par force , et je lui accordai ce qu'il désirait. Nous apprîmes de lui qu'il y a d'autres îles au nord , dont les habitans , à ce qu'il nous dit , ont du fer. Il ajouta qu'ils s'en servaient pour tuer ses compatriotes , lorsqu'ils les attrapaient en mer. Je remarquai avec beaucoup de douleur que ce pauvre Indien , que j'appelai *Joseph Freevill*

(de bonne volonté), à cause de son empressement à venir avec nous, tombait malade de jour en jour, après qu'il eut passé quelque temps dans notre vaisseau; il vécut jusqu'à mon arrivée à l'île Célèbes, où il mourut. Comme les îles d'où je l'avais emmené étaient très-petites et très-basses, la plus grande n'ayant pas plus de cinq milles de circonférence, je fus surpris de voir combien il connaissait de productions qui sont aux Célèbes; outre le cocotier et le palmier, il reconnut l'arbre qui porte le bétel et le citronnier, et à l'instant qu'il cueillit un fruit à pain, il alla auprès du feu et le grilla dans les cendres. Il nous fit entendre aussi que dans son pays il y avait du poisson en abondance et des tortues suivant la saison. Il est cependant très-probable, malgré le grand nombre d'habitans qui vivent sur ces îles, qu'ils n'ont point d'eau douce que celle de la pluie. Je n'ai pas eu occasion d'apprendre comment ils la reçoivent ni la conservent; mais je n'ai jamais rencontré une source dans un terrain si petit et si bas, et je ne crois pas qu'on puisse y en trouver. La plus grande de ces îles, que les naturels du pays appellent *Pégan*, et à laquelle je donnai le nom d'*île de Incewill*, est située à 50' de

latitude nord, et au $137^{\circ} 51'$ de longitude est. Elles sont toutes environnées par un récif de rochers.

Je gouvernai ensuite nord-ouest-quart-nord pour dépasser la ligne; nous eûmes de petits vents de l'est-sud-est, avec lesquels tout autre vaisseau que le *Swallow* aurait marché très-vite; mais malgré tous les avantages que nous pouvions désirer, il avançait très-lentement.

Le 28, étant au $2^{\circ} 53'$ de latitude nord et au $136^{\circ} 10'$ de longitude est, nous rencontrâmes un bas-fond très-dangereux, d'à peu près onze ou douze milles de circuit, et environné de petites roches qui se montrent justement au dessus de l'eau. Nous y trouvâmes un fort courant nord, mais je ne puis pas déterminer s'il portait à l'est ou à l'ouest. Le soir, nous découvrîmes de la grande hune, une autre île à notre sud; l'extrémité orientale de cette île semblait s'élever en pic et avait l'apparence d'une voile; nous n'en approchâmes pas assez près pour y voir rien de plus de dessus le tillac. J'estime que sa latitude est d'environ $2^{\circ} 50'$ nord et sa longitude de $136^{\circ} 10'$ est du méridien de Londres.

Nous continuâmes d'avoir un courant au

nord jusqu'au 5 octobre, jour où étant au $4^{\circ} 30'$ de latitude nord, je le trouvai venant du sud et très-fort. Entre autres choses qui nous manquaient, je n'avais pas un petit bateau à bord; de sorte que je ne pus point examiner les courans, malgré le grand désir que j'en avais.

Le 12, nous aperçûmes une petite île où nous vîmes des arbres, quoiqu'elle ne fût guère plus large qu'un rocher; je l'appelai *Current Island* (île du Courant). Elle gît au $4^{\circ} 40'$ de latitude nord et au $14^{\circ} 24'$ de longitude ouest du promontoire de la Reine-Charlotte. Le lendemain, nous découvriames deux autres petites îles auxquelles je donnai le nom d'*îles de Saint-André*: elles sont situées au $5^{\circ} 18'$ de latitude nord, et au $14^{\circ} 47'$ de longitude ouest du promontoire de la Reine-Charlotte. J'appelai la petite île, *île du Courant*, parce que nous avions un courant sud si fort qu'il nous faisait dériver chaque jour de vingt-quatre à trente milles vers le midi, sans parler de la variation qu'il occasionait dans notre longitude. Le vent était alors variable, soufflant par intervalles de chaque rumb de la boussole, avec beaucoup de pluie et de raffales violentes. Le 22, étant au 8° de latitude nord, il souffla avec tant de

force, que nous fûmes obligés de rester en panne l'espace de soixante-quatre heures. Je supposai que ce vent qui rendait la mer très-grosse, était un des vents de la mousson, et malgré le courant sud, il nous fit dériver pendant que nous étions en panne, jusqu'au 9° au nord.

CHAPITRE VIII.

Description de la côte de Mindanao et des îles qui les avoisinent.— Erreurs de Dampierre corrigées.

Nous découvrîmes encore terre le 26, mais étant hors d'état de faire des observations, nous ne pûmes déterminer notre latitude et notre longitude que par notre estime. Nous reconnûmes alors que la terre que nous avions vue était la partie nord-est de l'île de Mindanao. Comme j'avais plusieurs de mes gens malades et que j'étais dans un besoin très-pressant de rafraîchissemens, je résolus d'entreprendre de nous procurer quelques provisions dans une baie que Dampière a décrite comme étant située à la partie sud-est de l'île, et qui, à ce qu'il raconte, lui fournit une grande quantité de bêtes sauvages qu'il tua dans une savanne. Je côtoyai donc cette partie de l'île, et afin de ne pas manquer la baie, j'envoyai mon lieutenant en

avant avec un bateau et un certain nombre d'hommes , pour qu'il se tint au plus près de la côte. Ils ne trouvèrent point de baie pareille à celle dont parle le voyageur que nous venons de citer ; mais ils aperçurent à la pointe la plus méridionale de l'île , un petit enfoncement au fond duquel étaient une ville et un fort. Dès que les gens qui étaient à terre virent notre bateau , ils tirèrent un coup de canon et détachèrent trois canots ou pirogues remplies d'insulaires. Comme mon lieutenant n'avait pas assez de forces pour s'opposer à cette attaque , il revint sur-le-champ au vaisseau. Les pirogues lui donnèrent la chasse jusqu'à ce qu'elles furent à la vue de notre bâtiment ; intimidées alors par notre grand nombre , elles jugèrent à propos de s'en retourner. Les tentatives que je fis pour chercher la baie et la prairie de Dampierre , ayant été sans succès , j'aurais mouillé à la hauteur de cette île , malgré l'attaque des habitans , si je n'avais pas été obligé de tirer de la calle quelques pièces d'artillerie , et de faire quelques réparations nécessaires dans les agrès. Cette circonstance me fit porter un peu à l'est , où le 2 novembre je mis à l'ancre à une encablure de la côte. La pointe la plus occidentale

de la baie nous restait ouest-sud-ouest, à environ trois milles, et la pointe la plus orientale est $1/4$ sud-est, à peu près à un mille de distance. Nous avions au nord-ouest une rivière qui a son embouchure dans la baie et au sud 7° est, à environ cinq lieues le pic d'une île appelée *Hummock Island* (île du Mondrain). Nos deux bateaux allèrent à la rivière avant la nuit du même jour, et ils s'en revinrent chargés d'eau; ils ne virent aucune trace d'habitans dans l'endroit où ils débarquèrent, mais nous remarquâmes une pirogue qui s'avancait autour de la pointe la plus occidentale de la baie que nous supposâmes avoir été dépêchée de la ville, pour apprendre qui nous étions, ou au moins pour reconnaître ce que nous faisons. Dès que j'aperçus cette pirogue, j'arborai pavillon anglais. Je ne désespérais point qu'elle vînt à bord; mais après avoir examiné pendant quelque temps, elle s'en retourna. Comme nous n'avions vu aucuns vestiges d'habitans à l'endroit de l'aiguade, j'avais dessein d'y remplir de nouvelles futailles le lendemain, et de tâcher aussi d'y faire du bois; mais sur les neuf heures du soir, nous fûmes surpris d'entendre tout à coup un bruit fort sur cette partie de la côte

qui était vis-à-vis le vaisseau. Ce bruit était produit par un grand nombre de voix d'hommes, et ressemblait beaucoup au cri de guerre que les sauvages d'Amérique poussent au moment de leurs combats, et qui, au rapport de tous ceux qui l'ont entendu, a quelque chose de terrible.

Je fus alors de plus en plus convaincu qu'il était nécessaire d'employer le peu qui nous restait de forces du mieux qu'il nous serait possible. Nous continuâmes le lendemain 3, à tirer les canons de la calle, et à raccommo-der les agrès qui en avaient besoin. N'ayant aperçu aucun des insulaires qui s'étaient efforcés de nous effrayer par leurs cris pendant la nuit, j'envoyai à onze heures la chaloupe à terre pour y faire encore de l'eau. Comme je pensais que probablement ils s'étaient cachés dans les bois, je tins le canot armé et équipé avec le lieutenant à bord, tout prêt à donner du secours à nos gens, s'ils étaient menacés de quelque danger. Il parut bientôt que mes conjectures étaient fondées; car nos gens n'eurent pas plus tôt quitté la chaloupe, qu'un grand nombre d'insulaires armés sortirent du bois; l'un d'eux portait à la main quelque chose de blanc que je pris pour

un signe de paix. Je ressentis de nouveau dans cette occasion ce que j'avais déjà éprouvé plusieurs fois auparavant, combien le mauvais équipement du vaisseau était malheureux pour nous. Je n'avais point à bord de pavillon blanc, et, pour suppléer à ce défaut du mieux qu'il m'était possible, j'ordonnai à mon lieutenant; que j'envoyai à terre dans le canot, d'arborer une de mes nappes. Dès que l'officier eut débarqué, le porte-étendard et un autre insulaire s'approchèrent de lui sans armes et le reçurent avec de grandes démonstrations d'amitié. L'un d'eux lui adressa la parole en hollandais, langue qui n'était entendue d'aucun de nos gens. Il proféra ensuite quelques mots en langage espagnol, qu'un des hommes de notre canot savait fort bien. L'Indien cependant parlait si mal que ce fut avec beaucoup de peine et par le secours de plusieurs signes, qu'il se fit entendre. Peut-être que si quelqu'un de notre équipage avait su le hollandais, il l'aurait trouvé aussi peu habile dans cette langue que dans l'autre. Il s'informa du capitaine qu'il appelait Skyper, maître du navire, et il demanda si nous étions Hollandais, si notre bâtiment était un vaisseau de guerre ou un vaisseau mar-

chand , combien il portait d'hommes et de canons ; et si nous allions à Batavia , ou bien si nous revenions. Lorsque nous eûmes répondu à toutes ces questions , il nous dit que nous devions aller à la ville , et qu'il nous introduirait chez le gouverneur à qui il donnait le titre de rajah. Le lieutenant lui répondit alors que nous avions effectivement le dessein d'y aller ; mais que nous demandions auparavant la permission de remplir d'eau quelques tonnes. Il le pria aussi de faire tenir à une plus grande distance les insulaires qui étaient armés d'arcs et de flèches. L'Indien qui semblait être revêtu d'une autorité considérable , lui accorda ce qu'il désirait ; et comme il paraissait faire une attention particulière à un mouchoir de soie que mon lieutenant portait autour de son cou , celui-ci le lui présenta sur-le-champ. L'Indien , dont l'habillement ressemblait assez à celui des Hollandais , le pria d'accepter en retour une espèce de cravate faite d'une toile de coton grossière qu'il portait autour du sien. Après cette échange de cravates , il demanda à l'officier si le vaisseau avait à bord quelques marchandises pour commercer. Il lui répondit que nous n'en avions que pour acheter des provisions ; sur quoi le

chef lui répliqua que nous aurions tout ce dont nous avions besoin. Après cette conférence que je regardai comme un augure favorable des avantages que cette place pouvait nous procurer, les bateaux revinrent à bord chargés d'eau, et nous reprîmes gaiement nos occupations dans le vaisseau. Cependant il s'était à peine écoulé deux heures, lorsque nous vîmes, avec autant de surprise que de douleur, plusieurs centaines d'hommes armés qui se plaçaient vis-à-vis de notre bâtiment en différens endroits du rivage, parmi les arbres. Ils avaient pour armes des fusils, des arcs, des flèches, de grandes piques ou lances, de larges sabres, une espèce de poignard appelé *cri*, et des boucliers. Nous observâmes aussi qu'ils retirèrent dans les bois une pirogue qui était sur la côte sous un hangar. Ces démonstrations n'annonçaient pas des hommes pacifiques ; elles furent suivies par d'autres qui nous firent connaître plus clairement leur mauvaise volonté ; car ces insulaires passèrent le reste du jour à entrer et sortir des bois ; comme s'ils se fussent exercés à l'attaque d'un ennemi. Quelquefois ils jetaient leurs traits et lançaient leurs javelines dans la mer du côté du vaisseau ; d'autres fois ils élevaient leurs boucliers et agi-

taient leurs sabres contre nous d'une manière menaçante. Pendant tout ce temps-là, nous n'étions pas oisifs à notre bord; nous montâmes nos canons, nous raccommodâmes nos agrès, et nous mîmes tout en ordre avant le soir. Étant prêt alors à faire voile, je résolus, s'il était possible, d'avoir une autre entrevue avec les insulaires de la côte, et d'apprendre la raison d'un changement si subit et si extraordinaire à notre égard. Je dépêchai donc mon lieutenant, et comme un témoignage de nos intentions pacifiques, il arbora une seconde fois la nappe en signe de trêve. J'eus la précaution cependant d'envoyer le bateau vers une partie du rivage où il n'y avait point de bois, afin que nos gens ne fussent pas exposés à être assaillis par des ennemis qu'ils ne verraient pas; j'ordonnai aussi que personne n'allât à terre. Lorsque les Indiens s'aperçurent que le bateau approchait de la côte, et que personne ne débarquait, un d'eux sortit du bois avec un arc et des flèches, et lui fit signe d'aborder dans l'endroit où il était. L'officier eut la prudence de n'y pas consentir, parce que nos gens auraient été à la portée du feu des insulaires qui étaient peut-être placés en embuscade; il attendit quelque

temps, et voyant qu'il ne pouvait pas obtenir une conférence à d'autres conditions, il revint au vaisseau. Il dépendait certainement de moi de détruire un grand nombre de ce peuple si peu hospitalier, en tirant nos pièces d'artillerie dans le bois; mais cet expédient n'aurait pas eu d'heureuses suites. Nous n'aurions pas pu dans la suite nous procurer de l'eau et du bois, sans risquer la vie de nos gens; j'espérais toujours acheter des rafraîchissemens de bon accord à la ville, où j'étais résolu de me rendre, étant alors en état de me défendre contre une attaque subite.

C'est pour cela que le lendemain au matin 4, à la pointe du jour, je fis voile avec une petite brise de terre, de cet endroit que j'appelai *Deceitful Bay* (la baie trompense); et entre dix et onze heures, nous sortîmes de la baie ou enfoncement, au fond duquel nos bateaux avaient découvert la ville et le fort. Il arriva que précisément à ce moment le temps devint sombre, avec une pluie forte, et la brise commença à souffler violemment d'un rumb qui mettait la terre sous le vent; je fus obligé de prendre le large, et, n'ayant point de temps à perdre, je portai à l'ouest, afin de pouvoir ga-

gner Batavia avant que la saison fût passée.

Je décrirai d'une manière particulière notre navigation sur la mer qui lave les côtes de cette île, d'autant plus que ce qu'en a dit Dampierre est en plusieurs points rempli d'erreurs.

Ayant vu la partie nord-est de l'île le 26 octobre, sans savoir certainement si c'était Mindanao ou l'île de Saint-Jean, nous nous en approchâmes plus près le lendemain, et nous découvrîmes un endroit qui est la partie la plus sud-est de Mindanao, que nous connaissions sous le nom de *Saint-Augustin*, et qui s'élève en petits monts, qui se prolongent jusqu'à une pointe basse au bord de l'eau. Elle court nord 40° est, à vingt-deux lieues de distance d'une petite île, qui est distinguée par une colline ou mondrain, des autres îles situées à la hauteur de la pointe la plus méridionale de Mindanao, et que j'appelai pour cela *île du Mondrain*. Toute cette terre est fort élevée; une chaîne de montagnes s'élève par derrière une autre, de manière qu'à une grande distance elle n'a pas l'apparence d'une seule île, mais de plusieurs. Après que nous eûmes découvert l'île pour la première fois, nous tournâmes le côté oriental depuis le nord jusqu'au cap Saint-Augustin,

à peu près sud-quart-sud-ouest-demi-ouest, et nord-quart-nord-est-demi-est, dans l'espace d'environ vingt lieues. Le vent soufflait du sud le long de la côte, et comme nous approchions de la terre, nous naviguâmes vers une ouverture qui avait l'apparence d'une bonne baie, dans laquelle nous avions dessein de mettre à l'ancre; mais nous trouvâmes que l'eau y était trop profonde, et quelque bas-fonds en rendaient l'entrée dangereuse. Je donnai le nom de *Disappointment bay* à cette baie, qui gît à environ huit ou dix lieues nord-quart-nord-est du cap Saint-Augustin, extrémité sud-est de l'île. Pendant que nous étions au large portant vers cette baie, nous observâmes un grand mondrain qui semblait être une île, mais que je regarde comme une péninsule jointe à la grande terre par un isthme bas. Ce mondrain formait la partie la plus méridionale. Entre ces deux pointes, il y a des bas-fonds, dont nous avons déjà parlé, et plusieurs petites îles dont on n'aperçoit qu'une seule, et même lorsqu'on est très-près. Nous ne vîmes aucune trace d'habitans sur la côte; la terre est d'une hauteur prodigieuse avec des montagnes entassées les unes sur les autres, et dont les sommets sont cachés dans

les nues : c'est pour cela que, lorsqu'on est au large, il est presque impossible d'estimer sa distance ; car ce qui paraît être de petites collines qui se montrent à peine au dessus de la surface de l'eau, en comparaison des montagnes qu'on voit par dessus, se grossit à mesure qu'on en approche ; et on trouve que l'éloignement est trois fois plus grand qu'on ne l'imaginait. Ceci expliquera peut-être pourquoi la terre est si mal placée, et son gisement si différent dans toutes nos cartes anglaises. Nous rencontrâmes un fort courant qui portait au sud le long de la côte, suivant la direction de la terre : la terre haute qui est au nord de Saint-Augustin s'abaisse par degrés vers le cap, pointe basse et platé qui en fait l'extrémité, et à la hauteur de laquelle deux grands rochers sont situés à très-peu de distance. Sa latitude est de 6° 15' nord, et sa longitude, suivant notre estime, de 127° 20' est.

Depuis ce cap, la terre court ouest et ouest-quart-sud-ouest, dans un espace de six ou sept lieues ; ensuite elle remonte au nord-ouest, en faisant une baie très-profonde, dont nous ne pûmes pas voir le fond, en la traversant du cap Saint-Augustin jusqu'à la hauteur qui est

de l'autre côté : ce trajet n'est pas moins de douze lieues. La côte, sur le côté le plus éloigné de la baie en quittant le fond, court d'abord au sud et au sud-sud-ouest, et ensuite au sud-ouest-quart-ouest, vers l'extrémité méridionale de l'île.

A la hauteur de cette extrémité méridionale que Dampierre appelle par erreur l'extrémité sud-est (la pointe sud-est étant le cap Saint-Augustin), on trouve dix à douze îles dans un espace de cinq, six et sept lieues; quoique le même auteur dise qu'il n'y en a que deux, et que prises ensemble, elles ont seulement environ cinq lieues de circonférence. Les îles que j'aperçus ne pouvaient pas être renfermées dans un espace moindre de quinze lieues; et par le nombre de pirogues que j'y vis, j'imagine qu'elles sont remplis d'habitans. La plus grande de ces îles est située au sud-ouest des autres, et fait un pic remarquable; de sorte qu'on la découvre d'abord en approchant de la terre, et même elle est visible à une très-grande distance : je juge que sa latitude est de $5^{\circ}34'$ nord, et sa longitude, suivant notre estime, de $126^{\circ}37'$ est. Cette île, que j'appelai *Hummock Island*, l'île du Mondrain, porte à vingt ou

vingt-deux lieues au sud-quart-ouest-ouest de Saint-Augustin, et la partie la plus méridionale de l'île de Mindanao git au sud-ouest-trois-quart-ouest, à vingt-et-une ou vingt-trois lieues du même cap. Cette extrémité la plus méridionale est composée de trois ou quatre pointes qui courent est et ouest l'une de l'autre, dans un espace d'environ sept milles : elles sont situées au $5^{\circ} 34'$ de latitude nord, et, suivant mon estime, au $126^{\circ} 25'$ de longitude. La variation de l'aiguille était d'une pointe est.

Je passai entre ces îles et la grande terre, et je trouvai le passage bon, le courant ayant sa direction à l'ouest. Dampierre a placé sa baie et sa prairie à quatre lieues au nord de l'île la plus orientale ; je la cherchai dans ce parage, ainsi que sur toute la partie sud-est de l'île ; jusqu'à ce que nous arrivâmes dans une petite crique qui se prolonge jusqu'à la ville.

Toute la partie méridionale de Mindanao est extrêmement agréable ; on y voit plusieurs cantons qui y ont été défrichés pour des plantations, et de grandes plaines d'une belle verdure. Cette partie de l'île est bien peuplée, ainsi que les îles voisines. Je ne donnerai pas une description de la ville, parce que le temps

fut si brumeux que je ne pus pas la voir; je ne pus pas non plus distinguer suffisamment la terre pour en déterminer la situation, ce qui me fit beaucoup de peine.

Lorsque je découvris la terre à l'ouest de la pointe la plus méridionale, je reconnus qu'elle courait à l'ouest-nord-ouest, et au nord-ouest-quart-ouest de cette pointe, formant d'abord un cap à la distance d'environ sept ou huit lieues, et ensuite une baie profonde qui se prolongeait si loin au nord et au nord-est, que je ne pus pas en apercevoir le fond. La pointe la plus occidentale de cette baie est basse, mais la terre se relève bientôt et s'étend au nord-ouest-quart-ouest (ce qui semble être la direction de cette côte), de la pointe la plus méridionale de l'île, vers la ville de Mindanao.

À l'ouest de cette profonde baie la terre est toute plate, et elle est couverte de peu de bois, en comparaison des autres parties de l'île. Sur ce terrain aplati, on aperçoit un pic d'une hauteur prodigieuse, et qui s'élève dans les nues comme une tour. Entre l'entrée de cette baie et la pointe sud de l'île, il y a une autre montagne très-haute, dont le sommet a la forme de la bouche d'un volcan, mais je n'ai pas remar-

qué qu'elle vomît du feu ou de la fumée. Il est possible que cette baie profonde soit celle de Dampierre, et quelle ait été mal placée par une faute d'impression; car si au lieu de dire qu'elle court au nord-ouest, à quatre lieues de la plus orientale des îles, il avait dit qu'elle courait au nord-ouest, à quatorze lieues de la plus occidentale des îles, ce narré serait d'accord avec sa description, et les gisemens se rencontreraient, puisque la terre est élevée sur le côté oriental, et basse sur le côté ouest. La latitude de ces îles qu'il détermine au 5° 10' nord, approche enfin beaucoup de la véritable; car probablement quelques parties de la plus méridionale sont situées dans cette latitude; mais comme je ne suis pas allé au sud de ces îles, ce n'est qu'une conjecture.

Entre l'île du Mondrain, qui est la plus grande et la plus occidentale de toutes, et les îles situées à son est, qui sont toutes plates et unies, il y a un passage qui porte nord et sud, et qui ne paraît pas être embarrassé. Celle de ces îles qui est située plus avant au nord-est, est petite, basse et plate, environnée d'une grève de sable blanc, avec beaucoup de grands arbres au milieu; à l'est ou nord-est de cette île, il y

a des bas-fonds et des brisans : je n'ai pas découvert dans ce parage d'autres apparences de danger. Je n'ai vu aucune des îles dont parle Dampierre, et qui sont placées, dans toutes les cartes, près de Mindanao au large ; elles sont peut-être à une distance plus éloignée qu'on ne le croit communément ; car la hauteur de la terre, ainsi que je l'ai déjà observé, fera tomber les navigateurs dans de grandes erreurs sur cet article particulier, s'ils n'y font pas beaucoup d'attention. En côtoyant cette île, je trouvai que le courant portait très-fortement au sud le long de la côte, jusqu'à ce que j'arrivai à l'extrémité méridionale où je reconnus qu'il courait au nord-ouest et nord-ouest-quart-ouest, ce qui est à peu près la direction du gisement de la terre. Nous avions communément les vents du sud-ouest au nord-ouest avec de petites fraîcheurs, des pluies fréquentes et un temps variable.

Nous quittâmes alors Mindanao, très-contrariés de n'avoir pas obtenu les rafraîchissemens que les habitans nous promirent à la première entrevue avec tant d'empressement : nous soupçonnâmes qu'il y avait dans la ville des Hollandais, ou au moins des partisans de cette nation ;

et que , lorsqu'ils eurent découvert que nous étions Anglais , afin de nous empêcher d'avoir aucune communication avec les naturels du pays , ils avaient envoyé un détachement armé , qui arriva environ deux heures après notre conférence amicale avec les premiers insulaires , et dont les hommes qui nous défièrent de la côte faisaient partie.

CHAPITRE IX.

Passage de Mindanao à l'île des Célèbes. — Description particulière du détroit de Macassar, dans laquelle on corrige plusieurs erreurs.

APRÈS avoir quitté Mindanao, je portai à l'ouest pour trouver le passage appelé *détroit de Macassar*, qui est entre les îles de Bornéo et des Célèbes, et j'y entrai le 14. J'observai que pendant tout le temps de cette traversée, nous eûmes un fort courant nord-ouest; mais pendant que nous étions plus près de Mindanao que des Célèbes, il avait sa direction plutôt vers le nord que vers l'ouest, et au contraire lorsque nous fûmes plus près des Célèbes que de Mindanao, il courait plutôt à l'ouest qu'au nord. La terre des Célèbes sur l'extrémité septentrionale de l'île qui se prolonge jusqu'à l'entrée du passage, est très-élevée, et semble courir à peu près à l'ouest $1/4$ sud-ouest jusqu'à

une pointe remarquable dans le passage qui s'élève en mondrain et que nous prîmes d'abord pour une île. Je pense que c'est la même qui est appelée dans les cartes françaises *pointe de Stroomen*, mais je lui donnai le nom d'*Hummock-Point* (pointe du Mondrain). Sa latitude est de 1° 20' nord, et sa longitude de 121° 39' est. C'est une bonne balise dont peuvent se servir, pour reconnaître le passage, ceux qui rencontrent la terre en venant de l'est, et qui, s'il est possible, devraient toujours ranger ce côté du passage. Depuis la pointe du Mondrain, la terre court plus au sud, à peu près au sud-ouest 1/4 ouest; il y a au sud de cette pointe une baie profonde remplie d'îles et de rochers qui m'ont paru très-dangereux. Précisément à la hauteur de la pointe, on trouve deux rochers, qui, quoiqu'ils soient au dessus de l'eau, ne peuvent pas être aperçus d'un vaisseau avant qu'il soit tout près de la terre. A l'est de cette même pointe et près de la côte gisent deux îles, dont l'une est très-plate, longue et unie, et dont l'autre s'élève en collines. Ces deux îles, ainsi que le pays adjacent, sont couvertes de beaucoup de bois. Je rangeai de près une autre petite île qui est à l'est de celle-ci, et je n'a-

vais point de fond par cent brasses à un demi-mille de la côte qui, à ce que je crois, est pleine de rochers. Un peu à l'ouest de ces îles, nous ne vîmes pas moins de soixante pirogues qui pêchaient sur quelques bas-fonds situés entre le lieu où elles étaient, et la pointe du Mondrain. Cette partie de la côte me parut avoir un fond de roches, et je crois qu'on ne doit pas en approcher sans de grandes précautions. Je trouvai dans cet endroit que les courans variaient; et n'avaient pas une direction déterminée. Je conjecturai que la saison variable avait commencé, et que nous aurions bientôt la mousson d'ouest. Le vaisseau marchait si mal que nous faisons très-peu de chemin; nous sondâmes souvent dans ce passage sans trouver de fond.

Le 21, comme nous portions vers Borneo, nous rencontrâmes deux petites îles que je jugeai être les mêmes que celle qu'on appelle *île de Taba* dans les cartes françaises; elles sont très-petites et couvertes d'arbres; elles gisent à $1^{\circ} 44'$ de latitude nord, et au $7^{\circ} 32'$ de longitude ouest de l'extrémité méridionale de Mindanao, à environ cinquante-huit lieues de la pointe du Mondrain ou de la pointe de Stroomen. Le temps qui était alors brumeux, s'é-

claircissant tout à coup, nous aperçûmes un banc avec des brisans qui couraient sud au nord-ouest à la distance d'environ cinq ou six lieues. A la hauteur de l'extrémité septentrionale de ce banc, nous vîmes quatre mondrains joints ensemble, que nous prîmes pour des petites îles : nous en découvrîmes sept autres du sud demi-ouest à l'ouest-demi-sud. Je ne peux pas décider si ce sont véritablement des îles, ou quelques montagnes de l'île de Bornéo. Ce banc est sûrement dangereux, mais on peut l'éviter en allant à l'ouest des îles de Tabà, où le passage est large et sûr. On trouve deux bancs à l'est et un peu au nord de ces îles, dans la carte française de M. d'Après de Manneville, publiée en 1745. L'un d'eux est appelé *Vanloorif*, et l'autre, sur lequel sont placées deux îles, *Hgrigs*; mais ces bancs et ces îles n'existent certainement point, puisque j'ai tourné à travers cette partie du passage, depuis un côté jusqu'à l'autre, et que j'ai navigué dans l'endroit même où on suppose qu'est leur situation. On a aussi placé dans la même carte sept petites îles, à $1/2^{\circ}$ au nord de la ligne, et exactement au milieu de la partie la plus étroite de ce passage; les unes et les autres de ces îles

n'existent point ailleurs que sur le papier, quoique je croie qu'il peut y en avoir quelques petites près de la grande terre de Bornéo. Nous pensâmes en avoir vu deux que nous prîmes pour celles qui sont situées dans les cartes à la hauteur de Porto-Tubo, mais je ne suis pas sûr de ce fait. La partie la plus méridionale et la plus étroite de ce passage a environ dix-huit ou vingt lieues de largeur avec de hautes terres de chaque côté. Nous y restâmes embarrassés jusqu'au 27, temps où nous passâmes la ligne; de sorte que nous employâmes quinze jours à faire vingt-huit lieues, à compter depuis l'entrée septentrionale du détroit dans lequel nous arrivâmes le 14. Le temps était toujours variable avec beaucoup de pluie; les vents soufflaient principalement du sud-ouest et de l'ouest-sud-ouest, ils sautaient rarement au nord. Plus loin que l'ouest-nord-ouest, excepté dans les traversées qui devinrent plus fréquentes et plus violentes. Ils ne nous servirent de rien et nous donnèrent beaucoup de travail; ils nous obligèrent à ferler toutes nos voiles, ce que nous étions à peine en état de faire en employant toutes nos forces; notre faiblesse augmentant chaque jour par la chute du peu de nos gens

qui étaient bien portans et la mort de quelques-uns de nos malades. Dans ces circonstances nous fîmes tous nos efforts pour gagner terre sur le côté de l'île de Bornéo; mais nous ne pûmes pas en venir à bout, et nous continuâmes à combattre contre nos malheurs jusqu'au 3 décembre, lorsque nous rencontrâmes les petites îles et les bancs de sable appelés *les petits Pater noster*. Le plus méridional est situé au $20^{\circ} 31'$ de latitude sud, et le plus septentrional au $20^{\circ} 15'$ sud; je pense que la longitude de ce dernier est de $117^{\circ} 12'$ est. Entre ces deux, il y en a d'autres, et ils sont en tout au nombre de huit. Ils gisent très-près de l'île des Célèbes du côté du détroit, et ne pouvant doubler ni l'un ni l'autre, ni gagner à leur ouest, nous fûmes obligés de diriger notre route entre eux et l'île des Célèbes. Nous eûmes un temps orageux, des vents contraires et des raffales subites et violentes; comme nous n'avions pas assez de bras pour serler nos voiles, ces coups de vents mirent souvent en danger nos mâts et nos vergues, et endommagèrent beaucoup nos voiles et nos agrès, surtout lorsque nous étions obligés de forcer de voiles pour ne pas tomber dans une profonde anse sur la côte des Célèbes. Les

ravages du scorbut étaient alors universels ; il n'y avait pas un seul homme dans l'équipage qui fût exempt de cette maladie ; les vents et les courans qui nous étaient contraires avaient tant de force que nous ne pouvions avancer ni à l'ouest ni au sud pour trouver un lieu de relâche. Notre esprit partageait les peines du corps ; tous les visages répandaient un découragement général, surtout parmi ceux qui n'étaient pas en état de venir sur le tillac. Nous restâmes jusqu'au 10 dans cette situation déplorable, et il n'est pas aisé à l'imagination la plus fertile de concevoir un malheur et un danger plus grand que le nôtre. Cependant, étant malades, affaiblis, mourans, voyant des terres où nous ne pouvions pas arriver, exposés à des tempêtes qu'il nous était impossible de surmonter, nous fûmes attaqués par un pirate ; et afin que cet accident inopiné nous accablât dans toute sa force, il survint à minuit, lorsque les ténèbres extraordinairement épaisses ne pouvaient pas manquer d'augmenter la confusion et la terreur. Cette attaque subite, loin de nous abattre, excita notre courage, et quoique notre ennemi entreprît de venir à l'abordage, avant que nous soupçonnassions sa

proximité, nous fîmes avorter son projet. Il fit alors un feu très-vif sur nous avec des armes que nous supposâmes être des pierriers et des fusils ; quoiqu'il eût pris les devans, nous répondîmes bientôt à son attaque, et si efficacement que peu de temps après le bâtiment coula à fond, et tous les misérables qui étaient à bord périrent. C'était un petit vaisseau, mais il nous fut impossible de connaître de quel pays il venait ou comment il était équipé. Le lieutenant et un de mes hommes furent blessés, mais non pas dangereusement ; une partie de nos manœuvres courantes fut coupée, et nous reçûmes quelques autres légers dommages. Nous savions que ce bâtiment était le même que nous avions aperçu à l'entrée de la nuit, et nous apprîmes ensuite qu'il appartenait à un pirate qui avait plus de trente bâtimens pareils sous son commandement. La petitesse de notre vaisseau, qu'il regardait d'ailleurs comme un vaisseau marchand, l'encouragea à nous attaquer ; et nos forces, supérieures à ce qu'elles paraissaient annoncer, lui furent fatales.

Le 12, nous rencontrâmes les dangereux bancs de sable appelés les Spera-mondes, et nous eûmes le chagrin de trouver que la mous-

son d'ouest avait commencé, et que contre ces vents et le courant, il était impossible à tout vaisseau de gagner à l'ouest la hauteur de Batavia. Il était nécessaire alors d'attendre jusqu'au retour de la mousson est, et jusqu'à ce que le courant changeât de direction. Nous avons perdu treize personnes de notre équipage, et il n'y en avait pas moins de trente qui étaient aux portes de la mort. Tous les officiers subalternes étaient malades, et le lieutenant et moi qui faisons tous les services, étions très-faibles. Dans ces conjonctures je ne pouvais pas tenir la mer, et il ne me restait d'autres moyens pour conserver la vie du reste de l'équipage, que de relâcher à quelque endroit où nous pussions trouver du repos et des rafraîchissemens. Comme nous étions fort avancés au sud, je résolus donc de profiter de cette circonstance, et de faire des efforts pour gagner Macassar, principal établissement des Hollandais dans l'île des Célèbes.

Le lendemain 13, nous rencontrâmes quelques îles qui ne sont pas éloignées de cet endroit, et nous vîmes ce que nous avions pris quelquefois pour des bancs de sable, et d'autres fois pour des bateaux avec des hommes à

bord, mais que nous reconnûmes ensuite être des arbres et d'autres matières flottantes sur l'eau, avec des oiseaux perchés dessus. Nous nous trouvâmes tout-à-coup vingt milles plus au sud que nous ne l'attendions; car le courant, qui nous avait portés quelque temps au nord, nous avait chassés au sud pendant la nuit. Nous tirâmes ensuite à l'est et est-nord, dans le dessein d'aller au nord d'un bas-fond que les Hollandais appellent le Thumb. A midi, cependant nous étions dessus, et notre eau diminua tout-à-coup à 64 brasses fond de roches. Nous gouvernâmes au sud-ouest; et tenant le bateau en avant pour sonder, nous fîmes le tour du côté occidental du bas-fond, par 10 et 12 brasses, notre eau devenant plus profonde lorsque nous mîmes le Cap à l'est.

Quand nous étions sur le bas-fond, notre latitude, par observation, était de $5^{\circ} 20'$ sud; et la plus septentrionale des îles appelées les *Trois-Frères* nous restait au sud 81° est, à cinq ou six lieues de distance. Cette île est appelée *Don Dinanga* dans le Pilote anglais; mais les Hollandais la nomment le *Frère Septentrional*.

Entre les *Trois-Frères* et la terre des Célèbes;

il y a une autre île de Tonikiky, qui est beaucoup plus grande qu'aucune de celles-ci; elles ne sont point habitées, quoiqu'il y ait sur toutes un petit nombre de huttes appartenantes à des pêcheurs. Le passage entre le bas-fond et cette île est sûr. Il est cependant très-difficile et très-dangereux aux vaisseaux de rencontrer la terre en prenant ce chemin sans avoir un pilote à bord; car il y a un grand nombre de bancs de sables et de rochers au-dessus de l'eau. Quand nous approchâmes de la côte des Celèbes, nous avions des brises de terre et de mer; ce qui nous obligea de tenir la côte, quoique nos forces fussent tellement diminuées que nous avions toutes les peines imaginables de manier la petite ancre.

Le soir du 15, nous mouillâmes à environ quatre milles de la ville de Macassar, située au $5^{\circ} 10'$ ou $12'$ de latitude sud, et au $117^{\circ} 28'$ de longitude est; nous n'avions pas passé moins de trente-cinq semaines pour y arriver depuis le détroit de Magellan.

J'ai fait une description très-détaillée de tout ce que j'ai aperçu depuis son détroit, parce que toutes les cartes anglaises et françaises que j'ai consultées sont extrêmement

défectueuses et remplies d'erreurs, et que d'ailleurs une connoissance exacte de ces parages peut être d'une grande utilité à notre commerce de la Chine. Les vaisseaux qui font ce commerce peuvent suivre cette route avec aussi peu de danger que la commune, qui est le long des bancs Prassels; et lorsqu'ils manquent leur passage à la Chine dans la mousson sud-est, et qu'ils perdent la saison, ils peuvent compter qu'ils trouveront ici un canal sûr et de bons vents de l'ouest-sud-ouest, de l'ouest et des autres rumb jusqu'à l'ouest-nord-ouest, en novembre et décembre, et dans les quatre mois suivans. Je pense aussi que c'est un chemin plus court et meilleur d'aller au nord-est, et à l'est des îles Philippines, que de traverser les Moluques, ou côtoyer la Nouvelle-Guinée, comme nos vaisseaux furent obligés de faire, lorsque les Français, pendant la dernière guerre, croisaient dans ces mers pour leur interdire le passage. Cette seconde route est remplie de bancs, de courans et d'une quantité innombrable d'autres dangers.

CHAPITRE X.

Ce qui nous arriva à la hauteur de Macassar.—Passage de là à Bonthain.

LE soir même où nous avions mis à l'ancre, un Hollandais dépêché par le gouverneur, vint à bord sur les onze heures, pour savoir qui nous étions. Lorsque je lui fis entendre que le *Swallow* était un vaisseau de guerre anglais, il parut fort alarmé, parce qu'aucun vaisseau du roi de la Grande-Bretagne n'avait été là auparavant. Je ne pouvais pas lui persuader de quitter le tillac et de descendre dans ma chambre; nous nous séparâmes cependant, suivant toute apparence; fort bons amis.

Le lendemain au matin, 16, à la pointe du jour, j'envoyai mon lieutenant à la ville avec une lettre pour le gouverneur. Dans cette lettre je l'informais de la cause de mon arrivée,

et lui demandais la liberté du port, afin d'acheter des rafraîchissemens pour mon équipage; je le priai aussi d'accorder à mon vaisseau un abri contre les tempêtes qui approchaient, et jusqu'au retour d'une saison convenable pour faire voile à l'ouest. J'ordonnai à mon lieutenant de remettre cette lettre au gouverneur lui-même, à moins qu'il n'eût de bonnes raisons d'en user autrement; mais lorsque mon officier arriva au quai de la ville, on ne lui permit pas de débarquer non plus qu'à aucun de mes hommes. Il refusa alors de remettre la lettre à un messenger. Le gouverneur en fut instruit, et envoya deux officiers, appelés le *sabandar* et le *fiscal*. Ils dirent à mon lieutenant qu'il ne pouvait pas donner lui-même la lettre au gouverneur, parce qu'il était malade, et qu'ils venaient, par son ordre exprès, la chercher. M. Gower la leur donna enfin, et ils s'en allèrent. Tandis qu'ils retournaient à la ville, mon officier et ses gens restèrent à bord du bateau exposés à la chaleur brûlante du soleil qui était presque perpendiculaire à midi; et on ne souffrit pas qu'aucun des bateaux du pays approchât d'eux pour leur vendre des rafraîchissemens. Sur ces entrefaites nos hom-

mes du bateau observèrent beaucoup de tumulte et de bruit sur la côte, et tous les sloups et bâtimens propres à être armés en guerre furent équipés avec toute la promptitude possible. Je crois pourtant que nous l'aurions emporté sur toutes leurs forces maritimes, si l'équipage avait été bien portant. Alors je formai le dessein de m'avancer et de mouiller tout près de la ville; mais le bateau était absent, et, avec tous nos efforts réunis, nous ne pûmes pas lever l'ancre, quoique ce fût une des petites. Après que mon lieutenant eut attendu cinq heures dans son bateau, on lui dit que le gouverneur avait dépêché deux officiers vers moi, et qu'ils portaient réponse à ma lettre. A peine fut-il de retour et nous eut-il fait ce rapport, que les deux envoyés arrivèrent à bord. Vous apprîmes ensuite que l'un d'eux, nommé M. Le Cerf, était enseigne de la garnison, et l'autre, M. Douglass, écrivain de la compagnie hollandaise. Ils me remirent la lettre du gouverneur, mais elle se trouva écrite en hollandais, langue qui n'était entendue d'aucun des hommes de l'équipage. Les deux officiers cependant qui me l'apportèrent, parlaient français, et l'un d'eux

la traduisit dans cette langue. Elle contenait en substance : « que je devais partir à l'instant » du port sans approcher plus près de la ville ; » que je ne devais point mettre à l'ancre sur » aucune partie de la côte, ni permettre à nos » gens de débarquer dans aucun endroit soumis à sa juridiction. » Avant de faire réponse à cette lettre, je montrai aux envoyés qui me l'avaient apportée le nombre de nos malades ; ils parurent fort obligés à la vue de tant d'hommes malheureux qui se mouraient de langueur et d'infirmité ; je leur représentai qu'ils étaient témoins de la nécessité pressante où nous étions de nous procurer des rafraîchissemens ; qu'il serait injuste et cruel de refuser de nous en vendre ; que puisque nous étions sur un vaisseau de roi, on agirait non-seulement contre les traités subsistans entre les deux nations, mais encore contre les lois de la nature. Ils semblaient reconnaître la force de ce raisonnement, mais ils avaient une réponse courte et décisive toute prête ; ils disaient toujours que « des » ordres absolus et indispensables de leurs » maîtres, auxquels ils devaient obéir, ne leur » permettaient pas de souffrir qu'aucun vaisseau, de quelque nature qu'il fût, séjournât

» dans ce port. » Je leur répliquai que des personnes qui étaient dans notre situation n'avaient rien à craindre au delà de ce qu'ils souffraient ; que , s'ils ne m'accordaient pas sur-le-champ la liberté du port pour acheter des rafraîchissemens et me procurer un abri, j'irais , dès que le vent le permettrait , affronter toutes leurs menaces et toutes leurs forces , et mouiller tout près de la ville ; que , si enfin je ne venais pas à bout de les intéresser à notre sort , je me ferais échouer sous leurs murailles , et qu'après avoir vendu nos vies aussi chèrement que nous pourrions , je les couvrirais d'infamie , pour avoir réduit un ami et un allié à une si terrible extrémité. Cette déclaration parut les alarmer , d'autant plus que notre situation suffisait seule pour les convaincre que je tiendrais ma parole. Ils me pressèrent avec beaucoup d'émotion de rester où j'étais jusqu'à ce que j'eusse au moins reçu une seconde lettre du gouverneur. Après quelque altercation j'y consentis , à condition que le gouverneur me ferait part de sa résolution avant que la brise de mer commençât à souffler le lendemain.

Nous passâmes le reste du jour et toute la nuit dans un état d'anxiété mêlée d'indignation ;

qui aggravait encore l'horreur de notre état. Le lendemain, 7, dès le grand matin, nous eûmes la douleur de voir un sloup, monté de huit canons, et un des bâtimens du pays équipé en guerre, et ayant à bord un grand nombre de soldats, venir de la ville et mettre à l'ancre aux deux côtés de notre vaisseau. Je détachai sur-le-champ mon bateau pour leur parler, mais ils ne voulurent rien répondre à tout ce qu'on leur disait. Sur le midi, la brise de mer se leva, et, n'ayant point reçu de nouvelles du gouverneur, je mis à la voile et m'avançai vers la ville, très-résolu de repousser, autant qu'il me serait possible, la force par la force, si nous étions attaqués par les bâtimens qui étaient venus mettre à l'ancre près de nous. Heureusement pour eux et pour nous, ces bâtimens se contentèrent de lever l'ancre et de suivre nos mouvemens.

Bientôt après que nous eûmes mis à la voile, un joli bâtiment s'approcha de nous. Une bande de musiciens et plusieurs officiers qui le montaient nous dirent qu'ils étaient envoyés par le gouverneur, mais qu'ils ne viendraient pas à bord, si nous ne jetions l'ancre une seconde fois. Nous remimes donc à l'ancre sur-le-champ, et les officiers vinrent à bord : c'étaient M. Bly-

denbrug, le fiscal, M. Voll, le sabandar, un troisième appelé Licence-Master; maître du port, et M. Douglâss, l'écrivain dont il a déjà été fait mention. Ils témoignèrent quelque surprise de ce que j'avais appareillé, et me demandèrent ce que je prétendais faire. Je leur répondis que mon unique dessein était de tenir la parole que je leur avais donnée la veille; que, justifié par les droits communs du genre humain, qui l'emportent sur toutes les autres lois, je voulais; plutôt que de remettre en mer, où notre destruction, par un naufrage, par la maladie ou par la famine, était inévitable, venir sous leurs murailles et les forcer à nous fournir ce dont nous avions besoin, ou faire échouer le vaisseau sur le rivage, puisqu'il valait mieux périr tout d'un coup dans un juste combat que de souffrir d'avance les douleurs accablantes de prévoir tous les jours une mort que nous ne pouvions pas éviter. Je leur fis remarquer aussi qu'aucun peuple civilisé n'avait jamais laissé mourir les prisonniers de guerre, faute de leur accorder les nécessités de la vie, et beaucoup moins les sujets des alliés qui demandaient seulement la permission d'acheter des alimens pour leur argent. Ils convinrent volontiers de la vé-

rité de tout ce que je leur disais, mais ils semblaient penser que je m'étais trop pressé; mais quand je leur dis que j'avais attendu tout le temps que j'avais fixé, ils me firent quelques excuses de n'être pas venus plus tôt, et ajoutèrent que, pour me prouver qu'on avait accordé ce que je désirais, ils apportaient les provisions que fournit leur pays. Nous les primes sur-le-champ à bord : elles consistaient en deux moutons, un élan fraîchement tué, un petit nombre de volailles et quelques fruits ou végétaux. Ces provisions, qui nous arrivaient fort à propos, furent partagées entre les gens de l'équipage, et on en fit un bouillon fort agréable et très-salutaire pour les malades. Ils me montrèrent ensuite une autre lettre du gouverneur, qui, à mon grand étonnement, m'enjoignait de quitter le port, et qui, afin de justifier cet ordre, alléguait qu'il ne pouvait pas souffrir qu'aucun vaisseau, de quelque nation qu'il fût, séjournât ou commercât dans le port sans manquer à la convention qui a été faite par la compagnie hollandaise avec les rois originaires et les gouverneurs du pays, qui avaient déjà témoigné quelque mécontentement à l'occasion de notre arrivée; pour plus amples détails, il

me renvoyait aux officiers porteurs de sa lettre, qu'il appelait ses commissaires. J'observai à ces messieurs qu'aucune stipulation relativement au commerce ne pouvait nous concerner, puisque nous étions un vaisseau du roi ; je leur produisis en même temps ma commission, en leur disant qu'on ne pouvait pas, sans abuser du langage et blesser le sens commun, appeler commerce la vente qu'on nous ferait des alimens et des rafraîchissemens que nous demandions pour notre argent. Ils me firent ensuite plusieurs propositions que je rejetai, parce qu'elles avaient toutes pour résultat de me forcer au départ de cet endroit avant le retour de la saison. Je leur réitérai ma première déclaration, et, afin de lui donner plus de force, je leur fis voir le cadavre d'un de mes hommes, mort le matin, et dont la vie aurait probablement été sauvée, s'ils nous avaient vendu des rafraîchissemens lorsque nous mîmes à l'ancre pour la première fois sur leur côte. Ce spectacle les déconcerta. Après avoir gardé quelque temps le silence, ils s'informèrent avec empressement si j'avais été dans les îles à épiceries ; je leur répondis que non, et ils parurent convaincus que je disais vrai. Nous en vînmes à une espèce d'ar-

rangement ; ils me dirent que , quoiqu'ils ne pussent pas , sans désobéir aux ordres les plus positifs et les plus exprès de la compagnie, nous permettre de rester là , cependant j'étais le maître d'aller dans une petite baie peu éloignée , où je trouverais un abri sûr contre la mousson dangereuse , et où je pourrais dresser un hôpital pour mes malades ; ils m'assurèrent en même temps que les provisions et les rafraîchissemens y seraient plus abondans qu'à Macassar, d'où l'on m'enverrait d'ailleurs tout ce dont j'aurais besoin ; ils m'offrirent un bon pilote pour me conduire à ce mouillage. Je consentis volontiers à cette proposition , mais en exigeant que les offres qu'ils m'avaient faites seraient confirmées par le gouverneur et le conseil de Macassar , afin qu'on me regardât comme étant sous la protection de la nation hollandaise et qu'on ne fit aucune violence aux gens de notre équipage. Les commissaires engagèrent leur parole d'honneur que je serais content du gouverneur et du conseil ; ils promirent que le lendemain j'obtiendrais la ratification que je désirais , et ils me prièrent en attendant de rester où j'étais. Je leur demandai pourquoi on avait fait mouiller en cet endroit les bâtimens qui

étaient à l'ancre à nos côtés ; ils me répondirent que c'était uniquement pour empêcher les naturels du pays de nous faire des insultes. Lorsque nos affaires furent ainsi arrangées, je témoignai du regret de ne pouvoir leur offrir qu'un verre de vin, de mauvaise viande salée et du pain moisi ; sur quoi ils me prièrent poliment de permettre que leurs domestiques apportassent à notre bord les alimens qui avaient été apprêtés dans leur vaisseau. J'y consentis de bon cœur, et on nous servit bientôt un dîner très-agréable, composé de poissons, de viandes, de légumes et de fruits. C'est avec le plus grand plaisir que je saisis cette occasion de reconnaître les obligations que j'ai à ces officiers pour l'humanité et la politesse qu'ils exercèrent à notre égard comme particuliers, et surtout à M. Douglass, qui, sachant la langue française, devint notre interprète, et prit cette peine avec une honnêteté et une complaisance qui donnaient un nouveau prix au service qu'il nous rendait. Nous nous séparâmes ensuite, et lorsqu'ils quittèrent le vaisseau, je les saluai de neuf coups.

Le lendemain au matin, 18, le sabandar vint m'avertir que le gouverneur et le conseil avaient

confirmé l'engagement de la veille, ainsi qu'on me l'avait promis. J'étais très-content de l'arrangement, excepté seulement qu'il me fallait trouver de l'argent pour mes billets sur le gouvernement de la Grande-Bretagne; le sabandar dit qu'il tâcherait de faire cette affaire. A huit heures du soir il revint à bord pour m'apprendre que personne de la ville n'avait des remises à faire en Europe, et qu'il n'y avait pas une rixdale dans la caisse de la compagnie. Je répondis que puisqu'on ne me permettait pas d'aller à terre pour négocier mes billets, j'espérais qu'on me ferait crédit en donnant des billets sur l'Angleterre pour toutes les dettes que je contracterais, ou des reconnaissances payables à Batavia. Le sabandar répliqua que le résident de Bonthain, place où j'allais, recevrait des ordres pour me fournir tout ce dont j'aurais besoin; qu'il serait charmé de prendre mes billets en retour, parce qu'il avait des remises à faire, et qu'il allait lui-même en Europe dans la saison suivante. Il me dit aussi que ce résident avait des biens considérables en Angleterre, où il s'était fait naturaliser. « J'ai dans mes mains, ajouta le sabandar, de l'argent qui lui appartient, je vous en achèterai à Macassar.

les marchandises dont vous aurez besoin, et je les ferai partir après vous. » Lorsque je lui eus spécifié tous les articles et la quantité et le prix nous nous quittâmes.

Le lendemain, 19 dans l'après-midi, je reçus une lettre signée du gouverneur et du conseil de Macassar, qui contenait les raisons pour lesquelles j'étais envoyé à Bonthain, et confirmait la convention verbale qui subsistait entre nous.

Bientôt après l'enseigne M. Le Cerf, le secrétaire du conseil et un pilote vinrent à bord pour nous accompagner à Bonthain. Le Cerf devait commander les soldats qui étaient dans les bateaux de garde, et le secrétaire, comme nous l'avons découvert dans la suite, était chargé de contrôler les opérations du résident, qui s'appelait Swellingrabel. Le père de ce dernier officier mourut vice-gouverneur du cap de Bonne-Espérance, où il épousa une dame anglaise nommée Fothergill. M. Swellingrabel, résident de Bonthain, avait épousé la fille de Cornélius Sinkelaar, qui avait été gouverneur de Macassar, et qui mourut il y a environ deux ans en Angleterre, où il était venu voir quelques parens de sa mère.

CHAPITRE XI.

Ce que nous fîmes à Bonthain tandis que le vaisseau attendait un vent favorable pour gagner Bataïa.—Description de Bonthain, de la ville de Macassar et du pays adjacent.

Le lendemain 20, à la pointe du jour, nous fîmes voile, et l'après-midi du jour suivant nous mîmes à l'ancre dans la rade de Bonthain, avec nos deux bateaux de garde, qui avancèrent tout près de la côte, pour empêcher les bâtimens du pays et les nôtres d'avoir aucune communication entre eux.

J'allai tout de suite rendre visite au résident, M. Swellingrabel, qui parlait très-mal anglais; et après avoir arrangé avec lui toutes nos affaires, relativement à l'argent et aux provisions, il m'accorda une maison près des bords de la mer et d'un petit fort palissadé, garni de huit canons. C'était la seule qu'il y eût dans le canton; j'en fis un hôpital, sous la direction

du chirurgien. J'y envoyai tous ceux de nos malades que nous jugeâmes ne pouvoir pas se rétablir à bord, et je retins le reste pour la garde du vaisseau. Dès que nos gens furent à terre, on les mit sous une garde de trente-six hommes, de deux sergens et de deux caporaux, commandés par M. Le Cerf. On ne permit à aucun de nos malades de s'éloigner de plus de trente verges de l'hôpital, et on ne souffrit point que les naturels s'approchassent de plus près d'eux, pour leur vendre quoi que ce fût; de sorte qu'ils n'achetaient rien que par l'entremise des soldats hollandais, qui abusaient honteusement de leur pouvoir. Lorsqu'ils voyaient les habitans du pays apporter des provisions qu'ils pensaient devoir convenir à nos infirmes, ils les saisissaient d'abord, et demandaient ensuite le prix. Le soldat ne faisait guère attention au prix du vendeur; il les payait ce qu'il jugeait à propos, c'est-à-dire une somme qui était à peine le quart de leur valeur. Si le pauvre campagnard s'avisait de témoigner quelque mécontentement, il le satisfaisait bientôt en tirant son grand sabre, et en espadonnant par dessus sa tête. Cet expédient suffisait toujours pour apaiser les plaintes, et ren-

voyer tranquillement l'offensé ; ensuite le soldat vendait ce qu'il avait acquis quelquefois à plus de mille pour cent de profit. Ces procédés étaient si cruels envers les naturels du pays , et si injurieux à notre égard , que j'en fis des plaintes au résident , à Le Cerf et au secrétaire. Le résident réprimanda les soldats d'une manière convenable ; mais sa harangue produisit si peu d'effet , que je ne pus m'empêcher de soupçonner que Le Cerf participait à ces pratiques honteuses , et partageait le produit des ventes. Je le soupçonnai aussi de vendre de l'arack à mes gens ; je m'en plaignis , sans recevoir de réparation. Je savais d'ailleurs que ses esclaves étaient occupés à acheter au marché des choses que sa femme nous vendait ensuite deux fois plus cher. Les soldats se rendirent coupables de plusieurs autres délits : chacun d'eux , à son tour , devait procurer des provisions pour toute la garde , et il s'acquittait ordinairement de cette fonction en allant dans la campagne avec son fusil et un sac. L'honnête pourvoyeur n'était pas toujours content de remplir son sac ; un d'eux prit , sans autre cérémonie , un jeune buffle qui appartenait à des paysans ; ses camarades n'ayant pas de bois

tout prêt pour le faire cuire, ils abattirent pour cela quelques-unes des palissades du fort. Lorsqu'on me rapporta cette nouvelle, je la regardai comme si extraordinaire, que j'allai à terre pour voir la brèche, et je trouvai les pauvres noirs occupés à la réparer.

Le 26, un sloup chargé de riz fut envoyé de Bonthain à Macassar pour y débarquer sa garnison; mais après avoir tenté le passage inutilement pendant trois jours, il fut obligé de revenir. Le temps était alors extrêmement orageux, et toute espèce de navigation de l'est à l'ouest fut impossible jusqu'au retour de la mousson d'est. Le même jour, deux grands sloups qui faisaient voile à l'est mouillèrent ici, et le lendemain, 27, un gros vaisseau, venant de Batavia, et qui avait à bord des troupes pour les îles de Banda, y mit aussi à l'ancre; mais on ne permit à aucun des hommes de ces équipages de parler à nos gens; la garde nous empêcha de nous aborder mutuellement. Comme cette défense était très-dure, nous priâmes M. Swellingrabel de nous acheter du grand vaisseau quelques viandes salées, et il eut la bonté de nous procurer quatre tonneaux de viandes d'Europe, deux de porc et deux de bœuf.

Le 28, une flotte de plus de cent petits bateaux du pays, appelés pros, mouillèrent dans cette rade. Leur port est de douze à dix-huit et vingt tonneaux, et ils ont de seize à vingt hommes à bord. On me dit qu'ils faisaient une expédition autour de l'île pour la pêche; qu'ils partaient avec une mousson et s'en revenaient avec l'autre, de manière à se tenir toujours sous le vent de terre. Ils envoyaient leur poisson au marché chinois, et j'observai que tous ces pros portaient pavillon hollandais.

Il ne nous arriva rien jusqu'au 18 de janvier qui soit digne d'être rapporté. J'appris alors, par une lettre de Macassar, que *le Dauphin* avait été à Batavia. Le 28, le secrétaire du conseil, qui avait été envoyé ici avec *Le Cerf*, et que nous supposâmes être chargé de contrôler les opérations du résident, fut rappelé à Macassar. Notre charpentier ayant vers ce temps recouvré une partie de sa santé, examina l'état de notre vaisseau, et, à notre grand regret, il vit qu'il avait beaucoup de voies d'eau; il trouva, en outre, que notre grande vergue était fendue, pourie et hors de service. Nous l'abattîmes et la raccommo-

dâmes aussi bien que nous pûmes , sans avoir ni forge ni fer. Nous espérions qu'elle nous servirait jusqu'à Batavia , car nous ne pouvions pas nous procurer ici du bois pour en faire une nouvelle. On ne put arrêter que très-peu de nos voies d'eau, et nous fûmes, par conséquent, réduits à compter entièrement sur nos pompes.

Le 19 février, Le Cerf, officier militaire, commandant les soldats qui avaient débarqué avec nous, fut rappelé afin d'entreprendre, à ce qu'on disait, une expédition pour l'île de Bally. Le 7 mars, le plus grand de nos bateaux de garde, un sloup d'environ quarante-cinq tonneaux, eut ordre de retourner à Macassar avec une partie des soldats, et, le 9, M. Swellingrabel, le résident, reçut une lettre du gouverneur de cette place, qui s'informait quand je mettrais à la voile pour Batavia. Je dois avouer que je fus surpris du rappel de l'officier et du bateau de garde; mais je le fus bien davantage en apprenant ce que contenait la lettre du gouverneur, puisqu'il savait que la mousson d'est ne commençant qu'au mois de mai, il m'était impossible d'appareiller avant ce temps. Toutes les affaires restèrent dépendant dans le même état jusque vers la fin du mois,

quand quelques-uns de nos gens remarquèrent que, depuis peu, un petit canot était venu rôder plusieurs fois autour de nous, à différentes heures de la nuit, et qu'il s'était enfui dès que les gens qu'il portait à bord s'aperçurent que quelqu'un remuait dans notre vaisseau. Le 29, tandis que tout ceci était l'objet de nos conjectures, un de nos officiers me rapporta de terre une lettre qui, à ce qu'il me dit, lui avait été remise par un noir. Elle était adressée « au commandant du vaisseau » anglais à Bonthasn. » Afin que le lecteur puisse entendre le sens de la lettre, il est nécessaire de lui apprendre que l'île des Célèbes est partagée en plusieurs districts, qui sont autant de souverainetés séparées appartenantes aux princes naturels du pays. La ville de Macassar est située dans un district qui porte le même nom, ou celui de Bony. Le roi de ce canton est allié des Hollandais, qui ont été repoussés plusieurs fois dans leurs entreprises pour subjuguier les autres parties de l'île, dont l'une est habitée par un peuple appelé Buggueses, et dont une autre se nomme Waggs ou Tosora. La ville de Tosora est fortifiée avec du canon; car les naturels avaient des armes à feu d'Eu-

rope long-temps avant que les Hollandais s'établissent à Macassar, en place des Portugais.

La lettre m'avertissait que les Hollandais, conjointement avec le roi de Bony, avaient formé le projet de nous massacrer; que les Hollandais, cependant, ne paraîtraient point dans l'attaque; que le complot serait exécuté par un fils du roi de Bony, qui, outre une somme qu'il recevrait d'eux, devait avoir le pillage de notre vaisseau pour sa récompense; qu'il était alors à Bonthain avec huit cents hommes pour cette entreprise. On ajoutait dans la lettre que la liaison que j'avais formée avec les Buggueses et les autres peuples du pays qui étaient ennemis des Hollandais, et qui s'efforçaient de les chasser de l'île, avait excité la jalousie, et attiré sur moi ce danger; qu'on craignait d'ailleurs qu'arrivés en Angleterre, mes compatriotes conçussent quelque projet contre la compagnie; d'après les instructions que je devais leur donner, puisqu'on ne connaissait, ainsi que je l'ai déjà dit plus haut, aucun vaisseau de guerre anglais qui eût visité l'île auparavant.

Cette lettre fut pour nous un nouveau sujet de surprise et de réflexions. Elle était extrê-

mement mal écrite, par rapport au style et à la forme épistolaire; cependant elle n'en méritait pas moins d'attention. Je ne pouvais pas décider absolument jusqu'où l'avis qu'elle me donnait était vrai ou faux. Il était possible que l'écrivain se fût trompé; peut-être aussi voulait-il me tromper moi-même. Le mensonge pouvait lui procurer quelque petite récompense pour l'amitié et le zèle avec lesquels il me l'annonçait, ou enfin lui donner une importance qui satisferait du moins sa vanité. Il convenait que je prisse les mêmes mesures que si j'eusse été sûr de la réalité du projet. Je dois avouer que je n'étais pas trop tranquille, lorsque je considérais qu'on avait rappelé le secrétaire du grand conseil, Le Cerf, le grand sloup, et une partie des soldats qui, à ce qu'on disait, n'avaient été envoyés à Bonthain que pour nous mettre à l'abri des insultes des naturels du pays. Mon inquiétude augmenta quand je pensai aux troupes qui s'assembleraient à Macassar pour une expédition à Bally, au petit canot qu'on avait vu rôder autour de nous pendant la nuit, et enfin à la lettre du gouverneur, qui s'informait du temps où je quitterais l'île. Soit que la nouvelle

et nos conjectures fussent véritables ou fausses , nous nous mêmes sur-le-champ à l'ouvrage ; nous funâmes le vaisseau , nous changeâmes les voiles , nous démarrâmes , nous mêmes des croupières sur nos câbles , nous chargeâmes tous nos canons , et nous bastingâmes le pont. Chacun passa la nuit sous les armes , et le lendemain nous fîmes touer le vaisseau vers la côte orientale , en nous éloignant un peu du fond de la baie , afin d'avoir plus de place ; nous portâmes six pierriers sur l'avant du tillac , et nous prîmes toutes les autres mesures nécessaires pour nous défendre.

Le résident , M. Swellingrabel , était alors à vingt milles dans l'intérieur du pays pour les affaires de la compagnie ; mais il m'avait dit qu'il viendrait sûrement le 1^{er} d'avril. J'attendais ce jour avec d'autant plus d'impatiencè qu'un vicil ivrogne de sergent était la personne la plus respectable du fort. Le soir du 31 , il arriva un paquet de lettres pour lui ; ce que je regardais cômme un bon augure , et un gage de son retour au temps fixé. Je conçus des sentimens bien différens , lorsque j'appris qu'on les lui avait envoyées. Je ne soupçonnais point qu'il fût complice du projet qu'on m'avait annoncé

dans la lettre ; mais je ne pouvais m'empêcher de soupçonner qu'on le retenait peut-être dans la campagne , afin qu'il fût absent lors de l'exécution du complot. Dans cet état d'incertitude , j'envoyai un message au fort afin de dépêcher un exprès à M. le résident , pour l'avertir que je désirais le voir promptement et lui communiquer une affaire de grande importance ; qui n'admettait point de délai. Je ne puis pas dire s'il reçut ou non mon message ; mais après avoir attendu jusqu'au 4 avril sans le voir et sans recevoir aucune réponse , je lui écrivis une lettre , par laquelle je lui demandais dans les termes les plus pressans une conférence , et le lendemain il vint à bord. Quelques minutes de conversation me persuadèrent qu'il ignorait entièrement le projet dont on m'avait fait redouter les effets ; et même il pensait que ce complot était une fable. Il dit , il est vrai , qu'un tomilaly , un conseiller ou ministre du Bony , lui avait dernièrement rendu visite et ne lui avait pas trop bien expliqué pourquoi il était dans cette partie de l'île , et à ma prière il entreprit de bon cœur de faire de nouvelles recherches sur le tomilaly et sur ses gens. Le résident et les personnes de sa suite remarquèrent que le

vaisseau était dans un état de défense, et que tout était prêt en cas d'attaque ; il nous dit que les hommes qui étaient à terre l'avaient instruit, avant qu'il vint à bord, de notre activité, et en particulier de l'exercice aux petites armées que nous avions fait faire chaque jour à l'équipage. Je l'informai qu'à tout événement nous continuerions à nous tenir sur nos gardes, ce qu'il parut fort approuver, et nous nous quittâmes avec des protestations mutuelles d'amitié et de bonne foi. Quelques jours après, il m'écrivit qu'ayant recherché avec beaucoup de soin si quelques autres personnes dépendantes du roi de Bony étaient venues à Bonthain, il avait appris, à ne pouvoir en douter, qu'un des princes de ce royaume y était arrivé sous un déguisement ; mais qu'il n'avait rien découvert sur les huit cent hommes qu'on disait être avec lui. J'étais donc sûr qu'ils ne pouvaient pas être dans ce canton, à moins qu'ils ne formassent une armée déguisée comme les troupes du roi de Brentford.

Le 16 au matin, le résident me fit dire que M. Le Cerf était arrivé de Macassar avec un autre officier ; qu'ils viendraient à bord et dîneraient avec moi. Lorsque le dîner fut fini, je

demandai à M. Le Cerf, en parlant de choses et d'autres, ce qu'était devenue son expédition à Bally; il me répondit seulement qu'on l'avait abandonné, sans rien ajouter de plus. Le 23, il retourna par mer à Macassar, et l'autre officier, qui était aussi un enseigne, resta pour prendre le commandement des soldats qu'on laissait toujours à Bonthain.

La saison de naviguer à l'ouest approchait alors, ce qui nous fit beaucoup de plaisir; d'autant plus que les maladies putrides commençaient à se déclarer parmi nous, et qu'une fièvre putride avait enlevé un de nos hommes.

Le 7 mai, le résident me remit une longue lettre du gouverneur de Macassar, écrite en hollandais, et qu'il me traduisit le mieux qu'il put. Elle contenait en substance qu'il avait entendu parler d'une lettre que j'avais reçue, qui l'accusait, conjointement avec le roi de Bony, d'avoir formé le complot de nous massacrer; il se récriait sur la fausseté de cette imputation, et se disculpait lui-même avec les protestations les plus solennelles; il me priait de lui remettre la lettre, afin de punir comme il le méritait celui qui l'avait écrite. Il n'est pas nécessaire de dire que je ne m'en dessaisis point,

parce que l'auteur aurait été traité avec une égale sévérité, soit qu'il m'eût mandé des choses véritables ou fausses. Je fis au gouverneur une réponse polie, par laquelle je justifiais les mesures que j'avais prises, sans l'accuser ni lui ni ses alliés d'aucun mauvais dessein contre nous; et certainement j'ai les plus grandes raisons de croire que l'accusation énoncée dans la lettre n'était pas assez fondée, quoiqu'il ne soit pas aussi probable que l'auteur fût convaincu de la fausseté du complot en me l'annonçant.

Le 22, à la pointe du jour, je fis voile de Bonthain; je dirai peu de chose de cette place, ainsi que de la ville de Macassar et du pays adjacent, parce qu'il y a déjà plusieurs descriptions de l'île des Célèbes et de ses habitans. La ville est bâtie sur une espèce de pointe de terre, et elle est arrosée par une rivière ou deux qui la traversent ou qui coulent dans son voisinage. Cette rivière paraît être grande, et un vaisseau peut la remonter jusqu'à une demi-portée de canon des murailles de la ville. Le terrain, dans les environs, est uni et d'une très-belle apparence; il y a beaucoup de plantations et de bois de cocotiers, entremêlés d'un grand nombre de maisons qui font juger que le pays est bien

peuplé. Le terrain , en s'éloignant de la côte ; s'élève en collines fort hautes et devient hérissé et montagneux. La ville est située au 5° 10' ou 12' de latitude sud ; et suivant notre estime au 117° 28' de longitude est de Londres.

Bonthain est une grande baie où les vaisseaux peuvent mouiller en toute sûreté pendant les deux moussons ; les sondes y sont bonnes et régulières , et le fond de vase très-molle ; en entrant , il n'y a d'autre danger à craindre qu'une bande de rochers qu'on voit au dessus de l'eau , et qui sont une excellente balise pour mettre à l'ancre. La plus haute terre qu'on aperçoit est appelée la *montagne de Bonthain* , et lorsqu'un vaisseau est au large à deux ou trois milles de distance de la terre , il doit porter jusqu'à ce que cette colline lui reste nord ou nord $1/2$ ouest , et ensuite courir dans la baie et mouiller. Nous mêmes à l'ancre au dessous de cette colline , à environ un mille de distance de la côte. Il y a dans cette baie plusieurs petites villes ; celle qu'on nomme *Bonthain* est située dans la partie nord-est , et c'est là que se trouve le fort palissadé dont nous avons déjà fait mention , et sur lequel sont montés huit canons de huit. Cette forteresse suffit seulement pour con-

tenir dans la soumission le peuple du pays ; elle n'a pas été construite à d'autre dessein ; elle est bâtie sur le côté oriental d'une petite rivière dans laquelle un vaisseau peut naviguer jusqu'au pied du fort. Le résident hollandais a le commandement de la place, ainsi que de Bullocomba, autre ville située à environ vingt milles plus loin à l'est, et où il y a aussi un fort et un petit nombre de soldats qui dans la saison sont occupés à recueillir le riz que le peuple paie aux Hollandais en forme d'impôt.

On peut s'y procurer de l'eau et du bois en grande abondance ; nous coupâmes notre bois près de la rivière au dessous de la montagne de Bonthain ; nous tirâmes notre eau en partie de cette rivière et en partie d'une autre ; lorsque cette dernière nous servait d'aiguade, notre bateau allait au dessus du fort avec les futailles qui devaient être remplies, et où il y a un bon chemin pour les décharger ; mais comme la rivière est petite et qu'elle a une barre, le bateau chargé ne pouvait s'en revenir qu'à la marée haute. Il y a dans la baie plusieurs autres petites rivières, qui peuvent au besoin fournir de l'eau douce.

Pendant tout le temps que nous fûmes à

Bonthain, nous y achetâmes à un prix raisonnable une grande quantité de provisions fraîches ; le bœuf est excellent, mais il serait difficile d'y en trouver assez pour une escadre. On peut s'y procurer autant de riz, de volaille et de fruits qu'on le désirera ; il y a aussi dans les bois une grande abondance de cochons sauvages, qu'il est facile d'avoir à bon marché, parce que les naturels du pays, qui sont mahométans, n'en mangent jamais. On peut y prendre du poisson à la seine, et les habitans de l'île nous fournirent des tortues dans la saison ; car la tortue, ainsi que le porc ; est pour eux un aliment qu'ils ne mangent dans aucun temps.

Célèbes est la clef des Moluques ou des îles à épiceries, qui sont nécessairement sous la domination du peuple qui est maître de cette île ; la plupart des vaisseaux qui font voile aux Moluques ou à Banda y touchent, et dirigent toujours leur route entre cette île et celle de Solayer. Les petits bœufs des Célèbes sont de la race de ceux qui ont une bosse sur le dos, et outre ces animaux l'île produit des chevaux, des buffles, des chèvres, des moutons et des daims. L'arack et le sucre qu'on y consomme sont apportés de Batavia.

CHAPITRE XII.

Traversée de la baie de Bonthain dans l'île de Célèbes , à Batavia.—Ce que nous fîmes à Batavia.—Passage de cette ville en Angleterre , en faisant le tour du cap de Bonne-Espérance.

LORSQUE nous quittâmes la baie de Bonthain , nous nous tîmes le long de la côte , jusqu'au soir , à la distance de deux ou trois milles ; et alors nous jetâmes l'ancre pendant la nuit dans le passage qui est entre les deux îles de Célèbes et de Tonikaky , qui se trouve situé au $5^{\circ} 31'$ de latitude sud et au $117^{\circ} 17'$ de longitude est. Nous allâmes ensuite au sud de Tonikaky , et nous portâmes à l'ouest. Sur les trois heures de l'après-midi , nous étions en travers de la plus orientale des îles appelées *îles de Tonyu* dans les cartes hollandaises. Cette île nous restait à peu près au nord un quart nord-ouest à quatre milles de distance , et nous apercevions les deux

qui sont les plus occidentales. Ces trois îles forment entre elles une espèce de triangle rectangle ; la plus orientale est éloignée de la plus occidentale d'environ onze milles , et elles gisent presque à l'est et à l'ouest l'une de l'autre. La distance entre les deux plus occidentales est également d'environ onze milles. Sur les six heures , nous nous trouvâmes tout à coup sur un banc de sable fin où il n'y avait pas trois brasses de profondeur ; et l'eau étant claire et limpide , nous apercevions à notre fond de grandes pointes de rocher de corail. Sur-le-champ nous coiffâmes toutes les voiles , et heureusement nous gagnâmes le large sans être endommagés. Nous avons passé justement sur le bord le plus oriental de ce rocher , qui est aussi escarpé qu'une muraille. Les deux plus occidentales des îles de Tonyn nous restaient alors au nord un quart nord-ouest à la distance d'un peu plus de quatre milles de celle qui était la plus proche de nous. Ce bas-fond est très-dangereux , et il n'est marqué dans aucune des cartes que j'ai vues ; il semble s'étendre au sud et à l'ouest tout autour des deux plus occidentales de ces trois îles dans un espace d'environ six milles ; mais il ne paraît pas y avoir de danger autour

de l'île la plus orientale ; il y a aussi un passage sûr entre cette île et les deux autres. La latitude de la plus orientale et de la plus occidentale de ces îles est de $5^{\circ} 31'$ sud. La plus orientale est éloignée de trente-quatre milles précisément à l'ouest de Tonikaky, et la plus occidentale git dix milles plus loin.

Quoique nous n'ayons pas fait d'observation ce jour-là pour déterminer la latitude, je crois que nous étions sur la partie la plus septentrionale des bas-fonds qui gisent à l'est de l'île de Madura, et qui sont appelés dans *le Pilote Anglais des Indes orientales*, *bancs de Bral-leron*, les mêmes que ceux qu'on nomme *Kalcain's Eylandens* dans les cartes hollandaises. La partie sur laquelle nous naviguâmes git au $5^{\circ} 36'$ à l'ouest de l'île de Tonikaky, au sud $84^{\circ} 27'$ ouest, à la distance de soixante-neuf lieues. A onze heures du soir du même jour, nous aperçûmes au nord la plus méridionale des îles Salombo. Elle est située au $5^{\circ} 33'$ de latitude sud, et au $4^{\circ} 4'$ de longitude ouest de Tonikaky, à la distance d'environ quatre-vingt-deux ou quatre-vingt-trois lieues. Elle git au nord-ouest un quart ouest trois quart ouest du dernier bas-fond, à peu près à quatorze lieues.

Il faut remarquer qu'aux environs de la hauteur de l'île de Madura, les vents des moussons commencent ordinairement à souffler un mois plus tard qu'à Célèbes.

Dans l'après-midi du 26 nous découvriâmes de la grande hune l'île de Luback. Cette île est située au 5° 43' de latitude sud, et au 5° 36' de longitude ouest de Tonikaky, dont elle est éloignée d'environ cent douze lieues. Sa distance à l'ouest des îles de Salombo est de trente et une lieues. Nous allâmes au nord de cette île, et nous trouvâmes un courant qui portait à l'ouest-nord-ouest.

Le soir du 29, nous vîmes le groupe de petites îles appelées *Carimon-Java*. La plus orientale, qui est aussi la plus grande, gît au 5° 48' de latitude sud, et au 7° 52' de longitude ouest de Tonikaky. Elle est éloignée de cette île d'environ cent cinquante-huit lieues, et de quarante-cinq de celle de Luback.

Le 2 juin, nous rencontrâmes la terre de Java; nous reconnûmes ensuite que c'était la partie de l'île qui forme la pointe la plus orientale de la baie de Batavia, appelée *pointe de Carawawang*. La nuit survenant, nous mîmes à l'ancre, près de deux petites îles appelées

Leyden et *Alkmar* à la vue de *Batavia*; et l'après-midi du lendemain, 3, nous mouillâmes dans la rade, qui est si bonne, qu'on peut la regarder comme un havre. Nous avions alors de grandes raisons de nous féliciter sur notre état; car pendant toute notre traversée depuis les *Célèbes*, le vaisseau faisait tant d'eau par ses voies, que nous eûmes beaucoup de peine de l'empêcher de couler à fond en employant continuellement deux pompes.

Nous trouvâmes à *Batavia* onze grands vaisseaux hollandais, outre plusieurs petits, un bâtiment espagnol, un senaut portugais et plusieurs jonques chinoises. Le lendemain au matin, 4, nous saluâmes la ville de onze coups, et on nous répondit par un égal nombre. Comme c'était le jour de la naissance de sa majesté britannique notre souverain, nous tirâmes ensuite vingt-et-une pièces de canon pour célébrer cette fête.

L'après-midi, je rendis visite au gouverneur, et l'informai de l'état du *Swallow*, en le priant de m'accorder la liberté de le radouber. Il me répondit qu'à cet égard je devais m'adresser au conseil.

Le 6, qui était jour d'assemblée, j'écrivis

done au gouverneur et au conseil. J'exposai plus en détail la situation du vaisseau, et après avoir demandé permission de faire les réparations dont il avait besoin, j'ajoutai que j'espérais qu'ils m'accorderaient l'usage des chantiers et magasins qui seraient nécessaires pour cela. L'après-midi du lendemain, 7, le sabandar, accompagné de M. Garrison, marchand de la ville, qui lui servait d'interprète, et d'une autre personne, vint chez moi. Après les premiers complimens, le sabandar me dit qu'il était envoyé vers moi par le gouverneur et le conseil, au sujet d'une lettre que j'avais reçue lorsque j'étais à Bonthain, et qui m'avertissait d'un complot formé pour massacrer notre équipage; que l'auteur de cette lettre m'avait insulté, ainsi que sa nation, dans la personne du gouverneur de la place, et qu'il devait être puni. J'avouai franchement que j'avais reçu cette nouvelle, mais je répondis que je n'avais dit à qui que ce soit que ce fût par une lettre. Le sabandar me demanda alors si je voulais affirmer par serment que je n'avais point reçu la lettre sur laquelle il était chargé de prendre des informations. Je lui répliquai que cette question me surprenait, et que si le conseil avait à me

faire des réquisitions si extraordinaires , je souhaitais qu'elles me fussent adressées par écrit , et qu'alors j'y donnerais la réponse que je jugerais la plus convenable. Après une mûre délibération , je le priai ensuite de me dire ce qu'il avait à répondre à ma lettre concernant le radoub de notre vaisseau. Sur quoi il m'apprit que le conseil était choqué de ce que j'avais employé le mot d'*espérer* , et de ce qu'elle n'était pas écrite en style de requête employé par tous les marchands dans de pareilles occasions. Je lui répondis que je n'avais pas eu dessein de l'offenser , et que je m'étais servi des premiers mots qui s'étaient présentés à moi pour exprimer mon idée. Nous nous séparâmes ainsi, et je n'entendis plus parler de rien jusqu'au 9 dans l'après-midi , lorsque le sabandar , suivi des mêmes personnes , vint me voir une seconde fois. Il me dit qu'il était chargé de la part du conseil de demander un écrit signé de ma main , déclarant que je croyais le rapport d'un projet formé dans l'île de Célèbes de massacrer notre équipage ; faux et malicieusement controuvé ; il se flattait , ajouta-t-il , que j'avais trop bonne opinion de la nation hollandaïse pour supposer qu'elle fût capable de souffrir sous son gou-

vernement un forfait si exécrationnable. M. Garrison me lut alors un certificat qui avait été dressé par ordre du conseil, afin que je le signasse. Je ne crus pas devoir signer cet acte, surtout parce qu'on paraissait l'exiger comme une condition sans laquelle on différerait de m'accorder ce que je demandais. Je dis au sabandar-le me donner des marques de l'autorité en vertu de laquelle il m'adressait cette requête. Il me répliqua qu'il ne pouvait alléguer d'autre preuve que son titre connu d'officier public, et l'assertion des deux personnes de sa suite, qui confirmaient qu'il agissait en ceci par ordre exprès du conseil. Je lui répétai alors que le conseil me fît remettre par écrit ce qu'il demandait de moi, afin que le sens en fût déterminé et certain, et que je pusse avoir du temps pour examiner la réponse que j'aurais à y faire; mais il me fit entendre qu'il ne pouvait pas souscrire à ma demande sans un ordre du conseil. Je refusai alors absolument de signer le certificat; en même temps je lui demandai encore une fois une réponse à ma lettre, et comme il n'était pas préparé à me la donner, nous nous séparâmes assez mécontents l'un de l'autre.

J'attendis inutilement leur résolution jus-

qu'au 15, quand les mêmes personnes revinrent pour la troisième fois, et me dirent qu'elles étaient envoyées pour m'informer que le conseil avait protesté contre ma conduite à Macassar, et contre le refus de signer le certificat qu'on m'avait présenté; ce qu'il regardait comme une insulte que je lui faisais, et un acte d'injustice envers sa nation. Je répliquai que je me rendais le témoignage de n'avoir agi dans aucun cas contre les traités qui subsistent entre les deux puissances, et que je n'avais manqué en rien à mon caractère d'officier honoré d'une commission de sa majesté britannique, ni à la confiance qu'on attendait de moi, quoique je ne pensasse pas avoir été traité par le gouverneur de Macassar comme le sujet d'une nation alliée et amie; que s'ils avaient quelque chose à alléguer contre moi, ils devaient le faire par écrit devant le roi mon maître, envers qui seul je me croyais responsable de mes actions. Ils partirent avec cette réponse, et le lendemain, 16, n'en ayant point reçu celle que j'attendais, j'écrivis une seconde lettre qui n'était qu'une répétition de la première, et dans laquelle je représentais en outre que les voies d'eau du vaisseau augmentaient

chaque jour. Je priais encore le conseil, dans les termes les plus forts, de permettre que je pusse radouber mon bâtiment, et de me servir des formes et des magasins de Batavia dont j'aurais besoin.

Le 18, le sabandar vint me revoir, et m'avertit que le conseil venait de donner des ordres pour le radoub du *Swallow* à Onrust, et comme il ne se trouvait point de magasin vide, qu'il avait nommé un des vaisseaux de la compagnie pour m'accompagner et prendre à bord mon équipement. Je lui demandai s'il n'y avait point de réponse par écrit à ma lettre; il me dit que non, en ajoutant que ce n'était pas l'usage, et qu'on avait toujours regardé comme suffisant un message fait par lui ou par quelque autre officier.

On me fournit ensuite pour mon argent, sans aucune nouvelle difficulté, celles des provisions de la compagnie que je pouvais désirer.

On chargea un pilote de me conduire, et le 22 nous mîmes à l'ancre à Onrust, où après avoir déchargé le *Swallow* et mis son équipement à bord du vaisseau de la compagnie, nous trouvâmes que son mât de beaupré et son chouquet, ainsi que la grande vergue, étaient

pouris et entièrement incapables de servir. Le doublage était partout rongé des vers, et les planches de la fausse quille étaient si endommagées et si usées, qu'il était nécessaire de mettre le bâtiment à la bande avant qu'on pût le radouber suffisamment pour faire voile en Europe; mais comme il y avait déjà d'autres vaisseaux en carène à Onrust, et que les formes étaient occupées, les charpentiers ne purent commencer leur travail que le 24 juillet.

Le Swallow resta entre les mains de ces ouvriers jusqu'au 16 août. Lorsqu'ils examinèrent sa quille, ils virent qu'elle était si mauvaise, qu'ils pensèrent unanimement qu'il fallait en faire une nouvelle. Je m'y opposai fortement; je savais que c'était un vieux bâtiment, et je craignais qu'en ouvrant la cale, on ne la trouvât plus mauvaise encore qu'on ne le croyait, peut-être même qu'il ne fût si gâté, qu'on le condamnât ainsi que *le Falmouth*. Je demandai donc qu'on lui fit seulement un nouveau doublage par-dessus l'ancien; mais *le bawse* ou maître charpentier ne voulut pas y consentir, à moins que je ne certifiasse par écrit que le radoub du *Swallow*, tel que je le proposais, avait été exécuté suivant ma volonté et

non pas la sienne. Il dit que cela était nécessaire pour sa justification, si après l'avoir caréné de la manière que je le désirais, il était hors d'état d'arriver à sa destination. Je crus que cette proposition était raisonnable, et j'y souscrivis volontiers; mais comme je répondais alors du sort du vaisseau, je le visitai soigneusement avec mon charpentier, son aide et les officiers de l'équipage. Les abouts des planches qui sont jointes à la poupe étaient si largués, que la main d'un homme pouvait y passer; sept cadènes de haubans étaient rompues et usées, la ferrure en général était dans un très-mauvais état; plusieurs des courbes étaient relâchées, et quelques-unes brisées.

Pendant mon séjour à Onrust, deux vaisseaux de notre compagnie des Indes abordèrent dans ce port, et nous y trouvâmes, entre autres vaisseaux particuliers de l'Inde, un du Bengale appelé *le Dudley*, si rempli de voies d'eau, qu'il était impossible de le remettre à la mer. On s'était adressé au gouverneur et au conseil pour demander permission de le caréner, et ils l'avaient accordée; mais les formes avaient toujours été remplies, et il s'était écoulé plus de quatre mois sans qu'il lui eût été possible d'en-

trer dans le chantier. Le capitaine appréhendait avec raison qu'on ne le retint jusqu'à ce que les vers eussent rongé la quille de son bâtiment ; et sachant que j'avais reçu des politesses particulières de l'amiral Houting, il me pria d'intercéder en sa faveur ; ce que j'eus le bonheur de faire avec tant de succès, qu'on lui accorda sur-le-champ l'usage d'une forme. M. Houting est un vieillard, amiral au service des États-Généraux, avec le titre de commandant en chef de la marine et des vaisseaux appartenans à la compagnie hollandaise des Indes orientales. Il a puisé ses premières connaissances de la marine à bord d'un vaisseau de guerre anglais. Il parle parfaitement bien anglais et français, et il fait honneur au service par ses talens et sa politesse. Il eut la bonté de m'offrir sa table tous les jours ; en conséquence je fus souvent avec lui, et c'est avec plaisir que je saisis cette occasion de lui faire publiquement mes remerciemens, et de rendre ce témoignage à son mérite, tant comme homme en place que comme homme privé. Il est vrai que c'est le seul officier de la compagnie dont j'aie reçu quelque honnêteté, ou avec qui j'aie eu la moindre communication ; car j'ai trouvé les

Hollandais de ce pays une espèce d'hommes graves et réservés. Le gouverneur, quoique au service d'une république, a un état plus imposant, à certains égards, qu'un souverain d'Europe. Lorsqu'il sort il est suivi par un détachement de gardes à cheval, et son carrosse est précédé par deux noirs qui lui servent de coureurs, et portent chacun à la main un grand bâton avec lequel ils n'ouvrent pas seulement un passage, mais frappent encore durement tous les naturels du pays et les étrangers qui ne rendent pas à son excellence l'hommage qu'on attend des personnes de tous les rangs. Presque tous les habitans de Batavia entretiennent une voiture comme nos carrosses, mais ouverte par devant, traînée par deux chevaux et conduite par un homme assis sur un siège; quiconque se trouvant en voiture rencontre le gouverneur à la ville ou sur une route, doit se retirer de côté; descendre et faire un très-profond salut pendant que celle de son excellence passe; toutes les voitures qui le suivent ne peuvent jamais dans aucun cas dépasser la sienne, elles sont obligées de se tenir par derrière, quelque pressées qu'elles soient d'ailleurs. Les membres du conseil, appelés *edele*

heeren, exigent aussi un autre hommage de la même espèce : quiconque rencontre leur carrosse est forcé d'arrêter le sien, et quoiqu'il n'en descende pas, il doit s'y tenir debout et faire la révérence. Ces *edele heeren* sont précédés par un noir avec un bâton, et personne ne peut passer devant leur voiture, non plus que devant celle du gouverneur. Les capitaines des vaisseaux de l'Inde et des autres bâtimens marchands sont soumis à ces cérémonies ; mais comme j'étais honoré d'une commission de sa majesté, je ne crus pas être le maître de rendre à un gouverneur hollandais un hommage qu'on ne rend pas à mon propre souverain. Cependant on l'exige constamment des officiers du roi ; et deux ou trois jours après mon arrivée à Batavia, le propriétaire de l'hôtel où j'étais logé me dit que le *sabandar* lui avait ordonné de me faire savoir que ma voiture, ainsi que les autres, devait s'arrêter si je rencontrais le gouverneur ou quelque membre du conseil. Je le priai d'avertir le *sabandar* que je ne m'assujettirais point à une soumission pareille. Il m'insinua alors quelques mots sur les noirs et leurs bâtons ; mais je lui répondis que si l'on me faisait des insultes, je sa-

vais me défendre, et que j'aurais soin de me tenir sur mes gardes; je lui montrai en même temps mes pistolets, qui étaient alors par hasard sur la table; sur quoi il s'en alla, et revint environ trois heures après me dire qu'il avait ordre du gouverneur de m'avertir que je pouvais faire ce qu'il me plairait. L'hôtel où je fis ma résidence est autorisé par le gouverneur et le conseil, et tous les étrangers sont obligés d'y prendre leur demeure; il faut en excepter les officiers au service de sa majesté, à qui on accorde des logemens particuliers, dont cependant je ne voulus pas profiter.

Je demurai à Batavia trois ou quatre mois; et pendant tout ce temps je n'ai eu que deux fois l'honneur de voir le gouverneur: la première, lors de mon arrivée, quand je lui rendis visite à une de ses maisons, située un peu dans l'intérieur du pays, et la seconde à la ville, où le voyant un jour se promener devant son hôtel, je m'adressai à lui dans une circonstance particulière. Bientôt après, les nouvelles du mariage du prince d'Orange, étant arrivées, il donna une fête publique à laquelle j'eus l'honneur d'être invité; mais j'appris que le commodore Tinker, dans une occasion pareille,

trouvant qu'il devait être placé au dessous des membres du conseil hollandais, quitta brusquement l'assemblée, et il fut suivi par tous les capitaines de son escadre. Comme je voulais éviter l'alternative désagréable de m'asseoir au dessous du conseil, ou de suivre l'exemple du commodore, je m'adressai au gouverneur avant d'accepter son invitation, pour connaître la place qui m'était destinée; et voyant qu'on ne voulait pas me permettre de prendre celle des conseillers, je refusai d'assister à la fête. Dans ces deux occasions, je parlai à son excellence par un marchand anglais qui me servit d'interprète. La première fois, il n'eut pas la politesse de m'offrir le moindre rafraîchissement; et la seconde, il ne m'invita pas même à aller dans son hôtel.

Le Swallow fut enfin radoubé à ma grande satisfaction, et je crus qu'il pouvait en sûreté retourner en Europe, quoique les charpentiers hollandais fussent d'un sentiment différent. La saison de mettre à la voile n'était pas encore arrivée, et mon digne ami, l'amiral Houting, me représenta que, si je m'embarquais avant le temps convenable, je trouverais à la hauteur du cap de Bonne-Espérance d'assez mauvais temps

pour m'en faire repentir. Mais ma santé étant très-mauvaise et l'équipage malade, je pensai qu'il valait mieux courir les risques de quelques gros vents à la hauteur du Cap que de rester plus long-temps dans cette place malsaine; d'autant mieux que la mousson d'ouest commençait, et que, pendant qu'elle dure, la mortalité y est plus grande que dans les autres mois de l'année.

Le 15 de septembre, nous fîmes voile d'Onrust, où le vaisseau avait été radoubé, sans retourner, ainsi qu'il est d'usage, dans la rade de Batavia; et comme je n'étais pas bien portant, j'envoyai mon lieutenant prendre congé du gouverneur, et lui offrir mes services, s'il avait quelques dépêches pour l'Europe. Heureusement pour moi, je me procurai un supplément de matelots anglais; autrement je n'aurais pas pu reconduire *le Swallow* dans la Grande-Bretagne; car j'en avais perdu vingt-quatre de ceux que j'avais amenés d'Europe, et vingt-quatre autres étaient si malades que sept de ces derniers moururent dans notre passage au Cap.

Le 20, nous mîmes à l'ancre sur le côté sud-est de l'île du Prince dans le détroit de la Sonde, et le lendemain au matin j'envoyai les

bateaux faire de l'eau et du bois. Nous ne pûmes pas cependant trouver une quantité d'eau suffisante pour compléter notre provision ; car il n'avait point encore assez plu pour remplir les fontaines, la mousson pluvieuse ne faisant que commencer. Nous eûmes alors une brise sud-est qui mit cette partie de l'île sous le vent, et qui fut si fraîche que nous ne pûmes pas faire voile avant le 25, jour où, devenant plus modérée, nous levâmes l'ancre et portâmes vers la côte de Java. Le soir, nous mouillâmes dans une baie appelée par quelques-uns *Nouvelle-Baie*, par d'autres *baie de Canty*, et qui est formée par une île de même nom. Le pic de l'île du Prince nous restait nord 13° ouest, et la pointe la plus occidentale de New-Island sud 82° ouest, et nous avions au nord-est la pointe la plus orientale de Java que nous apercevions. Nous étions éloignés de la côte de Java d'environ un mille et un quart, et d'un mille et demi du lieu de l'aiguade. La nouvelle baie est le meilleur endroit de ces parages pour y faire du bois et de l'eau. L'eau est si pure et si bonne que, pour y former notre provision, je fis vider toute celle que nous avions prise à Batavia et à l'île du Prince. On la trouve sur la côte de Java

dans un gros courant qui coule de la terre dans la mer. Au moyen d'un manche à eau, on peut en charger les bateaux et remplir les futailles sans les débarquer, ce qui rend le travail prompt et facile. Il y a un petit récif de rochers en dedans duquel les bateaux naviguent, et où ils sont dans une eau aussi tranquille et aussi bien à l'abri de la houle que s'ils étaient dans l'étang d'un moulin. Le récif ne s'étend pas assez loin pour être dangereux aux navigateurs. Si un vent qui souffle sur la côte faisait chasser un vaisseau sur ses ancrés pendant qu'il mouille ici, il pourrait très-aisément remonter le passage entre New-Island et Java, où l'eau est assez profonde pour offrir un ancrage au plus gros bâtiment, et où il y a un havre qui, enfermé par la terre, est parfaitement sûr. On peut faire du bois partout, ou sur la côte de Java, ou sur New-Island; ces deux îles ne sont pas habitées dans ces parties.

Après avoir complété dans peu de jours nos provisions d'eau et de bois, nous levâmes l'ancre et sortîmes du détroit de la Sonde avec une belle brise fraîche du sud-est qui ne nous quitta pas jusqu'à ce que l'île de Java nous restât par derrière à sept cents lieues.

Le 23 novembre, nous découvrîmes la côte d'Afrique ; et le 28, à la pointe du jour, nous aperçûmes la baie de la Table au cap de Bonne-Espérance ; le même soir nous mîmes à l'ancre. Nous n'y trouvâmes qu'un vaisseau hollandais d'Europe, et un sénaut appartenant à la colonie, qui était pourtant au service de la Compagnie, car on ne permet pas aux habitans d'avoir aucun vaisseau.

La baie de la Table est un bon havre dans l'été, mais non pas dans l'hiver ; de manière que les Hollandais ne souffrent point que leurs vaisseaux y restent au delà du 15 mai, qui répond à notre mois de novembre. Après ce temps, tous les bâtimens vont à False-Baie, qui est bien à l'abri des vents nord-ouest qui y soufflent avec beaucoup de violence.

Nous respirâmes en cet endroit un air pur, nous eûmes une nourriture saine, et nous allâmes librement dans la campagne, qui est très-agréable, de façon que je me crus déjà en Europe. Les habitans furent à notre égard francs, hospitaliers et polis. J'ai reçu quelques honnêtetés de presque tous les officiers et les riches habitans de la place, et je mériterais mal les bontés qu'ils ont eues pour moi, si je

ne faisais pas ici une mention particulière du gouverneur, du vice-gouverneur et du fiscal.

Afin de laisser aux gens de mon équipage le temps de recouvrer leur santé, je fus obligé d'y rester jusqu'au 6 janvier 1769; le soir de ce jour je mis à la voile, et avant la nuit nous dépassâmes la terre.

Le 20, après un bon passage, nous arrivâmes à l'île Sainte-Hélène, et nous remîmes à la voile le matin du 24. Le 30, à minuit, nous étions près de la partie nord-est de l'île de l'Ascension, et nous mîmes à la cape jusqu'à la pointe du jour, quand nous courûmes dessus la côte. J'envoyai un bateau pour découvrir le mouillage appelé Baie de Cross-Hill, tandis que nous nous tîmes le long du côté nord-est et nord de l'île, jusqu'à ce que nous fûmes arrivés à son extrémité nord-ouest; et l'après-midi nous mîmes à l'ancre dans la baie que nous cherchions. Pour trouver d'abord cette baie, il faut arriver de façon que la plus grande et la plus remarquable des montagnes de l'île reste au sud-est; lorsque le vaisseau est dans cette position, la baie s'ouvre au milieu de deux autres montagnes, dont la plus occidentale est appelée Cross-Hill, et donne le

nom à la baie. Sur cette montagne, il y a un bâton de pavillon ; si le vaisseau amène de manière que ce bâton reste sud-sud-est $1/2$ est, ou sud-est $1/4$ est, et qu'ensuite il entre dans la baie jusqu'à ce qu'il ait dix brasses d'eau, il sera alors dans le meilleur endroit pour mouiller. En longeant le côté nord-est de l'île, je remarquai plusieurs autres petites baies sablonneuses, dans quelques-unes desquelles mon bateau vit une grande quantité de tortues, et trouva un bon ancrage, quoiqu'il ne fût pas aussi convenable que celui où nous étions, et où il y avait beaucoup de tortues. Le rivage est d'un fin sable blanc ; le lieu du débarquement se rencontre au pied de quelques rochers qui gisent vers le milieu de la baie, et qu'on peut reconnaître au moyen d'une échelle de corde qui pend depuis le sommet en bas, et qui sert à monter au dessus. Le soir, je fis débarquer un petit nombre d'hommes pour retourner les tortues qui viendraient sur la côte pendant la nuit, et le matin ils n'en avaient pas pris moins de dix-huit, qui, pesant quatre à six cents livres chacune, remplissaient toute l'étendue du tillac. Comme cette île n'est point habitée, les vaisseaux qui y touchent ont cou-

tumé de laisser, dans une bouteille, une lettre qui renferme leur nom, leur destination, la date de leur arrivée, et quelques autres détails. Nous nous conformâmes à cet usage; et le soir, premier février, nous levâmes l'ancre; et mîmes à la voile.

Le 19, nous découvrîmes à une distance considérable, sous le vent dans le rumb sud-ouest, un vaisseau qui portait pavillon français; nous le vîmes pendant tout le jour, et le lendemain au matin, nous nous aperçûmes qu'il nous avait devancés de beaucoup pendant la nuit. Il fit cependant une bordée avant de gagner plus loin au dessous du vent; et comme les vaisseaux n'ont pas coutume de tourner au dessus du vent dans ces passages, il était évident qu'il avait viré de bord afin de nous parler. A midi, il était assez près de nous pour nous saluer, et à ma grande surprise il prononça mon nom et celui de mon bâtiment; en s'informant de ma santé, et me disant qu'après le retour du *Dauphin* en Angleterre, on avait cru que nous avions fait naufrage dans le détroit de Magellan, et qu'on avait envoyé deux vaisseaux nous chercher. Je demandai à mon tour quel était le bâtiment qui me connaissait

si bien ainsi que mon vaisseau, et était instruit des idées qu'on avait formées en Europe sur notre compte, après le retour de notre compagnon de voyage; comment enfin il avait acquis ces instructions. On répondit que le vaisseau qui nous hélait était au service de la compagnie française des Indes orientales et commandé par M. de Bougainville; qu'il retournait en Europe depuis l'île de France; qu'il avait appris par la *Gazette de France*, au cap de Bonne-Espérance, ce qu'on pensait du *Swallow* en Angleterre; et qu'il nous reconnaissait pour ce vaisseau par la lettre qui avait été trouvée dans la bouteille à l'île de l'Ascension, peu de jours après notre départ de cette place. M. de Bougainville m'offrit alors des rafraîchissemens, si j'en avais besoin, et de porter mes lettres en Europe, si nous voulions y en envoyer quelques-unes. Je lui fis mes remerciemens pour l'offre de ses rafraîchissemens, qui n'était pourtant qu'une politesse verbale, puisqu'il savait que depuis peu j'avais mis à la voile l'endroit où il s'en était fourni lui-même; mais j'ajoutai que quelques Français m'avaient donné au Cap des lettres pour leur patrie, et que, s'il voulait envoyer son bateau à bord, je les remettrais à son messager.

J'avais des raisons de croire que M. de Bougainville, en nous parlant, avait pour principal objet de venir à bord; je lui en fournis ainsi l'occasion, et il envoya sur-le-champ un bateau monté par un jeune officier habillé en matelot. Je ne déciderai pas s'il était ainsi vêtu à dessein; mais je m'aperçus bientôt que son rang était fort supérieur à son habillement. Il monta dans ma chambre, et après les complimens ordinaires, je lui demandai comment il arrivait que le vaisseau français retournât en France lorsque la saison était si peu avancée. Il me répondit qu'il y avait eu quelque démêlé entre le gouverneur et les habitans de l'île de France, et qu'on l'envoyait en hâte dans sa patrie avec des dépêches. J'avais effectivement entendu parler de la dispute survenue entre le gouverneur et les habitans de l'île de France, par un Français qui était arrivé de là au Cap. Cependant je n'étais pas très-satisfait; car, en supposant que M. Bougainville fût envoyé à la hâte avec des dépêches, je ne pouvais m'expliquer pourquoi il perdait son temps à me parler. J'observai donc à l'officier que, quoiqu'il m'eût donné la raison de son départ de l'île de France ayant le temps accoutumé, il

ne m'avait pas fait voir pourquoi il revenait de l'Inde dans une saison différente de celles que choisissent les autres navigateurs. Il me répondit sans hésiter qu'il n'avait fait qu'un voyage de commerce très-court sur la côte occidentale de Sumatra. Je lui demandai alors quelles marchandises ils en rapportaient ; il me répondit : De l'huile de noix de cocos et des rattans. Je lui fis remarquer qu'on n'a pas coutume de porter ces marchandises en Europe ; il répondit : Cette observation est très-juste ; mais nous avons laissé ces marchandises à l'île de France, l'huile pour l'usage de l'île, et les rattans pour les vaisseaux qui y toucheront dans leur voyage pour la Chine, et nous avons pris une autre cargaison pour l'Europe. Je pensai que la cargaison dont il me parlait était composée de poivre. Je ne lui fis plus de questions. J'ai appris, ajouta-t-il, au Cap, que vous avez été avec le commodore Byron aux îles Falkland, et j'étais à bord du vaisseau français que vous rencontrâtes dans le détroit de Magellan. Ce fait doit être vrai ; car il rapporta plusieurs circonstances, que, suivant toute apparence, il n'aurait pas pu savoir autrement ; il fit mention en particulier de la flûte qui échoua, et de

plusieurs des obstacles que nous essayâmes dans cette partie du détroit que nous passâmes ensemble. Il trouva moyen pendant cette conversation de me faire plusieurs questions sur la partie occidentale du détroit, sur le temps qu'il me fallut pour la traverser et les difficultés de la navigation ; mais s'apercevant que j'éluuais d'entrer à cet égard dans les moindres détails, il fit trêve à ses questions sur un pareil sujet. Il dit avoir appris que nous avions perdu un officier et quelques soldats dans un combat avec les Indiens, et remarquant que mon vaisseau était petit et mauvais voilier, il insinua que nous devions avoir beaucoup souffert dans un si long voyage. On croit cependant, continua-t-il, qu'il est plus sûr et plus agréable de faire voile dans la mer du Sud que partout ailleurs. Comme je m'aperçus qu'il attendait une réponse, je lui dis que le grand Océan appelé la mer du Sud, s'étendait presque d'un pôle à l'autre ; que, quoique la partie de cette mer, située entre les tropiques, puisse justement être appelée pacifique, à cause des vents qui y soufflent toute l'année, cependant hors des tropiques, de l'un et de l'autre côté, les vents sont variables et la mer très-

grosse. Il approuva tout ce que je disais, et trouvant qu'il ne pouvait, quelle que fût son adresse dans la conversation, rien tirer de moi pour satisfaire sa curiosité, il commença à me proposer ses questions en termes plus directs, et il désira savoir de quel côté de l'équateur j'avais traversé les mers du Sud. Comme je ne jugeais pas à propos de répondre à cette demande, et que je voulais en prévenir d'autres de la même espèce, je me levai assez brusquement, et, à ce que je pense, avec quelques marques de déplaisir. Il parut alors un peu déconcerté, et je crois qu'il se préparait à faire l'apologie de sa curiosité; mais je le prévins en le priant de faire mes complimens à son capitaine, à qui j'envoyais, en retour de ces obligeantes civilités, une des flèches qui avaient blessé mes gens, et sur-le-champ je l'allai chercher dans ma chambre à coucher. Il me suivit en regardant autour de lui avec beaucoup d'attention, comme il avait fait depuis le moment de son arrivée à bord, et, après avoir reçu la flèche, il prit congé de moi.

Après qu'il fut parti, et que nous eûmes fait voile, j'allai sur le tillac où mon lieutenant me demanda si l'officier, qui venait de me ren-

dre visite, m'avait raconté l'histoire de son voyage. Ceci me conduisit à lui faire un exposé général de notre conversation; sur quoi il m'assura que le conte que j'avais entendu était une fable; car, ajoutait-il, l'équipage du bateau n'a pas pu garder le secret aussi bien que l'officier. Après s'être entretenu quelque temps avec un de nos gens qui était né à Québec, et qui parlait français, il me dit que M. de Bougainville avait fait le voyage autour du monde aussi bien que nous. Cette nouvelle excita parmi notre équipage une curiosité générale; et nous apprîmes avec très-peu de peine qu'ils avaient fait voile d'Europe accompagnés d'un autre vaisseau, qui, ayant besoin de quelque radoub, avait été laissé à l'île de France; qu'ils avaient entrepris de passer le détroit de Magellan le premier été, mais que ne pouvant pas en venir à bout, ils avaient reculé en arrière, et passé l'hiver sur la rivière de la Plata; que, plus heureux l'été suivant, ils avaient traversé le détroit, et qu'ils restèrent ensuite deux mois à Juan Fernandez. Mon lieutenant ajouta enfin qu'un mousse du bateau français dit avoir été deux ans dans cette île, et que pendant ce temps une frégate anglaise était entrée dans la

rade sans mettre à l'incertitude; qu'il fit mention de l'époque autant qu'il put s'en souvenir; d'où il paraît que cette frégate était *le Swallow*. Lorsqu'on demanda au mousse comment il était resté si long-temps sur l'île de Juan-Fernandez, il répondit qu'il avait été pris dans un vaisseau interlope, sur les côtes de l'Espagne, dans les îles de l'Amérique, et que les Espagnols l'avaient envoyé là; mais que le bâtiment français dans le bateau duquel il était à bord ayant touché à Juan Fernandez, il avait recouvré sa liberté. Après que mon lieutenant m'eut instruit de tous ces faits, il me fut facile d'expliquer pourquoi M. de Bougainville avait attendu pour me parler, et le motif de la conversation et la conduite de l'officier qui me rendit visite; mais alors les questions que ce dernier m'avait faites me causèrent encore plus de déplaisir qu'auparavant; car s'il ne croyait pas devoir me raconter l'histoire de son voyage, j'avais également des raisons pour ne lui pas faire l'histoire du mien, et je pensai qu'il était contre l'honnêteté et la justice d'employer l'artifice pour m'arracher des aveux qui m'auraient fait transgresser l'obligation où j'étais de garder le secret, tandis qu'il m'en imposait pour ne pas

violenter le sien. Comme ce que raconta l'équipage du bateau à mes gens s'illère en plusieurs points de la relation imprimée du voyage de M. de Bougainville, je ne prétends pas déterminer jusqu'où les faits qu'il annonce sont vrais; je fus très-fâché que mon lieutenant ne m'eût pas communiqué ces particularités pendant que l'officier français était à bord; j'avais grande envie de lui parler une seconde fois; mais cela était impossible; car quoique le vaisseau français fût fatigué des suites d'un long voyage, et que nous vinssions d'être réparés, il marchait beaucoup plus vite que nous; nous avions cependant un bon vent frais, et nous forcions de voiles.

Le 7 de mars, nous arrivâmes aux îles Hébrides, et nous passâmes entre Saint-Michel et Terçère. Les vents commencèrent alors à souffler du sud-ouest, et augmentaient à mesure que nous avançons à l'ouest. Le 11, ayant gagné l'ouest-nord-ouest, le vent souffla très-fort avec une mer grosse. Nous marchâmes devant lui avec la misaine seulement, dont la ralingue, s'étant rompue tout à coup, la voile fut déchirée en pièces avant que nous pussions abattre la vergue, quoique nous fimes cette

opération dans un instant. Cet événement nous obligea de mettre à la cape, mais après avoir envergué une nouvelle misaine et redressé la vergue, nous continuâmes notre route; ce fut le dernier accident qui nous arriva pendant le voyage. Le 16, étant au $49^{\circ} 15'$ de latitude nord, nous trouvâmes fond. Le 18, je connus par la profondeur de l'eau que nous étions dans le canal; mais le vent étant au nord, nous ne pûmes pas arriver à terre avant le lendemain, quand nous vîmes la pointe de Stuart; et le 20, à notre grande joie, nous mîmes à l'ancre à Spithead après un très-bon passage et un bon vent pendant toute la traversée depuis le cap de Bonne-Espérance.

FIN DU VINGT-HUITIÈME VOLUME ET DU VOYAGE
DE CARTERET.

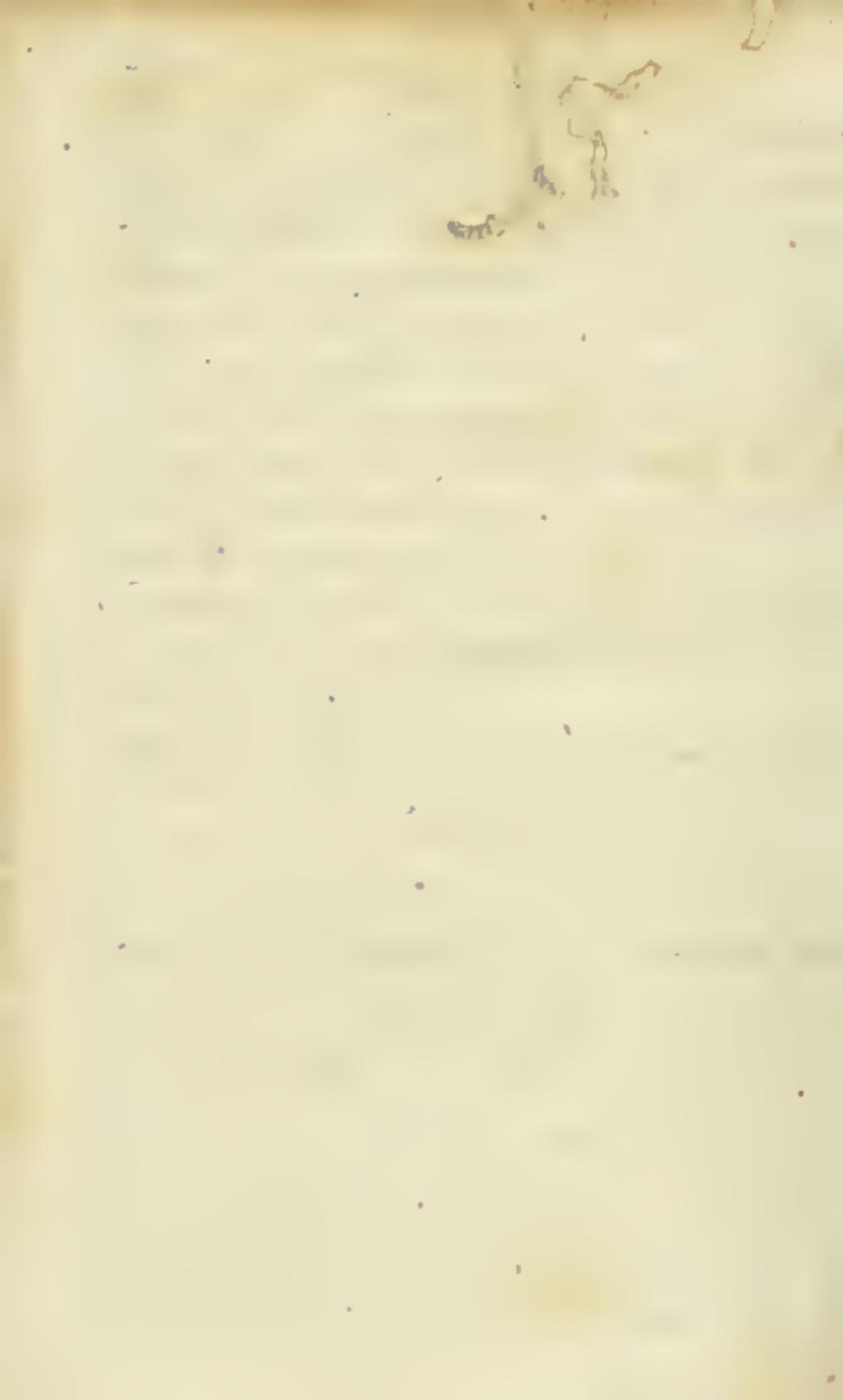


TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

	Pag.
NOTICE SUR Carteret	v
CHAP. I ^{er} . Traversée de Plymouth à l'île de Madère, et passage du détroit de Magellan.	7
CHAP. II. Passage du cap Pillard situé à l'entrée ouest du détroit de Magellan à Masafuero. — Description de cette île.	25
CHAP. III. Passage de Masafuero aux îles de la Reine- Charlotte. — Plusieurs erreurs corrigées sur le gise- ment de la terre de Davis. — Description de quelques petites îles que nous supposons être celles qui furent vues par Quiros.	56
CHAP. IV. Histoire de la découverte des îles de la Reine-Charlotte. — Description de ces îles et de leurs habitans. — Ce qui nous arriva à l'île d'Egmont.	73
CHAP. V. Départ de l'île d'Egmont et passage à la Nouvelle-Bretagne. — Description de plusieurs au- tres îles et de leurs habitans,	99

CHAP. VI. Découverte d'un détroit qui partage en deux îles la terre appelée <i>Nouvelle-Bretagne</i> . — Description de la terre des deux côtes. — De plusieurs îles situées sur la route. — De leurs habitans.	117
CHAP. VII. Traversée du canal Saint-George à l'île de Mandanao. — Description de plusieurs îles. — Ce qui nous arriva dans la route.	129
CHAP. VIII. Description de la côte de Mindanao et des îles qui les avoisinent. — Erreurs de Dampierre corrigées.	145
CHAP. IX. Passage de Mindanao à l'île de Célèbes. — Description particulière du détroit de Macassar, dans laquelle on corrige plusieurs erreurs.	163
CHAP. X. Ce qui nous arriva à la hauteur de Macassar. — Passage de là à Bonthain.	175
CHAP. XI. Ce que nous fîmes à Bonthain tandis que le vaisseau attendait un vent favorable pour gagner Batavia. — Description de Bonthain, de la ville de Macassar et du pays adjacent.	188
CHAP. XII. Traversée de la baie de Bonthain dans l'île de Célèbes, à Batavia. — Passage de cette ville en Angleterre, en faisant le tour du cap de Boue-Espérance.	205

FIN DE LA TABLE.